

**SAS [006] –
Dossier
Kennedy**

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

SAS 6



DOSSIER KENNEDY

par GERARD DE VILLIERS

Gérard De Villiers

DOSSIER KENNEDY



Presses de la Cité

Il faisait un temps à ne pas mettre un chien dehors. Et encore moins un prince authentique, Altesse Sérénissime, même s'il était un peu barbouze de luxe à la *Central Intelligence Agency*, le plus beau fleuron de l'espionnage américain.

Telles étaient les pensées moroses de Son Altesse Sérénissime le Prince Malko, S.A.S. pour ses amis des Services secrets, tandis qu'il essayait de maintenir sa voiture sur la chaussée. La route Presbourg-Vienne était une vraie patinoire et la grosse Jaguar Mark 10 zigzaguait sur le bitume enneigé et verglacé. Un blizzard glacé soufflait par brusques rafales. Bien qu'il ne soit que deux heures, Malko avait été obligé d'allumer ses phares.

A l'entrée d'un village, un panneau annonça « Vienne 32 kilomètres ».

— Si on ne termine pas dans un fossé, remarqua le Prince Malko, on arrivera à temps.

En dépit de la clarté atténuée, il portait des lunettes teintées qui dissimulaient des yeux d'une couleur extraordinaire : un jaune d'or qui virait au vert dans les mauvais moments. Son manteau de cachemire bleu-marine et son costume d'alpaga anthracite lui allaient comme un gant. Bien calé dans le siège de cuir fauve, il conduisait avec précision et nonchalance en dépit du temps épouvantable. Au village de Liezen, les paysans l'appelaient « Hoheit Malko », Son Altesse Malko. Son château, encore à demi détruit, dominait les maisons peintes de l'agglomération. Une fois complètement restauré, ce serait l'un des plus beaux de la région. Mais il y avait encore beaucoup à faire.

C'est pour nourrir ses vautours d'entrepreneurs que le Prince Malko, Margrave de la Basse-Lusace, Maître de l'Ordre de la Toison d'or, Chevalier de droit de l'Aigle Noir, chevalier d'Honneur et de Dévotion de l'Ordre Souverain de Malte, pour ne citer que ses titres les plus importants, était depuis dix ans barbouze hors-cadre à la C.I.A. En dépit de l'aversion des Américains pour tout ce qui est amateurisme, Malko avait réussi à se tailler une place d'honneur parmi les agents « noirs », grâce à sa mémoire extraordinaire, à son charme et à sa chance. Il n'aimait pas la violence et, dans toute la mesure du possible, évitait d'y recourir pour régler ses missions. Ce n'était hélas, pas toujours possible. Les gens sont si méchants.

Malheureusement, ses missions ne lui avaient pas encore rapporté assez pour finir son château. Les consciences valent beaucoup

moins cher que les boiseries. Il vivait la plupart du temps, dans une tranquille villa de Poughkeepsie, dans l'Etat de New York. C'étaient ses premières vacances en Autriche depuis bien longtemps. Mais il y avait de quoi être de mauvaise humeur et pour d'autres raisons que le mauvais temps ! Ses vacances semblaient plutôt compromises...

A la droite de Malko, Elko Krisantem, Turc d'origine, factotum dévoué et tueur à gages à mi-temps, s'efforçait de ne pas avoir mal au cœur : c'était son point faible. Quand il ne conduisait pas lui-même, son estomac se révoltait. L'œil morne, il regardait les flocons de neige s'écraser sur les glaces de la voiture. Comme Istanbul était loin, avec son chaud soleil et sa mer toujours bleue ! Par moments, il regrettait amèrement le temps où il était le tueur à gages le plus apprécié d'Istanbul[1]. Hélas, il n'y comptait pas que des amis. C'est ce qui l'avait amené à un départ précipité.

Il valait encore mieux être en Autriche dans une tempête de neige que mort.

La neige étouffant les bruits, la Jaguar semblait avancer dans un monde irréel. Ils n'avaient pas croisé un seul véhicule depuis leur départ du château. En traversant Liezen, ils avaient seulement failli écraser le Maire qui s'était étonné de les voir sortir par un temps pareil.

— Je vais chercher quelqu'un à l'aéroport, avait crié Malko, par la portière.

Il n'était évidemment pas question de préciser que c'était, dans la meilleure des hypothèses, pour le kidnapper, et dans la pire, pour l'exécuter.

Les villageois étaient au-dessus de ces nuances. Elko Krisantem avait poussé la conscience professionnelle, avant le départ, jusqu'à se coucher un instant dans le coffre, afin de vérifier si un homme de corpulence moyenne y tenait sans trop de difficultés. Expérience concluante d'ailleurs, bien qu'il n'eût pas essayé d'y respirer longtemps. Mais il ne faut pas trop demander.

Le couple s'embrassait passionnément. Une obscurité presque totale régnait dans la grande pièce, au vingtième étage. Seule, la lueur du building du State Department, sur Pennsylvania Avenue, éclairait d'une lumière rougeâtre les deux corps étendus sur le divan. Soudain, une des deux silhouettes se dressa et sauta souplement sur l'épaisse moquette. C'était un homme blond, des mèches dans les yeux, vêtu uniquement d'un pantalon clair très ajusté.

— J'ai soif, dit-il.

Il alla jusqu'à une table roulante, se versa du whisky et revint, le verre d'une main et la bouteille de l'autre. Il resta debout, regardant le divan, le corps cambré, les pieds légèrement écartés.

— Que tu es beau, Jerry !

C'était la voix grave d'un homme d'une cinquantaine d'années. Son visage était dans l'ombre. Dressé sur ses coudes, il regardait le jeune éphèbe. Lui aussi était torse nu.

Avec un soupir, il retomba sur le ventre, le visage tourné contre le mur.

— Viens, murmura-t-il.

Délicatement, le jeune homme blond posa son verre sur la moquette, s'approcha de son partenaire, un sourire indéfinissable aux lèvres et lui caressa légèrement les reins de la main gauche.

L'homme âgé grogna et esquissa un geste vers la main qui le caressait. Alors, de toutes ses forces, le jeune homme blond abattit la bouteille de whisky sur la nuque offerte.

Il y eut un bruit horrible, la bouteille éclata et le whisky se répandit partout, dans une aigre odeur de punaise écrasée. L'homme eut un long tressaillement, souleva la tête, puis ne bougea plus. Jerry resta une seconde immobile, le tesson de bouteille en main, comme prêt à frapper de nouveau. Puis, il jeta son arme improvisée. Son visage avait perdu son air de gouape aguicheuse. Il avait maintenant une expression dure et indifférente. Retournant le corps inerte sur le dos, il défit la ceinture du pantalon, fit descendre la fermeture-éclair, baissa enfin le caleçon de soie rayé multicolore et trouva ce qu'il cherchait : une mince ceinture de cuir attachée à même la peau, le long du ventre.

Il la défit et en sortit deux clefs plates d'acier bruni. Toujours pieds nus, il traversa la pièce, jusqu'à un tableau de Grand'ma Mose et le décrocha. Derrière, il y avait une ouverture carrée, avec une

minuscule serrure. Doucement, il enfonça une des clefs, tourna et tira. Il y eut un bourdonnement et un pan de mur rectangulaire de vingt pouces sur dix environ de côté, glissa, découvrant un trou sombre : un coffre-fort ultra-moderne, à l'épreuve même des radiations atomiques.

Jerry en tira un porte-documents métallique très plat, de couleur noire. Deux petites serrures intégrées le rendaient incrochetable. Il était à l'épreuve du feu et de l'eau.

Sans refermer le coffre, il jeta le porte-documents sur un fauteuil, glissa les clefs dans la poche de son pantalon et commença à se rhabiller.

Cinq minutes plus tard, il sortait de l'appartement, impeccable dans une veste sport et un polo gris perle, le porte-documents à la main. L'homme étendu sur le divan n'avait pas bougé. Jerry prit l'ascenseur directement jusqu'au sous-sol. Tout seul dans la cabine il sifflotait. Devant la glace, il remit en place les mèches blondes qui lui tombaient sur le front, une lueur rusée dans ses beaux yeux verts. Jamais il n'avait gagné autant d'argent aussi facilement. Il y avait peu de voitures dans le garage. C'était jeudi soir et, déjà, presque tous les locataires de l'immeuble étaient partis en week-end prolongé dans le Maryland ou en Virginie.

Jerry se dirigea sans hésiter vers le fond. Une grosse Cadillac grise à deux portières était dans un box.

Il ouvrit la portière droite, déclenchant l'éclairage intérieur. Un homme était assis à la place de gauche. Son regard glissa sur le jeune pédéraste pour s'arrêter sur le porte-documents noir.

— C'est ça ?

Il y avait une nuance imperceptible d'excitation dans la voix. On lui donnait cinquante ans. Il portait un chapeau et un costume sombre. Une légère couperose lui donnait l'air malsain. Ses mains étaient très soignées.

— Oui.

Il poussa sur la banquette le porte-documents et sortit les clefs de sa poche. L'autre les prit et demanda :

— Vous êtes sûr que c'est le bon ?

— Il n'y avait que ça.

— Ah ! fit l'autre.

Rapidement, il manœuvra la serrure, ouvrit le porte-documents et jeta un coup d'œil à l'intérieur. Puis il le referma d'un geste sec.

— Vous me payez maintenant ? demanda Jerry. Brusquement sa belle assurance avait disparu.

— Bien sûr. Mais ne restons pas ici.

L'homme couperosé descendit de son côté. Pendant que Jerry contournait la Cadillac par l'avant, l'autre tira de sa veste un pistolet muni d'un long silencieux.

Jerry reçut la première balle juste au-dessus de la boucle de sa ceinture. Il poussa un gémissement et se cassa en deux. Son assassin dut se déplacer pour lui loger la seconde dans l'oreille droite. Foudroyé, Jerry tomba sur le ciment, devant la Cadillac. L'autre tira encore une fois, dans la nuque. Un petit filet de sang s'échappait déjà du corps inerte. Jerry était mort comme il avait vécu. Bêtement. L'homme à la couperose qui s'appelait Volodnyar Grinef souriait en traversant le garage, il tenait le porte-documents à la main. Il n'était pas spécialement du genre rigolard mais il imaginait la tête des autres colonels du K.G.B[2] – *Komitat Gosoudarstvennoi Bezopasnosti* – quand ils sauraient. Si tout se passait bien... Car il fallait faire sortir le porte-documents des U.S.A. La riposte allait être foudroyante. Et lui, il n'était pas question qu'il se présente à un aéroport. Heureusement qu'il avait tout prévu. Bien sûr, il aurait pu aller le donner tout bêtement à l'Ambassade pour le transmettre par la valise diplomatique. Mais, outre le risque que les Américains soient un peu indiscrets, le camarade qui transmettrait aurait tendance à tirer la couverture à lui. Et Volodnyar Grinef était ambitieux et orgueilleux. Avant de monter dans l'ascenseur, il se retourna. La Cadillac cachait le corps de Jerry.

Tout avait été si facile, après cette longue attente. Deux ans qu'il travaillait sur cette histoire, en agent « illégal » entré clandestinement pour ne laisser aucune trace. Il n'avait même pas téléphoné au responsable K.G.B. de son ambassade.

Les analystes de Moscou avaient travaillé un an pour désigner les quelques personnes qui avaient une chance de posséder un exemplaire du rapport. Il avait fallu ensuite passer au crible celle chez qui il était possible de trouver une faille, et mettre le piège en marche. Jamais le K.G.B., si chiche d'habitude, n'avait dépensé autant de dollars. Et aussi beaucoup d'autres choses qui méritent considération. L'ascenseur stoppa sans secousse au rez-de-chaussée. Volodnyar Grinef passa devant le concierge, endormi dans un fauteuil du hall entre deux plantes vertes, et tourna à droite. Sa voiture, une discrète Buick bleue, se trouvait à un quart de mille. En s'installant au volant il réalisa avec un peu d'agacement qu'il n'avait pas demandé à Jerry si Liebler était bien mort. Trop tard...

Washington était désert, comme toujours après dix heures du soir. Il remonta Pennsylvania Avenue jusqu'à la 17^e rue qu'il prit vers le sud. En passant ensuite le long de la Maison Blanche, il rattrapa Connecticut Avenue. En haut de l'avenue, il y avait le Sheraton Park Hôtel où il occupait l'appartement K. 508. Encore une page tournée. Filant à travers le Parc du Lincoln Mémorial, il traversa le Mémorial Bridge, laissa sur sa droite la masse sombre du cimetière militaire d'Arlington et prit le Freeway le long du Potomac. Dix minutes plus

tard, il arrivait à Washington Airport. Il eut juste le temps de garer sa voiture, et courut pour monter rapidement dans le vieux Convair des Eastern Airlines assurant la navette avec New York. Il n'y avait à bord qu'une dizaine d'hommes endormis. L'appareil décolla immédiatement et il put voir au-dessous de lui l'obélisque brillamment illuminé du Washington Monument. Trois quarts d'heure plus tard, il serait à La Guardia, à New York.

Il éternua plusieurs fois. Le fichu climat de Washington lui avait donné un rhume de cerveau épouvantable.

David Liebler reprit connaissance un quart d'heure après la fuite de Jerry. D'abord, il ne se souvint de rien. Une épouvantable odeur de whisky imprégnait le divan. Il eut un renvoi et pensa d'abord qu'il s'était saoulé à mort. Mais la douleur dans sa nuque était trop forte pour une gueule de bois. Il envoya la main, la ramena poisseuse de sang et la mémoire lui revint d'un coup. Il parvint avec difficulté à se mettre sur son séant. La tête lui tournait horriblement.

— Jerry !

Soudain il aperçut le coffret ouvert. Comme si on lui avait versé du plomb fondu dans l'estomac. Titubant, il parvint jusqu'à l'ouverture encastrée dans le mur. Il vit immédiatement qu'elle était vide. Hébété, il s'assit sur le divan, la tête dans ses mains. C'était incroyable. Il connaissait Jerry depuis deux ans. Leur liaison était même si notoire à Washington qu'il avait préféré envoyer sa femme quelque temps dans le Missouri, chez sa mère.

Il frissonna, un goût atroce dans la bouche. Une seconde, il eut la tentation de prendre son passeport, ses traveller's checks et de sauter dans le premier avion pour n'importe où. Mais il se domina. Il avait des vices, mais il n'était pas lâche. Il s'apitoya un instant sur lui, le brillant haut fonctionnaire du National Security Council, si intègre qu'on l'avait fait dépositaire du rapport K. Sa carrière était finie, mais il y avait peut-être encore une chance de limiter la catastrophe. D'une main ferme, il saisit son téléphone et composa un numéro, un des deux tellement secrets qu'il n'avait pas le droit de les noter où que ce soit. Cela aussi appartenait au monde parallèle et secret qu'il venait de trahir.

Un des quatre téléphones blancs du tableau central de la Salle des Situations, dans le sous-sol de la Maison Blanche se mit à sonner. L'homme assis dans un fauteuil futuriste de plastique blanc décrocha immédiatement.

— Allô ?

Cette salle était le véritable cerveau de l'Amérique. Même quand le Président dormait, des responsables se relayaient autour des appareils de communication les plus perfectionnés, restant en contact avec les différentes agences fédérales et la Stratégie Air Command.

C'est là qu'avaient lieu les réunions du Groupe Spécial 54/12, le brain-trust secret des U.S.A., animé par les chefs des Services secrets fédéraux et militaires.

Seuls, une poignée de responsables connaissaient les numéros des lignes directes. Celui qui appelait était du nombre. Son correspondant écouta attentivement l'histoire de David Liebler, prenant quelques notes. Puis il annonça d'une voix neutre :

— Nous faisons le nécessaire. Ne bougez pas de chez vous pour l'instant.

Il raccrocha et prit un autre appareil, dont le socle comportait une fente. Il y glissa une carte de plastique. L'appareil composait ainsi le numéro tout seul.

C'était celui de David Wise, qui avait à la C.I.A. le titre innocent de Directeur-Adjoint pour les Plans ; il fallait être particulièrement vicieux ou très bien informé pour savoir que les « Plans » désignaient toutes les opérations de cape et d'épée, avec un peu plus d'épée que de cape, menée par la C.I.A., au nom de sa sacro-sainte devise : « Combattre le feu par le feu. » Ça donnait Saint-Domingue, la Baie des Cochons et quelques révolutions plus discrètes et absolument spontanées, bien entendu. David Wise était chez lui.

— Je serai là dans dix minutes, annonça-t-il laconiquement. L'homme de garde donna encore plusieurs coups de fil. La réunion extraordinaire était fixée à minuit trente. Il y eut une brève discussion pour savoir s'il fallait réveiller le Président ou non. Finalement on décida que ce n'était pas absolument nécessaire, les gens prévus ayant tous pouvoirs pour décider des mesures à prendre.

Ils arrivèrent les uns après les autres, à l'heure dite. David Wise était encore en smoking. Il sortait d'une réception à l'Ambassade du Pakistan.

Immédiatement les cinq hommes se mirent au travail. La réunion fut très brève, ponctuée de coups de téléphone à différents services officiels. La machine de recherches était déjà en route et fonctionnait sans à-coups, mue par toute la puissance de la N.S.A., du F.B.I. et de la C.I.A.

Il y eut une discussion rapide sur les moyens à employer, si on envisageait la pire des solutions. Tous furent d'accord pour confier l'affaire à des éléments sûrs, bien entendu, mais dont l'élimination éventuelle ne poserait pas trop de cas de conscience.

L'affaire ne devait pas laisser de traces. Elle ne devait jamais avoir existé.

David Wise partit le premier. Il monta dans une Oldsmobile noire conduite par un chauffeur et se fit conduire à son bureau secret proche du Lincoln Mémorial. De ses fenêtres, il voyait la pièce d'eau de la Maison Blanche. Il n'y avait aucune plaque sur la porte.

Pourtant, c'était l'un des centres nerveux de la Division des Plans. Attenant au bureau de David Wise, il y avait une grande pièce insonorisée avec une vingtaine de télé-types codés, reliés aux principaux centres de la C.I.A. dans le monde.

Après avoir téléphoné, David Liebler rangea la pièce, ôta la literie du canapé, referma le coffre-fort, ouvrit une fenêtre. C'était la seule éclairée dans son immeuble cossu, à cette heure indue. La tête enveloppée d'une serviette, il s'assit à son bureau dans la pièce voisine et se mit à griffonner sur son buvard.

Le téléphone sonna une demi-heure plus tard. C'était David Wise, la voix impassible et précise.

— Nous avons retrouvé Jerry, annonça-t-il. Dans le sous-sol de votre immeuble. Tué de trois balles. Meurtre de professionnel. Ça va beaucoup plus loin que vous ne le pensiez.

— Je ne peux plus vous être d'aucune utilité ? interrogea David faiblement.

— Non. Ne dites rien à personne, et c'est tout. Il avait raccroché.

David Liebler resta un moment abattu. Puis il sortit son stylo et se mit à écrire. Une longue lettre qu'il cacheta et posa bien en évidence sur la photo de sa femme.

Wise avait raison. Il ne pouvait plus servir à rien. Ce qu'il avait fait était trop grave. Il ouvrit le tiroir de gauche de son bureau et y prit le beau pistolet nickelé qu'il avait rapporté de son voyage au Mexique, l'hiver précédent. Une réplique exacte du Colt 45. Après avoir un peu hésité, il se tira une balle dans la bouche, en orientant le canon vers le haut. Il n'entendit même pas la détonation et tomba en arrière, la moitié du crâne arrachée.

Serge Goldman salivait comme le chien de Pavlof en contemplant Marisa Platner. Les filles pas trop tantes et vraiment compréhensives étaient plutôt rares dans le métier. Surtout qu'il n'avait pas des masses à offrir le père Goldman : 92 kilos de graisse jaunâtre dans des costumes de Playboy d'occasion, quelques petites verrues réparties harmonieusement sur sa face de méduse et un crâne en pain de sucre. Ça, surtout, lui donnait des complexes. Un jour, dans un bar, un type l'avait pris au collet et secoué parce qu'il lorgnait les jambes de sa petite amie. Il avait jeté d'un air dégoûté :

— Quand on te remue, ça fait un bruit d'évier dans ton crâne. Depuis Serge Goldman évitait les mouvements brusques.

Avec Marisa Platner, tout avait marché comme sur des roulettes. Il l'avait levée chez P.J. Clarks, un restaurant-bar irlandais de la Troisième Avenue où on trouvait un tas de cover-girls plus ou moins affamées. Pour 2 dollars 75, le prix d'un *London broil* [3] Serge s'était fait une amie. En dépit de son vison blanc acheté à crédit, Marisa était fauchée comme les blés. Elle arrivait de Chicago où elle était strip-teaseuse. A New York, elle voulait chanter ou jouer la comédie.

— Je peux vous aider très fortement, avait susurré Goldman dans un américain approximatif. Justement, je monte un film...

C'était presque vrai. Le lendemain, elle était à son bureau à six heures, après le départ de la secrétaire. Rougeur comme une première communiant dans une robe qui lui couvrait quand même le ventre et le tiers des seins.

Elle avait posé sur son bureau un petit sac du soir, entrouvert. La coquille mousseline noire d'un slip de femme en dépassait. Marisa, qui n'était pourtant pas une intellectuelle, avait sûrement lu *Comment se faire des amis*, par Dale Carnegie.

Commencée sous des auspices aussi riants, la conversation ne pouvait qu'être profitable au septième art.

Mais Serge Goldman – contrairement à son habitude – n'avait pas été rassasié par cette brève étreinte sur le coin d'un bureau. Pour Marisa, il avait conçu des projets gigantesques de luxure et de générosité : il allait l'emmener en week-end aux Iles Vierges, pas moins ! Il avait des places en solde parce que ce n'était plus tout à fait la saison sèche, mais quand même.

Il voulait lui faire la surprise et lui avait seulement dit de prendre son passeport. Son studio tranquille de la 52^e rue se prêtait

parfaitement à un embarquement pour Cythère.

Cette fois, Marisa était arrivée dans une robe verte, qui s'arrêtait pratiquement à la taille. Elle avait le tort de découvrir un peu trop des jambes de coureur cycliste, mais Serge Goldman ne voulait voir que le visage angélique encadré de cheveux blonds. Il lui tripotait les cuisses sans s'être attiré la moindre remarque, quand il parla du week-end. Elle gloussa et se serra contre lui. Ce qui le remplit de mauvaises pensées. Après tout ce n'était peut-être pas indispensable d'aller si loin pour passer un week-end agréable. Serge, congestionné, avait mis l'électrophone en marche et retiré sa veste. Marisa pouffa :

— Pourquoi que vous avez deux montres ? Il prit son air le plus sérieux.

— Dans mon métier, c'est indispensable. Celle de droite m'indique toujours l'heure d'Hollywood ; et celle de gauche est à l'heure de l'endroit où je suis. Comme ça, je sais toujours quand téléphoner sans déranger les gens importants avec qui je traite.

Elle en était restée muette d'admiration. Il en profita pour lui coller un verre plein à ras bord de whisky dans les mains. Dix minutes plus tard, le divan offrait un spectacle à pousser au suicide une dame patronnesse. Serge en avait profité pour dire :

— Si vous voulez faire carrière dans le cinéma, il ne faudra pas avoir trop de pudeur, n'est-ce pas ?

Le whisky faisait son effet : Marisa se leva d'un bond, indignée.

— Comment je suis faite, Toto !

D'une charmante contorsion, elle défit la fermeture-éclair de sa robe. Un tour de reins et elle jaillit en guêpière noire, l'œil espiègle et lubrique.

— La Vénus de Limo, fit-elle, avec les bras en plus !

Et elle se jeta dans ceux de Goldman, dardant une langue aiguë dans sa bouche.

La sonnette de la porte d'entrée carillonna gaiement.

Serge Goldman sursauta. Personne ne connaissait cette adresse. Sauf ses vrais patrons. Ceux-là n'ignoraient jamais où il était.

Il faut dire que peu de gens savaient qu'avant de s'occuper de cinéma il avait été délégué du Komintern pour les Balkans. A l'époque, il avait faim et croyait au communisme. Sa remarquable souplesse d'esprit et son origine arménienne l'avaient servi. Le Komintern avait été dissous. Bons princes, au lieu de le fusiller, les gens du M.V.D.[4] lui avaient proposé de s'infiltrer aux Etats-Unis pour y créer un réseau de renseignements. On lui avait fait miroiter un avenir doré, et des notes de frais sans limites. Il avait débarqué à New York, fier comme Artaban, ingénieur émigrant de Lettonie, pas mécontent de fuir le paradis des purges. New York c'était quand même mieux que Vorkouta.

Il s'était retrouvé à Chicago, ville triste et énorme, où il était supposé établir le contact avec un réseau déjà existant.

Il ne lui avait fallu que trois mois pour se retrouver au pénitencier de Dennamora, avec une condamnation pour espionnage de trente ans. Les Russes l'avaient envoyé tester un réseau qu'ils supposaient infiltré par le F.B.I. Ils avaient raison.

Serge Goldman avait eu de la chance. Son avocat, juif russe aussi, s'était pris d'amitié pour lui. Il avait négocié avec la C.I.A. et, un samedi, jour de visite, un inconnu était venu trouver Goldman dans sa cellule de la prison modèle de Dennamora, dans l'Etat de New York. On lui avait fait miroiter les perspectives riantes d'un quart de siècle dans une prison modèle. Ou alors... justement les Russes avaient réorganisé leurs réseaux et ce serait intéressant de savoir avec qui. Serge était repassé devant un juge qui avait reconnu que sa bonne foi avait été odieusement trompée et l'avait libéré immédiatement. Il suffisait qu'il explique aux Russes que les Américains l'avaient libéré pour qu'il travaille à leur profit, mais bien entendu, il trahissait les Russes.

Le plan avait bien marché. Jusqu'à un certain point. Goldman avait pris l'avion pour Paris pour reprendre un de ses anciens contacts. On l'avait accueilli à bras ouverts.

— Venez à Moscou, vos anciens chefs seront contents de vous voir, lui avait-on dit.

Il n'était pas chaud, mais le correspondant de la C.I.A. à Paris lui enjoignit :

— Allez-y, sinon, ils n'auront pas confiance en vous.

La mort dans l'âme, il avait débarqué à Moscou. Il n'avait pas touché terre. Quatre énormes gaillards l'avaient jeté dans une limousine et roué de coups. Il s'était retrouvé à Minsk, dans une prison spéciale du K.G.B. avec d'autres transfuges suspects. Tous les jours pendant trois mois, on l'avait battu, sans lui poser aucune question. Avant de le ramener dans sa cellule, ses bourreaux lui écrasaient une cigarette sur le corps, toujours à des endroits différents.

Puis un jour, on ne l'avait pas frappé avec des tuyaux de caoutchouc comme d'habitude. Il avait eu droit à des vêtements propres et une cravate. On l'avait emmené dans une pièce nue. Là, un colonel du M.V.D., en uniforme, très poli, l'avait informé qu'il venait d'être condamné à mort par un tribunal militaire, pour trahison. Les Russes savaient tout de la proposition américaine, même la marque de cigarettes que fumait l'homme de la C.I.A.

Serge Goldman avait passé les jours suivants à écrire des lettres. Il devait être exécuté dans la semaine.

On était bien venu le réveiller. Mais c'était un Géorgien hilare et gigantesque qui lui avait annoncé :

— Tu es gracié, Tovaritch. Désormais, tu travailles avec moi.

Il appartenait à la section 9 du K.G.B. Ce sont eux qui centralisaient tous les dossiers des émigrés russes, répartis dans le monde. On relançait ainsi des gens qui avaient quitté leur patrie depuis vingt ou trente ans. Toujours souriant, il avait emmené Goldman dans un confortable bureau dont les fenêtres donnaient sur un parc immense. Le géant avait offert du thé amer et des cigarettes et prévenu Goldman :

— A partir d'aujourd'hui, *ne pizdi, goloubtchik* [5].

Sans doute pour donner plus de poids à ses paroles, il avait ôté sa veste et commencé à marteler Serge de ses poings énormes. Les dents du transfuge étaient tombées l'une après l'autre. Résigné, il s'était dit que c'était quand même moins désagréable que d'être fusillé. Le géant l'avait relevé gentiment, l'avait épousseté, et lui avait dit :

— Je m'appelle Igor Zoubiline. Désormais, c'est de moi que tu dépends, camarade. Si tu trahis de nouveau, je te briserai tous les os moi-même. Tu vas retourner aux U.S.A. et tu attendras des ordres. Serge Goldman avait obéi, et redébarqué à New York. Juste le temps de se retrouver à Ellis Island, entre deux fonctionnaires du F.B.I. Eux ne l'avaient pas torturé. Il leur avait raconté sa triste histoire. Les Russes ne lui avaient donné pour l'instant aucune mission précise. Les Américains ne furent pas plus difficiles. Ils le mirent en réserve, lui demandant seulement de prendre le plus de contacts possible avec le K.G.B. Un jour cela servirait.

Quand Goldman avait timidement posé le problème de sa subsistance, le F.B.I. lui avait proposé de monter une affaire de production de cinéma. Il en avait parlé aux Russes.

Ses deux employeurs étaient tombés d'accord : le métier de producteur de cinéma lui permettait de voyager et de rencontrer beaucoup de monde. Serge Goldman était donc entré comme producteur-délégué dans une petite compagnie indépendante indirectement contrôlée par la C.I.A.

Il gagnait pas mal sa vie et essayait de survivre. Souvent il avait l'impression que les Américains et les Russes jouaient avec lui comme le chat avec la souris, attendant qu'il tombe dans un piège. Mais il était bien décidé à ne trahir les Russes qu'en dernier ressort. Le camarade-colonel Zoubiline lui faisait infiniment plus peur que tous les pénitenciers des U.S.A.

Les Russes l'employaient parfois. A de petites besognes. Transporter hors des Etats-Unis des documents de peu d'importance, ou y faire entrer de l'argent, qu'il remettait à des inconnus. Dans ces cas-là, on lui disait ce qu'il devait avouer aux Américains. Quand la sonnette fit entendre ses deux notes musicales, il se dit que ce ne

pouvait être que ses employeurs du K.G.B. Les autres étaient beaucoup plus polis. Ils téléphonaient d'abord et n'avaient jamais eu besoin de lui en pleine nuit.

Marisa continuait son numéro de pieuvre parfumée. Il la repoussa, héroïque :

— On a sonné, dit-il. Va dans la chambre. C'est peut-être important. La jeune femme partit en ondulant dans sa guêpière noire, vexée. Mais Serge n'avait plus le cœur à l'ouvrage. Résigné, il alla ouvrir, après avoir caché la robe verte dans l'armoire à disques.

Il n'avait jamais vu l'homme qui se trouvait devant lui. A peu près de son âge, vêtu de sombre, un porte-documents noir à la main. Mais quelque chose de glacial dans ses yeux l'avertit que ce n'était pas un simple importun. Il essaya pourtant de crâner :

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda-t-il, le plus sec possible.

— Vous êtes seul ?

La voix de l'inconnu était brutale, basse et autoritaire. Il fit un pas en avant et pénétra dans l'appartement, refermant avec soin la porte derrière lui.

— Oui... répliqua Goldman.

Pourvu que Marisa ne bouge pas ! Elle était capable de faire un scandale. Et ces gens-là avaient horreur du scandale. L'inconnu s'assit sur le divan, à la place de Marisa. S'il n'avait pas été enrhumé, il aurait senti le parfum de la jeune femme.

— Nous avons besoin de vous, dit-il.

— Qui ça, nous ?

Goldman se mentait à lui-même, tentant de gagner encore quelques secondes de paix. L'autre fit, excédé :

— Je croyais que le colonel Igor vous avait donné une bonne leçon. Vous avez encore envie de faire l'imbécile ?

Serge Goldman réprima un tremblement. Le cauchemar recommençait.

— Que dois-je faire ? murmura-t-il.

— Rien de bien compliqué. Nous désirons que ce porte-documents sorte du pays. Vous allez l'emporter. Par le premier avion.

Les yeux de Goldman papillotèrent. Il jeta un coup d'œil effrayé au porte-documents.

— Mais, qu'est-ce...

Volodnyar Grinef eut un rire sec et sans joie.

— Rassurez-vous, ce ne sont pas les plans de la bombe atomique. Simplement quelques petites choses qui nous intéressent. Même pas un secret militaire. Vous ne risquez rien. De toute façon, vous n'avez pas le choix.

Ce n'était pas tellement pour rassurer. Ces gens-là mentaient si bien.

— Quand faut-il que je parte ?

— Maintenant, tenez...

Il sortit de sa poche un rouleau de billets qui fit loucher Goldman et compta dix billets de cent dollars. Goldman le regarda inquiet. La générosité du K.G.B. était toujours suspecte. Il aurait au moins de quoi se payer une belle couronne.

— Voilà pour vos frais. Partez immédiatement à Kennedy Airport. Il faut que vous soyez demain à Vienne, en Autriche. Quand vous serez en Europe téléphonez au numéro suivant à Vienne. Il tendit une feuille de carnet. Demandez Stéphane Grelsky. Il viendra vous chercher. C'est un grand type, près de deux mètres, très brun. Vous lui donnerez l'objet et votre mission sera terminée. A propos, mettez ce porte-documents dans une petite valise si vous voulez, mais gardez-le avec vous. Pas de risques, n'est-ce pas ?

Volodnyar Grinef se leva et transperça Goldman d'un regard à glacer le soleil :

— Il y a une clef collée dessus. Ne l'ouvrez pas, fit-il avec un sourire méchant. Cela pourrait être dangereux pour vous. Au revoir. Je veux que dans cinq minutes, vous soyez dans un taxi.

Serge Goldman approuva misérablement. Comme dans un rêve, il vit l'inconnu ouvrir la porte et la refermer doucement. Mais les billets et le porte-documents noir étaient bien là.

Volodnyar Grinef respira profondément quand il se retrouva sur le trottoir de la 52^e rue. Les dés étaient jetés. Ce Goldman ne lui inspirait aucune confiance, mais il n'avait pas le choix. Il savait que le F.B.I. était sur ses talons. C'était une question d'heure. Ils avaient fait vite pour remonter jusqu'à lui. Mais maintenant, cela n'avait plus d'importance. Sa mission était terminée. En utilisant Goldman et Grelsky, il grillait les circuits classiques sur lesquels la C.I.A. allait se ruer. La veille, il était arrivé trop tard pour attraper un avion. Ensuite, il n'avait plus le temps de prendre de risque. Et il avait dû organiser l'échelon intermédiaire.

Il arrivait au coin de la première Avenue. Un taxi débarquait des passagers, il monta dedans, le cœur presque léger. Goldman n'oserait jamais désobéir, et encore moins ouvrir le porte-documents. Il avait été trop bien conditionné.

Plutôt abattu, Serge Goldman ouvrit la porte de la chambre. Marisa dormait sur le ventre, dans sa guêpière noire. Une vision à faire briser sa crosse à un archevêque.

La pomme d'Adam en folie, Serge la contempla un instant. Il prit alors, poussé par la luxure, la décision la plus folle de sa vie. Après tout, il n'avait pas grand-chose à perdre.

Exactement treize minutes plus tard, Serge Goldman franchissait le seuil de l'appartement, Marisa à son bras. A moitié ivre, à moitié

endormie, elle répétait :

— Dis donc, Toto, c'est formidable, on va faire une chouette balade. En voyant les deux valises de Goldman, elle s'inquiéta :

— Et mes fringues ?

— Je t'achèterai tout là-bas, fit-il, superbe.

Il venait de calculer que les mille dollars couvriraient les deux billets et quelques gâteries.

Instruit par le passé, il ignorait si le porte-documents contenait *vraiment* des documents importants, si c'était un piège tendu par le K.G.B., ou par les Américains. En tout cas, il était bien décidé à s'offrir une indigestion de chair fraîche comme il n'en avait pas connu depuis longtemps. Après, on verrait.

Ils trouvèrent un taxi au coin de la première Avenue, un énorme « Checker » vert et jaune qui fila à travers Harlem, vers le pont du Triboro, le chemin le plus rapide pour rejoindre John Kennedy Airport, à travers la circulation démentielle du vendredi soir. Dans la voiture Marisa se réveilla un peu et demanda d'une voix pâteuse :

— Vienne, c'est dans quel Etat ?

Le taxi les déposa devant l'International Building, d'où partaient tous les vols transcontinentaux. Goldman se précipita aux informations, dans le hall central, traînant une Marisa complètement dépassée.

— Je vais en Autriche, à Vienne, expliqua-t-il. Quelle ligne dois-je prendre ?

La fille blasée et blonde se plongea dans son horaire. Après des pointages compliqués, elle annonça à Goldman :

— Il n'y a pas de vol direct. Vous pouvez prendre Swissair, Lufthansa ou Scandinavian Airline System. Les autres sont déjà partis. Mais moi, je ne peux pas vous délivrer de billets. Et dépêchez-vous, tous ces vols partent dans l'heure qui suit.

Affolé, Goldman se précipita vers le guichet d'Air France, le plus proche. Une foule compacte et piaillante encerclait chaque comptoir. Goldman parvint à se frayer un chemin jusqu'à un employé galonné.

— Vous avez encore deux places ? demanda timidement Goldman. L'autre le regarda comme s'il avait demandé à parler au général de Gaulle.

— Dans trois jours, si vous voulez. On était en grève, alors vous comprenez...

Goldman n'écoutait plus. Happant au passage Marisa et les bagages, il se rua à la Lufthansa.

Là, il n'y avait personne. Un employé affable renseigna Goldman :

— Nous venons d'embarquer, il y a cinq minutes. Désolé.

La petite phrase de l'inconnu tournait dans la tête de Goldman.

« Il faut que vous soyez demain à Vienne. » Le hall de la Scandinavian Airline System bourdonnait d'activité. Un groupe de touristes bronzés revenant du Mexique se mélangeait à une armada de veuves partant à l'assaut du soleil de minuit. Chacune portait religieusement un éventail de dépliants décrivant les principales villes de Scandinavie, offert par la S.A.S.

Serge Goldman évita une veuve aux coudes terriblement pointus et visa un comptoir occupé par une ravissante blonde souriante :

— Vous avez un avion qui part maintenant pour Copenhague ? Elle découvrit des dents éclatantes de blancheur. Une seconde, Goldman se demanda s'il n'allait pas partir seul... Il chassa vite cette affreuse pensée.

— Nous avons deux vols, annonça-t-elle. Le SK 912 dans une heure, à 20 heures, qui arrive à Copenhague demain matin à 8 heures, et le SK 904 à 21 heures. Ce vol-là s'arrête à Bergen, en Suède, et arrive un peu plus tard : 10 h 40 à Copenhague.

— C'est que je ne vais pas seulement à Copenhague, précisa Goldman. Je continue sur Vienne, en Autriche. Je voudrais une correspondance.

— Ah !

Elle se plongea dans l'énorme ABC, répertoire des transports aériens et releva la tête deux minutes plus tard.

— Dans ce cas, vous devez prendre le vol SK 912. A Copenhague, vous aurez une correspondance pour Vienne à 11 h 50, le SK 875, avec arrêt à Düsseldorf, de 13 h 05 à 13 h 35. Arrivée à Vienne à 15 h 10. Je vais voir s'il y a de la place. Combien de personnes ?

— Deux.

— Touriste ou first ?

— Touriste, fit Goldman après une légère hésitation. La magnificence a des limites.

L'employée de la S.A.S. manœuvra rapidement les touches de son tableau de réservation électronique qui la reliait à un ordinateur central. En dix secondes elle eut la réponse :

— Navrée, annonça-t-elle, le vol de 20 heures est complet, touriste et première.

Elle continua à jouer avec ses touches.

— Je peux vous avoir deux places sur le vol suivant, SK 904, mais vous n'aurez pas de correspondance à Copenhague pour Vienne. Serge Goldman sentit de grosses larmes lui monter aux yeux. C'était trop injuste. Personne ne le croirait. Quelles catastrophes ce retard allait-il déclencher ?

Il s'accrocha au comptoir comme un naufragé :

— Mademoiselle, il faut absolument que je parte sur le vol de 20

heures. Même une seule place, ajouta-t-il avec un soupir.

Elle secoua la tête :

— Impossible, sauf si quelqu'un se décommande. Je vais vous établir des billets en request et vous attendrez là. Vous avez quand même une chance de partir.

Serge Goldman passa la demi-heure la plus longue de sa vie. Il lui semblait que le monde entier s'était donné rendez-vous dans le hall de Scandinavian Airline System. Il haïssait tous ces gens qui partaient, prenant ces places dont il avait tant besoin. Enfoncée dans une confortable banquette, Marisa rêvait, l'œil bovin et les jambes haut croisées. Enfin, la jeune fille lui fit signe.

— Vous avez de la chance. Trois personnes ne se sont pas présentées. Voici vos cartes d'embarquement. Vos places pour Vienne sont également OK. En arrivant à Copenhague, adressez-vous au transit de la S.A.S. Bon voyage.

En sueur, Goldman se précipita dans le couloir d'embarquement. Marisa d'une main et le porte-documents noir de l'autre. Le grand DC 8 bleu et argent était garé tout près du bâtiment. La fraîcheur qui régnait à l'intérieur de la cabine fit retrouver son calme à Goldman. Une autre grande blonde le guida à sa place, à l'avant de la classe touriste et le débarrassa de son manteau et du vison de Marisa. Il garda sur ses genoux le porte-documents noir. Il commençait enfin à se détendre. Quand la skyline de New York défila sous les ailes, il était presque heureux. Du coup, sa main retrouva le chemin des jambes de Marisa.

Un peu plus tard, on passa une table roulante avec les apéritifs. La blonde qui avait placé le producteur proposa :

— Whisky, vodka, Champagne, Martini, aquavit.

Il commanda deux whiskies. Marisa lappa le sien d'une traite. Les émotions l'assoiffaient. Sans même attendre le dîner elle s'assoupit. Serge Goldman, bercé par le ronronnement des quatre réacteurs, réfléchissait. A 960 à l'heure, il filait vers l'inconnu. Il soupesa le porte-documents. Il était très léger. Une bande de plastic rouge entourait la fermeture, collant une clef dont on voyait le dessin. Et si tout était un piège pour l'éprouver. Il était peut-être vide...

— Pardon.

L'hôtesse troubla sa rêverie, déposant devant lui un plateau de smorgasbrod, sorte de hors-d'œuvre scandinaves, avec des harengs sucrés, du saumon fumé et du caviar. Avec cela il avait droit à une viande en sauce dont l'odeur le réconcilia avec la vie. Pourtant une question le travaillait. Devait-il ouvrir ce fichu porte-documents ou non ?

Il n'y avait pas encore répondu quand l'hôtesse blonde retira son plateau et lui tendit un masque de tissu noir en forme de lunettes dont

les branches seraient remplacées par des élastiques.

— Bonne nuit.

Il ne le fit pas dire deux fois, remettant au réveil sa décision. Il ne savait pas encore à quel point elle serait importante. Au-dessus des nuages, dans un calme parfait, le gros quadrimoteur de la S.A.S. berçait Serge Goldman qui ne vit même pas le soleil se lever.

On grelottait dans l'aéroport de Schwechat. Les rafales faisaient vibrer les glaces du hall d'arrivée. Une employée de Hertz arriva du parking, emmitouflée dans de hautes bottes de cuir noir et une peau de mouton. Le froid lui faisait faire une grimace qui enlaidissait son joli visage. En courant, elle regagna son box.

Au restaurant du premier, dont les fenêtres donnaient sur les pistes, Malko regarda sa montre : 3 h 40.

— Il ne se posera jamais avec un temps pareil, remarqua-t-il. Une pointe de soulagement dans sa voix. Krisantem, sinistre, buvait une orangeade. Il approuva :

— S'il avait pu tomber en route...

A la fois distant et réservé, Elko Krisantem incarnait parfaitement l'intendant de propriété tel qu'on le conçoit encore dans l'Autriche traditionaliste. On l'imaginait très bien veillant au moindre détail du confort de son maître. Et nul n'était obligé de savoir que la légère bosse sur son estomac provenait d'un vieux parabellum espagnol assez déglingué mais encore parfaitement apte à envoyer au cimetière. Pas plus qu'on ne pouvait deviner la double personnalité de Malko, élégant jusqu'au bout des ongles. Officiellement, il était toujours Autrichien. Mais il avait également un passeport américain authentique. Grâce à une loi de 1949, la C.I.A. avait le droit de faire entrer aux U.S.A. cent personnes chaque année, en dehors de tout quota, et dans le secret le plus absolu.

Pour l'instant, Malko chauffait doucement un verre de vodka « Stolitchnaïa » qu'il avait déjà fait renouveler deux fois, les yeux dans le vague.

Une toux discrète de Krisantem interrompit le cours de ses pensées.

— J'avais fait préparer un chevreuil pour la comtesse Alexandra, dit-il. J'espère que nous aurons fini à temps...

Malko avala sa vodka, énervé.

— Alexandra attendra.

C'était une réminiscence qui lui agaçait les dents comme un fruit vert. La veille, ils avaient encore passé la soirée ensemble. Et cela s'était terminé comme d'habitude. Après le dîner, ils s'étaient retirés dans la bibliothèque où Krisantem avait allumé un grand feu de bois. Devant il y avait une couverture de fourrure immense et moelleuse. Alexandra s'était étirée dessus comme une chatte, plissant

malicieusement ses yeux verts un peu bridés.

Malko l'avait prise dans ses bras et elle s'était lovée contre lui. Passant la main dans ses cheveux, il avait défait le lourd chignon et elle l'avait aidé d'une secousse de la tête. Les torsades blondes descendaient presque jusqu'à sa taille.

Alexandra s'étendit sur le dos et laissa Malko la caresser. Quand il glissa la main dans son dos pour défaire son soutien-gorge, elle l'avait encore aidé en se cambrant légèrement.

Elle avait des seins magnifiques, lourds et épanouis, qui contrastaient avec l'expression hautaine de sa bouche et ses hanches étroites. C'est elle qui avait fait glisser son pull par-dessus sa tête. Puis elle avait furieusement mordu la bouche de Malko et s'était collée à lui. On n'entendait plus que le craquement du feu et leurs souffles. Mais quand la main de Malko toucha la boucle de sa ceinture, elle s'écarta de lui, et il rencontra son regard moqueur. Ça recommençait. Malko connaissait Alexandra depuis longtemps. Ses parents ayant été tués pendant la guerre, elle dirigeait un domaine agricole non loin de son château. Depuis le début de ses vacances, il l'avait beaucoup vue. Presque tous les soirs, ils étaient ensemble, soit à Vienne, soit au château. Mais jamais Alexandra n'avait consenti à retirer son éternel jodpur ni ses bottes. Pourtant la violence de ses baisers n'était pas feinte et il savait qu'elle n'était pas vierge. Simplement, elle ne voulait pas.

— Dans une semaine ou deux, tu repartiras, lui avait-elle avoué un soir. Je n'aime pas que l'on s'amuse avec moi.

Comme Malko n'était plus à l'âge où on embrasse les filles de force, il s'inclinait. La veille encore il avait raccompagné Alexandra après des heures de flirt épuisant pour les nerfs. Mais il s'était juré que c'était la dernière fois. Quitte à perdre sa réputation de gentleman, Alexandra cesserait de le narguer.

Il s'était endormi un peu calmé par ces bonnes résolutions pour être réveillé à 9 heures du matin par le téléphone. On l'appelait de Vienne. Il reconnut immédiatement la voix de William Coby, le chef de poste de la C.I.A. en Autriche. L'Américain avait l'air embarrassé :

— J'ai besoin de vous, dit-il. Je vous contacte de la part de *Mike*. Mike était le nom de code de David Wise, l'homme dont dépendait Malko. Dans les communications téléphoniques extérieures, les gens de la C.I.A. n'employaient jamais les vrais noms.

« Il y a un certain Serge Goldman qui est supposé arriver à Vienne aujourd'hui à 15 h 10, par un vol des Scandinavian Airlines, en provenance de Copenhague. Il faudrait, euh ! un « opérateur » compétent comme vous. C'est extrêmement important.

Malko avait grogné pour la forme. Mais il savait bien qu'on ne discute pas ce genre d'ordre. Le terme « opérateur » avait un sens bien

précis : il fallait s'assurer de la personne, vivante ou morte... « Je vais recevoir par radio une photo, avait conclu Coby. Vous la trouverez sous enveloppe à votre nom, aux informations. Appelez-moi au bureau, plus tard. »

Après avoir raccroché, William Coby avait été soutirer un café à la machine automatique. Comme tous les responsables de la C.I.A., il n'avait pas beaucoup dormi cette nuit-là. Le F.B.I. avait accompli un travail extraordinaire. Volodnyar Grinef avait été arrêté une heure après sa visite à Serge Goldman. Ensuite, une centaine d'agents fédéraux avaient passé les taxis au crible. Grâce à l'usage des taxis new-yorkais de noter toutes leurs courses, de recoupements en recoupements, on avait retrouvé la trace de Goldman sur la Scandinavian Airline...

Malko ignorait tout cela. La photo du producteur qu'il avait trouvée à l'aéroport n'était pas fameuse mais suffisait pour l'identifier. Après, il n'y aurait plus qu'à demander à Goldman de le suivre gentiment. Jusqu'au cimetière le plus proche. Le haut-parleur arracha Malko à ses pensées moroses :

— La Scandinavian Airlines System annonce l'arrivée de son vol SK 875 pour 16 h 40, le décollage ayant été retardé par suite du mauvais temps...

— Encore une demi-heure, soupira Krisantem.

Le restaurant était presque désert. A quelques tables d'eux, il y avait pourtant un couple qui attirait irrésistiblement le regard de Malko. Sans ses lunettes noires, son insistance aurait paru déplacée. Si toutefois ceux qui en étaient l'objet s'en étaient aperçus. Depuis leur arrivée, ils bâfraient. D'abord une montagne de charcutailles, puis des wiener Schnitzels, enfin un plat gigantesque de bœuf au paprika. Voracement, avec des gestes mesurés et lents, quasi sacerdotaux, ils arrosaient leurs victuailles de rasades de Tokay dont trois bouteilles vides s'alignaient déjà sur la table. Ce couple était impressionnant. Malko les avait vus arriver. Ils étaient à peu près de la même taille, plus d'un mètre quatre-vingt et, à eux deux, pesaient largement plus d'un quart de tonne. L'homme était brun, le front dégarni, avec de petits yeux noirs vifs et une mâchoire prognathe. Sa compagne aurait pu servir de réclame pour le jambon de Westphalie. D'énormes avant-bras rosâtres émergeaient d'une robe imprimée, boudinant un corps massif. Le visage avait dû être joli, mais la graisse avait tout effacé. Les mentons descendant en cascade tremblaient à chaque déglutition. Mais en dépit de cette graisse, il se dégageait d'eux une impression de force redoutable.

— Un vrai couple d'hippopotames, murmura Malko. Je voudrais bien voir leurs petits...

Au même moment le haut-parleur crachota.

— Scandinavian Airlines annonce l'arrivée de son vol 875 en provenance de Copenhague et Hambourg.

Malko se sentit soudain très fatigué. Il éprouvait un pressentiment désagréable. Pourtant, d'après la photo, Goldman ne devait pas être trop difficile à neutraliser.

Il laissa un billet de 50 schillings sur la table et précéda Krisantem. Celui-ci tâta machinalement dans la poche droite de son pantalon le lacet de cuir qui ne le quittait jamais. C'était beaucoup plus discret qu'un pistolet et tout aussi efficace. Surtout dans ces pays désespérément civilisés.

Derrière eux, le couple monumental se leva également. Debout, ils étaient encore plus impressionnants.

La Caravelle de la S.A.S. se posa au moment où ils arrivaient au rez-de-chaussée. Ils s'accoudèrent à la barrière de la douane, juste à côté du guichet où l'on vendait les thaler d'argent aux touristes. Les premiers passagers arrivaient. Bientôt ils furent une vingtaine à attendre leurs bagages.

Malko identifia Goldman rapidement. Il était plus petit qu'il ne l'avait imaginé. Nu-tête, il semblait frigorifié et inoffensif. Mais un détail le fit sursauter.

Goldman n'était pas seul. La rousse accrochée à son bras ne pouvait pas passer inaperçue. On avait l'impression qu'elle était nue sous son vison blanc car on ne voyait aucune autre pièce de vêtement.

— Ils sont deux, fit Malko. Ça complique. Krisantem fronça les sourcils.

— Il vaudrait peut-être mieux attendre qu'ils soient à Vienne dans un hôtel, ici...

— Trop risqué.

Il n'eut pas le temps d'en dire plus. Les douaniers autrichiens, peu soucieux de se geler, hâtaient au maximum les formalités. Brusquement Serge Goldman surgit près de Malko. Et celui-ci réalisa immédiatement quelque chose que la distance lui avait caché : l'homme crevait de peur.

Sa bouche tremblait et sort teint était grisâtre. Il serrait tellement la poignée de sa valise que ses jointures en étaient toutes blanches. Son passeport tomba et il se baissa avec un juron. Il était si nerveux qu'il dut s'y reprendre à trois fois pour le ramasser. La rousse, par contre, affichait la tranquille sérénité d'un bovin. Malko remarqua surtout les ongles longs comme des pelles à tarte. Tout un programme...

Il s'avança et saisit le bras de Goldman.

— Monsieur Goldman...

Il crut que l'autre allait se mettre à couler comme un camembert. Tournant des yeux de chien battu vers Malko, il dit d'une

voix geignarde, en anglais.

— Ce n'est pas moi. C'est, c'est une erreur.

En même temps, il cherchait à se dégager. Malko serra le bras un peu plus, tandis que Krisantem captait discrètement la rousse. Pour une fois, il avait la meilleure part. Le producteur n'était pas très brillant.

De minuscules verrues brunâtres pendaient de ses paupières inférieures. Sa bouche molle et d'immenses oreilles pointues lui donnaient l'air d'un lapin malheureux. Malko le sentit prêt à n'importe quel esclandre. Il voulut le calmer.

— Nos amis de Washington vous seraient très reconnaissants d'effectuer une halte à Vienne avant de continuer votre voyage, dit-il en l'entraînant. Aussi, je suis tout prêt à vous donner l'hospitalité de mon château, ainsi qu'à votre compagne, bien entendu...

En même temps, Krisantem qui avait fait passer sa pétoire dans la poche de son pardessus, s'appuya affectueusement contre la hanche rebondie de la rousse avec un bon sourire, pas tellement rassurant. Il se passa soudain quelque chose d'incroyable aux yeux de Malko. Serge Goldman s'arrêta net et le toisa, en bredouillant. Malko crut comprendre : « Pas lui. Pas assez grand ». Il prit Malko à l'écart :

— Vous avez dit Washington ? C'est vrai ?

Si on lui avait annoncé qu'il allait produire la Bible en écran géant et couleurs peintes à la main, il n'aurait pas été plus heureux.

— Bien sûr, confirma Malko.

Goldman serra le bras de Malko à le briser.

— Emméne-moi, alors, vite. Mais dites, vous ne travaillez pas pour les autres, alors ? Vous me jurez ?

— Pas jusqu'ici.

— Alors, partons vite, supplia Goldman. Vite, il ne faut pas qu'ils me voient.

Tout cela était bien étrange. Goldman aurait dû avoir peur de lui, Malko, et non se jeter dans ses bras. Et pourquoi était-il tellement terrorisé ?

Evidemment Malko ne pouvait pas savoir qu'entre Copenhague et Vienne, dans la Caravelle de la S.A.S. Serge Goldman avait lu le contenu du porte-documents noir, craignant un piège diabolique du K.G.B. Et il avait compris une chose : cette fois il valait mieux trahir le K.G.B.

Marisa, abandonnée à la garde de Krisantem, commençait à trouver le temps long. Goldman revint vers elle, traînant Malko, tout sourires :

— Chérie, je veux té présenter un vieil ami, euh... !

— Le Prince Malko, souffla Malko.

Il prit d'autorité la main tendue de Marisa et la baisa. Elle ouvrit

des yeux comme des soucoupes. On ne lui avait jamais fait une chose pareille.

Malko l'entraîna vers la sortie. L'heure n'était pas aux mondanités.

— Ma voiture est dehors.

En sortant, Marisa chuchota à l'oreille de Goldman :

— Dis, Toto, c'est un vrai prince.

— Certainement, fit le producteur, très digne.

Une bouffée d'air glacial lui coupa le souffle. La neige commençait à tomber. La Jaguar était déjà recouverte d'une pellicule blanche. Malko se glissa au volant, tout heureux que les choses se passent si bien. L'attitude de Goldman le tracassait pourtant. Sa terreur ne semblait pas se justifier. Tous les jours, des agents doubles changeaient de camp. C'était presque un jeu que se livraient le K.G.B. et la C.I.A. Krisantem et ses hôtes étaient déjà congelés quand la Jaguar se rangea près d'eux. Ils s'engouffrèrent dans la grosse voiture noire, Marisa à l'avant et Goldman à l'arrière sous l'œil froid du Turc.

— Nous en avons pour une heure et demie environ, annonça Malko. Mon château se trouve près du village de Liezen, à la frontière austro-hongroise.

Goldman sursauta.

— Nous allons en Hongrie, cria-t-il. C'est un piège. Vous travaillez pour le colonel Igor.

— Ecoutez, dit Malko. Nous n'allons pas en Hongrie, mais chez moi. Vous savez très bien pour qui je travaille.

Il était furieux de toute cette histoire. Comment expliquer la présence de ces gens à Alexandra ? Sa soirée était fichue. Il se concentra sur la conduite, la route était de plus en plus dangereuse. La neige tombait à gros flocons.

A l'arrière, Goldman ne disait plus rien. Krisantem gardait la main sur son Star. Pourvu que l'autre ne fasse pas l'idiot. Il était malade à l'idée de salir les coussins de la voiture.

Il n'eut pas à intervenir. Goldman ne dit plus un mot. Jusqu'au moment où ils pénétrèrent dans la cour du château, après avoir failli rester en panne dans le raidillon y conduisant. Malko vit tout de suite la Volkswagen d'Alexandra. Plusieurs fenêtres du rez-de-chaussée étaient allumées.

Malko descendit et ouvrit la portière à Marisa qui en profita pour révéler d'un gracieux mouvement de jambe qu'elle portait un pantie à fleurs. Son sourire montrait que le sang bleu voulait dire quelque chose pour elle.

— Alors, fit Malko à Goldman. Vous êtes rassuré maintenant ? Nous ne sommes pas en Hongrie.

L'Américain esquissa un sourire. Un bruit leur fit tourner la tête.

Une grosse Mercedes 600 entrait lentement dans la cour. Elle stoppa derrière la Jaguar. La portière gauche s'ouvrit et l'énorme type du restaurant de l'aéroport apparut. On apercevait sa moitié à travers la glace bleutée du pare-brise.

Il s'avança d'un pas lourd vers le groupe, un sourire un peu figé aux lèvres.

Serge Goldman poussa un cri aigu, un cri de souris. Sautant de la voiture, il partit à toutes jambes, à travers la cour, courant comiquement en travers pour ne pas glisser. Au bout de son bras droit, il balançait son porte-documents noir.

L'hippopotame démarra avec une souplesse surprenante pour sa masse. Krisantem sembla à peine bouger, mais comme par miracle le vieux Star s'enfonça dans le ventre énorme de l'inconnu. Le Turc souriait poliment mais c'était plutôt une clause de style. L'autre comprit et s'arrêta net. Ses petits yeux noirs surmontés d'énormes sourcils foudroyèrent Krisantem.

Marisa regardait Goldman s'engouffrer dans le château. Elle fit :

— Ben, il est devenu dingue, Toto !

Elle n'avait pas vu le parabellum de Krisantem, qui lui tournait le dos. Celui-ci dit suavement :

— Son Altesse ne vous a pas prié d'entrer, je crois. L'autre grogna, mais sans bouger :

— Son Altesse ? Quelle Altesse ?

— Le Prince Malko, propriétaire de ce château, dit Krisantem en mauvais allemand. Vous êtes dans sa cour en ce moment.

Malko s'avança vers l'hippopotame, comme il l'appelait mentalement, toujours tenu en respect par Krisantem.

— Qui êtes-vous ?

L'inconnu découvrit une rangée de canines jaunâtres dans un sourire qui évoquait deux crocodiles en train de se battre.

— Je m'appelle Grelsky. Stéphane Grelsky.

Il parlait allemand avec un accent indéfinissable. De longs poils noirs couvraient ses énormes mains. L'expression de son visage révélait une prodigieuse intelligence. A côté de lui, Malko avait l'air d'un nain gringalet.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? demanda-t-il.

Grelsky se fendit d'un autre sourire, tout aussi rassurant que le premier. Krisantem, discrètement, enfouit sa main droite dans sa poche, sans lâcher son arme.

— J'avais rendez-vous avec M... euh... Goldman, mais je suis arrivé un peu en retard. Il partait avec vous. J'ai pensé alors que la meilleure façon de le retrouver était de vous suivre. Me voilà. Respirez. Il se tourna vers la Mercedes et appela :

— Grete !

Sa compagne descendit majestueusement de la grosse voiture. Sous son poids, la neige enfonça de dix centimètres. Elle devait être encore plus lourde que lui. Deux yeux bleu de porcelaine ressortaient au milieu du visage type gardienne de prison. Elle avait des cheveux blond platine de la couleur des héroïnes du cinéma muet. Les deux monstres restèrent plantés devant Malko.

— Voici Grete, ma femme, dit aimablement Grelsky.

De mieux en mieux. Sans l'air sinistre de Krisantem on aurait dit une gravure anglaise.

Enroulée dans son vison, Marisa regardait sans comprendre. Elle tapa du pied :

— Non mais alors, on se gèle ici ! Je retourne aux Iles Vierges, moi. Malko l'ignorant se tourna vers Grete :

— Je ne sais pas si vous aviez rendez-vous avec M. Goldman, dit-il très sec, mais il n'a pas l'air de vouloir vous voir. Comme il est mon invité, je me vois forcé de prendre congé.

— Simple malentendu, roucoula l'énorme Grete.

Un ange passa, et dégoûté, s'éloigna à tire d'aile. Malko fit un pas en arrière avec un bref signe de tête. Au même instant la porte du perron s'ouvrit sur une silhouette de femme.

— Malko ! Qu'est-ce que tu attends ?

Krisantem baissa pudiquement les yeux. Il avait l'impression que les deux hippopotames l'auraient mis en pièce, avec une joie toute particulière. Malko était ivre de rage. Ses yeux dorés virèrent au vert. Toute cette histoire était de plus en plus compliquée. Il fallait éliminer les deux affreux avant qu'Alexandra ne pose des questions. Trop tard.

Déjà elle descendait le perron, vêtue d'un pull à col roulé qui mettait sa poitrine en valeur, de jodpur et de hautes bottes de cuir marron.

— Qu'est-ce que vous faites au milieu de la cour, avec ce froid de canard ? s'exclama-t-elle. Rentrez donc.

Grelsky croassa de sa voix basse et traînante :

— Justement, nous allions dire au revoir, nous ne voulons pas nous imposer.

— Allons donc, fit Alexandra, très maîtresse de maison, il y a à manger pour tout le monde. Vous n'allez pas repartir avec ce froid. Entrez. Grelsky s'inclina avec une grâce éléphantesque.

Impossible de refuser une aussi charmante invitation. A la cour de Louis XIV on n'aurait pas trouvé plus galant. Krisantem s'effaça, mourant d'envie de faire un carton sur les deux énormes dos. La perspective d'avoir à creuser le sol gelé pour deux tombes monstrueuses fut pour beaucoup dans sa réserve.

Alexandra toisa Marisa, toujours figée au milieu de la cour, avec un rien d'ironie dans ses yeux verts.

— Vous venez aussi ? Nuance de regret dans la voix.

La malheureuse s'ébroua. Ses jambes étaient verdâtres de froid. Les bas de nylon et les mini-jupes, c'est peu indiqué pour les températures polaires. Comme un automate, elle suivit les Grelsky. Malko entra le premier dans le hall, se demandant où diable était passé Serge Goldman ? Il traversa rapidement la bibliothèque et le petit salon, aux murs en boiseries, avec de lourds rideaux de velours rouge. Sur le parquet parfaitement ciré, il avait disposé quelques tapis de valeur ramenés de sa mission à Téhéran[6]. L'ensemble était meublé en haute époque, d'immenses meubles de bois sombres allant bien avec les plafonds de quatre mètres.

Passant par derrière, il jeta un coup d'œil dans la salle à manger et ouvrit la porte de la cuisine. Adolf et Ilse, le couple de vieux Autrichiens qui servaient un peu à tout, étaient occupés à découper le chevreuil.

— Vous n'avez vu personne ? demanda Malko.

— *Nein, Hoheit.*

Il referma la porte, perplexe.

Le château se composait de trois corps de bâtiment, dans le même plan. Il avait été entièrement détruit durant la guerre, brûlé et rebrûlé, occupé par les Allemands et les Russes qui n'avaient vraiment laissé que les pierres. Ils avaient même emporté les cheminées ! Malko avait restauré à peu près la partie centrale, et meublé le rez-de-chaussée ainsi que le premier étage. Les deux ailes n'étaient que couloirs vides et pièces désertes. Il avait seulement refait la toiture. Cela représentait une vingtaine de pièces. Pourvu que Goldman n'ait pas été se cacher dans ce dédale, sans compter l'immense grenier. Evitant le grand escalier, il monta à pas de loup par un petit escalier de pierre situé près de la cuisine. Le chauffage central marchait et une douce chaleur régnait dans le couloir du premier, un des couloirs « riches » : il y avait de la moquette. Il desservait six chambres. Les deux premières étaient vides.

La troisième, voisine de la sienne, résista : elle était fermée à clef de l'intérieur. Il frappa légèrement le battant avec sa chevalière.

— Goldman, vous êtes là ? Pas de réponse.

— Goldman. Répondez. Ou j'enfonce la porte. Il y eut un couinement de rat.

— Non !

— Ouvrez. C'est ridicule. Vous ne risquez rien.

Il entendait la respiration haletante de l'autre qui devait être collé à la porte.

— C'est un piège. Je les connais. Ils vont me tuer.

Les Iles Vierges étaient loin. Complètement perdu Goldman ne savait plus à quel saint se vouer. Il haïssait en vrac le K.G.B., la C.I.A.,

Malko, Grelsky et tous ceux qui l'avaient mené dans cette galère. Et surtout, il ne savait plus que faire. Une heure plus tôt, dans la voiture, il était décidé à donner le porte-documents à Malko. Maintenant, les autres l'avaient vu. Et eux *savaient* qu'il l'avait. Comme un animal confronté avec un problème impossible à résoudre, il était en train de devenir fou... Malko sentait cette panique à travers la porte. Il parla gentiment :

— Je veux vous protéger. Je n'ai pas pu les empêcher d'entrer...

Il expliqua l'intervention d'Alexandra, jura qu'il mettrait dehors ces hôtes indésirables dès que possible. Comme Goldman ne répondait pas, il conclut :

— Maintenant, si vous ne voulez pas sortir, je m'en vais avec Krisantem et mon amie. Vous vous débrouillerez avec vos amis-hippopotames...

Le gémissement du producteur aurait fait pleurer un samouraï. Il entrouvrit la porte précautionneusement.

Plus que jamais, il ressemblait à un lapin traqué. Une sueur abondante couvrait son crâne chauve et blanc. Malko eut pitié de lui.

— Que vous veulent les Grelsky ? Piteusement, Goldman avoua :

— C'est vrai. J'avais rendez-vous avec eux à l'aéroport.

— Pourquoi faire ?

— Leur donner le porté-documents qu'on m'a confié à New York. Le producteur leva vers lui des yeux suppliants :

— Vous savez, vous, ce qu'il contient. Vous comprenez que je ne peux pas leur donner... les autres... euh, les nôtres me tueraient.

Du grec, pour Malko. Que contenait ce mystérieux porte-documents ? Goldman serait-il autre chose qu'un petit transfuge minable ? Il plongea ses yeux d'or dans ceux de Goldman ce qui le fit papilloter désespérément.

— Alors, remettez-le-moi. L'autre se tordit les mains.

— Impossible. Les Grelsky me tueront.

Affreux dilemme. En voulant faire plaisir à tout le monde...

— Où est-il, d'abord, ce porte-documents ?

— Je l'ai caché.

C'était gai ! Il y avait des centaines de recoins où Goldman avait eu le temps de dissimuler l'objet. Malko décida de remettre la question à plus tard. Alexandra allait trouver son absence bizarre. Elle était capricieuse, mais pas idiote.

— Bon, venez, et tâchez de faire bonne figure, ordonna-t-il. J'ai promis à Alexandra un dîner d'amoureux, pas une excursion chez Dracula.

Il poussa Goldman jusqu'au grand escalier. Un bruit de conversation venait de la bibliothèque, dont la porte était entrebâillée. Les valises de Goldman étaient dans un coin du hall. Malko entra,

tirant discrètement le producteur.

Les Grelsky étaient vautrés dans deux fauteuils. Marisa avait choisi un petit blanc devant le feu. Les genoux plus haut que les hanches elle exhibait son pantie à fleurs, sous le regard noir d'Alexandra, debout près de la table roulante chargée de bouteilles. Evidemment, son jodpur ne permettait pas les mêmes effets. Elle en était quitte pour bomber la poitrine à se faire péter les poumons. Krisantem était debout dans un coin, en veste blanche de maître d'hôtel, impassible et impeccable. Il poussait la compréhension jusqu'à se tenir un peu penché en avant pour effacer la bosse de son parabellum. Goldman, en voyant les Grelsky, réagit comme si on lui avait glissé une tarentule dans le cou. Il s'assit sur un canapé, le plus loin possible d'eux, vert comme une branche d'épinards. Histoire de détendre l'atmosphère, Malko annonça gaiement :

— Je montrais sa chambre à notre ami. Il appuya sur le mot *ami*.

— Que voulez-vous boire ? proposa Alexandra. Cognac ? Vodka ? Whisky ?

— Cognac, dit faiblement Goldman.

Il lui en aurait fallu un litre. La jeune femme s'affaira au bar. En dépit de sa tenue presque masculine, une sensualité animale se dégageait d'Alexandra. Mine de rien, elle se plaça entre Marisa et Malko. Un accident est si vite arrivé. Et, en lui donnant son verre, elle appuya un regard chargé de beaucoup de choses. De quoi donner de bien mauvaises pensées à Malko.

Malko réchauffait sa vodka au creux de sa paume. Cela le calmait merveilleusement. Dans leurs fauteuils, les Grelsky avaient l'air de deux pachydermes en pleine sieste. Mais Malko surprit un regard vif des petits yeux noirs vers Goldman qui ne présageait rien de bon. Ils devaient être armés, mais ne semblaient pas vouloir utiliser la violence. De toute façon, en plus de la pétoire de Krisantem, Malko avait sur lui son pistolet extra-plat, invisible dans sa ceinture. Mis au point dans le laboratoire de 100 millions de la C.I.A. il tirait indifféremment des cartouches normales ou à gaz. Et il était si plat qu'on pouvait le porter sous un smoking.

Quelle misère ! pensait-il. Obligé de porter une arme dans son château ! Il aurait tant voulu être entouré de quelques hommes de bonne compagnie au lieu du ramassis d'agents doubles ou triples qui se vautraient dans ses fauteuils.

Il jeta un coup d'œil à la fenêtre. On ne voyait plus qu'un brouillard blanc. Le sourd grondement du blizzard rebondissait sur les murs épais d'un mètre. Krisantem, sérieux comme un pape, annonça :

— Son Altesse est servie.

La salle à manger était de l'autre côté du hall d'entrée. Alexandra ouvrit la marche. Au mépris de tout protocole, sous l'œil

réprobateur de Krisantem, Goldman se glissa entre elle et Malko. Ça l'éloignait un peu des Grelsky.

Une nappe éblouissante de blancheur recouvrait la table massive. Marisa fit « oh ! » en découvrant les deux énormes chandeliers à sept branches, posés sur la table, seul éclairage de la pièce. C'est la première fois qu'elle voyait un dîner aux chandelles autrement qu'au cinéma. Elle coula un regard fondant vers Malko. Celui-ci prit place au bout de la table, Alexandra à sa droite. Goldman se glissa aussitôt à sa gauche. Marisa s'assit près de lui. Stéphane Grelsky se mit à la droite d'Alexandra et sa femme à l'autre bout de la table vis-à-vis de Malko.

Krisantem, qui avait disparu, fit une entrée très remarquée, portant un long plat d'argent avec le chevreuil découpé. Il suivait, portant les hors-d'œuvre.

Stéphane Grelsky poussa un petit « *hoch* » de satisfaction. On passa les hors-d'œuvre. Goldman se servit à peine. Heureusement : Grelsky entassa dans son assiette une montagne de légumes et de charcuterie hongroise. Et Grete ne laissa qu'une poignée de carottes et une entame de pâté à Marisa. Qu'est-ce que cela aurait été s'ils n'avaient pas déjeuné ? Ils mangeaient si voracement qu'on croyait à chaque bouchée qu'il ne resterait qu'un moignon de leur fourchette. Visiblement, pour le couple hippopotame, c'était le break. Les immenses dents jaunes et gâtées de Grelsky allaient et venaient d'un mouvement régulier qui fascinait le malheureux Goldman. Il se recroquevillait à vue d'œil, jetant des coups d'œil en dessous à Grelsky, s'attendant visiblement à ce que celui-ci étende par-dessus la table une de ses énormes pattes velues pour l'étrangler. Marisa était très loin de tout cela. Elle se penchait le plus souvent possible vers Malko pour réclamer du pain. Il put constater qu'elle ne portait pas de soutien-gorge sous sa robe verte. Alexandra commençait à être sérieusement intriguée par ces étranges convives. Elle n'avait jamais soupçonné la nature des occupations de Malko. Pour elle, il était directeur commercial à I.B.M. qui avait une usine à Poughkeepsie. Sous la table, sa jambe touchait celle de Malko et elle accentua sa pression. Avec un regard câlin pour Marisa. Les Grelsky s'empiffraient. Les hors-d'œuvre avalés, ils regardèrent avec angoisse leurs assiettes vides. Heureusement Krisantem entreprit de faire passer le chevreuil entouré d'une montagne de purée de marrons.

— Ce que c'est chouette, fit Marisa, en anglais.

Alexandra eut une moue méprisante et dit à mi-voix à Malko, en allemand :

— D'où as-tu sorti cette *kramme* ? [7]

Difficile de répondre.

Le chevreuil fit le tour de la table. Les hippopotames entassèrent

dans leur assiette de quoi tenir tout l'hiver. Grelsky enfourna la moitié d'une cuisse et dit de sa voix rocailleuse :

— Délicieux !

Le chevreuil disparut des assiettes Grelsky en trois minutes. Krisantem faisait un va-et-vient incessant avec la cuisine pour approvisionner la table en Tokay. Le parabellum pesait de plus en plus à sa ceinture, mais la conscience professionnelle était la plus forte. Alexandra tenta de lancer une conversation mondaine mais personne ne suivit. Mortifiée, elle se plongeait dans son assiette. Malko avait hâte que le repas soit terminé pour mettre les Grelsky à la porte sans scandale. En attendant, il surveillait discrètement la table. C'était un spectacle !

Pendant que Stéphane Grelsky faisait craquer les derniers os du chevreuil, Grete venait de sortir de son sac une boîte de pistaches et puisait dedans. Négligemment, Grelsky envoya sa grosse patte velue et enfourna une poignée de pistaches. Goldman contemplait la scène, fasciné. Ces deux-là l'hypnotisaient.

Grelsky, entre deux pistaches, découvrit ses crocs jaunes :

— Quel dommage que nous nous soyons ratés à l'aéroport... croassat-il. Enfin, cela nous vaut le plaisir de ce magnifique repas...

Le crâne de Goldman prit une belle couleur blafarde.

— On ne peut pas manger tout le temps, hélas ! fit Grelsky à la cantonade. Il faut travailler de temps en temps.

Grete renchérit d'un hoquet discret.

Krisantem, apportant une pièce montée, fit diversion. Une fois de plus, les Grelsky s'attaquèrent à leur assiette. Goldman, l'appétit coupé, regarda la pâtisserie lui passer sous le nez. Marisa, qui avait vidé une bouteille de Tokay à elle toute seule, cherchait le regard de Malko, attirée irrésistiblement par ses yeux dorés. La pensée de se retrouver dans un lit avec Toto la fit frissonner. On a beau être endurcie... Pour se venger, elle détailla Alexandra.

« Ce qu'elle est tarte », conclut-elle in petto et injustement. La moue qui conclut cette remarque était tellement lubrique que les trois hommes présents en eurent des palpitations. Même Goldman éprouva une vague envie de regoûter à la vie.

Alexandra se leva et entraîna tout le monde à la bibliothèque. Le café était déjà servi par Ilse. On s'installa. Aux mêmes places.

Les Grelsky lappèrent le leur avec la délicatesse qui les caractérisait. A croire qu'ils allaient avaler la tasse. Malko regarda sa montre : 9 heures et demie. C'était une heure décente pour expulser les Grelsky. Il se leva et alla discrètement dans le hall ouvrir la porte. Une rafale de vent glacé s'engouffra dans le château. Le blizzard avait redoublé. Il neigeait tellement qu'on ne voyait même pas la Mercedes au milieu de la cour.

Un pas léger fit se retourner Malko. Même avec des bottes, Alexandra arrivait à marcher gracieusement. Il referma la porte.

— Qu'est-ce que tu fais ?

Son ton était nettement soupçonneux.

— Je regardais si le temps s'améliorait...

— Tu as l'intention de sortir ? Il lui prit la taille.

— Non, mais j'aimerais que nous soyons seuls.

Elle se dégagea sèchement et la pointe d'un de ses seins heurta la main de Malko, déclenchant une délicieuse secousse électrique.

— Dis-moi, ce n'est pas moi qui les ai invités. D'abord, ils sont bizarres. Le gros me fait peur. Il a l'air d'un boucher...

« Il ne faut pas insulter les bouchers sans raison », fut tenté de dire Malko.

— J'ai été obligé, ce sont des relations d'affaires, expliqua-t-il. Mais maintenant qu'ils ont dîné...

— Tu es fou ? Tu as vu le temps qu'il fait. Ils ne vont pas retourner à Vienne ce soir. Il y a assez de chambres ici pour loger tout le monde.

Alexandra était sincèrement indignée. Malko sentit que cela risquait de déclencher un drame, mais il était décidé à insister. L'enjeu était trop important.

Comme s'il avait eu des oreilles dans le dos, l'énorme Stéphane apparut, un verre de cognac à la main. Il s'inclina devant Alexandra, rocailleux mais mondain :

— Chère petite Madame, nous avons déjà abusé de votre hospitalité... Nous devons partir maintenant.

Impénétrable et candide. Le petit œil noir luisait doucement dans l'ombre. Avec des grâces d'ours brun, Grelsky s'inclina :

— *Auf Wiedersehen.*

— Mais pas du tout. Vous allez rester. Il fait un temps épouvantable.

Elle appela :

— Krisantem.

Le Turc sembla traverser la cloison. Personne ne remarquait son attitude étrange pour un maître d'hôtel : la main droite posée sur l'estomac, à travers l'échancrure de la veste, comme s'il avait mal au ventre.

— Préparez une chambre pour M. et Mme Grelsky, ordonna Alexandra. Ils coucheront ici.

Ce n'est certainement pas un lit qu'il s'attendait à leur préparer, aux Grelsky.

Stéphane Grelsky, éperdu de reconnaissance, posa son verre et emprisonna la main d'Alexandra entre ses énormes pattes. Même Krisantem en avait la nausée. Il s'éclipsa pour aller préparer le lit, en

se disant qu'il y a des blagues moins innocentes que les draps en portefeuille.

Satisfaite, Alexandra regagna la bibliothèque. Malko la suivit sous l'œil ironique de Stéphane Grelsky. Serge Goldman allait grimper aux rideaux en apprenant la bonne nouvelle...

— *Liebe*, annonça Stéphane Grelsky à sa femme, nos amis insistent pour que nous restions.

— *Ach*, comme c'est gentil.

L'œil bleu et candide n'avait pas cillé. 125 kilos d'impassibilité rassurante.

Toujours à côté de la plaque, Marisa s'étira sur son petit banc et dit : « Je tombe de sommeil ». Ses yeux plantés droit sur Malko disaient exactement le contraire.

Mais Malko ne reçut pas le message. Serge Goldman virait au vert, sur son canapé bleu. Il ouvrit la bouche, probablement pour hurler mais Malko était déjà près de lui. Dans sa hâte à lui servir à boire, il lui fit presque avaler le verre et le contenu. Puis il s'assit affectueusement près de lui. A tout prix, éviter le scandale. Pour une fois, les Grelsky vinrent à son aide. Avec un ensemble touchant ils se levèrent :

— Nous sommes un peu fatigués... Malko sauta sur l'occasion :

— Alexandra, veux-tu montrer les chambres. Il coula son regard de miel vers Marisa :

— Voulez-vous aller choisir votre chambre en même temps.

Elle en fut toute moite. Si elle avait pu *vraiment* choisir, elle aurait sauté directement sur ses genoux.

— Toto, reste là, intima-t-elle d'une voix aiguë. J'veis nous prendre quelque chose de chouette.

Elle frôla la jambe de Malko en passant. Toto n'était même plus concerné.

Il essayait de se confondre avec le canapé. Dès que les autres furent sortis, il explosa :

— Salaud, c'est un piège. Vous m'avez attiré ici. Ils vont me tuer, me tuer.

Sa voix montait tellement que Malko fut obligé de lui serrer un tout petit peu la carotide.

Goldman suffoqua, cracha, devint violet et se tut. Mais, dans son œil fixe, son accusation muette était encore plus pathétique. Malko le cajola, le raisonna, l'amadoua.

— Je vous promets, demain matin, de vous conduire moi-même à l'Ambassade américaine à Vienne.

Une lueur d'espoir fit frémir les oreilles de lapin.

— C'est vrai ? Et les autres ?

— Ils ne peuvent rien vous faire. Marisa sera avec vous. Je ne

dormirai pas. Au premier cri, j'accours.

Le pauvre Goldman faisait pitié. Il secouait la tête sans répondre.

— Pourquoi ne vous débarrassez-vous pas de ce qui vous fait si peur ? proposa Malko.

Dans le cerveau en compote de Goldman, une idée surnageait : c'était dangereux de garder ses atouts. Mais ça l'était mille fois plus de s'en défaire.

— Si vous les tuez d'abord, gémit le producteur. J'ai trop peur. Ils finissent par tout savoir.

— Mais enfin, qu'est-ce que vous voulez faire ?

— Je ne sais pas. Je veux d'abord qu'ils partent. Vous ne les connaissez pas.

Il en avait les larmes aux yeux. Malko n'arrivait pas à croire qu'un petit bonhomme aussi insignifiant et froussard soit en possession d'un secret important. C'était de l'intox, tout ça. Il devait trimbaler un code vieux de dix ans, persuadé que c'était le secret du rayon de la mort...

— Allez vous coucher, fit-il. Comme ça vous ne reverrez pas les Grelsky. Demain quand vous vous réveillerez, ils seront partis.

— Ils sont dans l'escalier.

Malko se leva, le prit par le bras.

— Venez. Nous allons prendre l'escalier de derrière.

*

* *

— Qu'est-ce que tu as ? murmura Alexandra. Tu es vexé ?

Elle était étendue à côté de Malko sur son grand lit à colonnes. Son chemisier, son pull-over et son soutien-gorge étaient en vrac sur une chaise. Les pointes de ses seins visaient le plafond peint d'un bleu profond. Mais elle n'avait pas eu à défendre son jodpur. Malko avait seulement ôté sa veste. Le pistolet extra-plat était glissé sous le matelas et il guettait le moindre craquement de la vieille bâtisse. Ce n'était pas l'ambiance idéale pour un flirt poussé.

Les Grelsky avaient une chambre sur le même palier, au bout du couloir. Ensuite, il y avait celle de Malko et celle de Krisantem. Celui-ci avait reçu l'ordre de laisser sa porte ouverte. Il commandait l'escalier montant au second où s'étaient retranchés Goldman et sa panthère rousse.

Malko les aurait bien mis dans l'aile ouest si le chauffage avait marché. Mais il faudrait qu'il travaille encore beaucoup pour la C.I.A. avant de la terminer.

Sa main gauche se crispa sur le sein d'Alexandra. Elle poussa un petit cri de plaisir.

Il venait d'entendre un craquement suspect dans le couloir. Krisantem en ronde ou l'ignoble Grelsky. Alexandra se coula contre lui et enfouit sa tête dans le creux de son épaule. Sa pudeur fut encore sauvée par le gong : un cri qui se répercuta sur les vieux murs et fit décoller Alexandra de vingt centimètres. C'était sans conteste un hurlement de femme.

— Le vieux salaud ! Il doit la... fit Alexandra, tremblante. Malko était déjà debout.

Il eut le temps de glisser un pistolet dans sa poche sans qu'Alexandra s'en aperçoive. Médusée, elle le vit foncer vers la porte.

Celle de Serge Goldman était ouverte, elle aussi. Craignant un piège, il saisit un gantelet d'acier, reste d'une armure, accroché au mur et le jeta dans la chambre.

Nouveau hurlement.

Malko entra, la chambre était vide à l'exception d'une boule recroquevillée au milieu du lit. Pris d'un affreux pressentiment, Malko s'approcha et tira les draps. Cette fois, le hurlement éclata sous son nez...

Marisa était recroquevillée en chien de fusil, avec pour toute protection une mini-chemise de nuit qui avait remonté jusqu'aux aisselles. Et comme de toute façon, elle était transparente... Elle avait un corps étrange : un buste fluët, des seins en poire, pas de hanches et des jambes un peu lourdes. Et des taches de rousseur partout. Malko n'eut pas le temps de l'admirer plus longtemps : Marisa l'attira comme une pieuvre et le fit basculer sur le lit contre elle.

— Protégez-moi, cria-t-elle hystériquement.

Elle avait des yeux immenses, comme si elle était droguée. Malko la secoua :

— Qu'est-ce qui se passe ? Où est Goldman ? Elle frissonna :

— Toto ? Je ne sais pas. Quand je me suis éveillée, j'étais seule. La porte était ouverte. Je me suis levée. La grosse bonne femme était dans le couloir. Elle m'a attrapée par le cou. Regardez les marques... C'est vrai : elle avait une longue traînée rouge autour du cou. C'était complet ! Goldman avait dû vouloir récupérer son porte-documents et les deux autres lui avaient tendu un piège. Ça allait finir par un massacre...

— Je vais le chercher, dit Malko. Ne bougez pas.

— Non ! fit-elle farouchement.

Un vrai bébé qu'on arrache à sa mère. Malko se redressa, l'emmenant avec lui. Elle s'appuya de tout son poids contre lui, cherchant à le faire retomber sur le lit :

— Toto, je m'en fous, j'ai les jetons.

Elle n'était pas entièrement sincère. Son corps, à travers le nylon transparent, avait des tressaillements qui ne devaient rien à la peur.

Malko, héroïque, avait presque défait les bras qui l'enserraient quand une exclamation fusa de la porte :

— *Schweinhund* ! [8]

Alexandra avançait dans la chambre, étincelante de rage, vêtue de son jodpur et de ses cheveux blonds. Pas folle, Marisa lâcha Malko et chercha quelque chose pour se défendre. Il était temps. La jeune Autrichienne fonçait les griffes en avant.

— Tu me laisses en pleine nuit pour aller baiser cette *Kramme* ! [9] Sans comprendre l'allemand, Marisa saisit le sens de la phrase. Elle serra les poings et attendit le choc.

Ce n'était pas l'heure des explications. Malko jeta froidement Marisa dans les bras d'Alexandra et fonça vers la porte. Avant tout, il fallait sauver Goldman. Il prit pourtant au passage un furieux coup de griffe. Il était temps, Alexandra sautait à pieds joints sur le lit. Avec des bottes, ça fait mal. Heureusement que Marisa avait eu le temps d'attraper une brosse en argent avec un long manche.

— Salope, siffla Alexandra. Je vais te crever les yeux.

Malko courait déjà dans le couloir. Il valait mieux qu'Alexandra croie à une histoire de fille. C'était moins compromettant. Mais où était passé Krisantem ?

Il n'eut pas à chercher loin. Le Turc surgit de l'escalier de pierre, son vieux Star au poing et l'air aussi méchant que possible. Les yeux lui sortaient de la tête.

— Elle m'a étouffé, dit-il avec indignation. J'avais entendu du bruit. J'ai été voir. Le gros m'attendait, collé contre le mur. Il m'a pris les deux bras derrière le dos, et ils m'ont pressé entre eux deux, comme un sandwich. J'ai essayé de la mordre, mais j'ai étouffé tout de suite. Et ça puait !

Quand je me suis réveillé, j'étais couché sous mon lit ! De mieux en mieux !

— On va prendre chacun un côté, dit Malko.

Au même instant, un hurlement inhumain jaillit. Cela venait de l'aile ouest. Krisantem et Malko s'élancèrent. Mais ils devaient repasser par le rez-de-chaussée et sortir car il n'y avait pas de communication.

L'aile ouest, inhabitée, se composait d'un bâtiment rectangulaire avec, en bout, une sorte de tour accolée.

Ils ne mirent pas une minute à rejoindre les lieux. Ils parcoururent, le rez-de-chaussée et le premier sans trouver personne. Le cri se répéta et mourut en gémissement.

Sur le palier du troisième, la porte était fermée. Le cri venait de là. Krisantem et Malko n'eurent pas le temps de se ruer en avant. La porte s'ouvrit brusquement sur un nouveau hurlement, suivi d'un gargouillement atroce. La voix croassante de Grelsky fit :

— Entrez donc, mon cher S.A.S.

Serge Goldman était couché au milieu de la pièce nue, sur le dos, Grete Grelsky sereinement assise sur sa poitrine, comme sur un moelleux fauteuil. Ses énormes fesses débordaient en partie sur le visage, mais pas assez pour dissimuler un spectacle atroce. L'œil gauche de Goldman pendait sur sa joue, au milieu d'une traînée de sang, énucléé. Les jambes du malheureux battaient faiblement. Les yeux bleus de Grete étaient toujours aussi bleus mais sa main ferme braquait sur Malko et Krisantem un P. 38 qui disparaissait dans ses gros doigts roses. L'embout d'un silencieux prolongeait le canon de l'arme.

— Je vous demande quelques minutes de patience, croassa Grelsky. Juste le temps de finir notre conversation. Très droit, il mâchonnait un énorme cigare.

Lui aussi tenait un pistolet dans la main gauche et une arme imprévue dans la droite. Malko reconnut une des lances anciennes qui décoraient le hall. La pointe en était maculée de sang. Grelsky eut un horrible clin d'œil pour Malko :

— Pas de connerie. C'est une conversation mondaine.

D'un coup de pied, il ferma la porte et tourna la clef dans la serrure. Malko et Krisantem n'avaient pas baissé leurs pistolets. Malko hésitait. Bien sûr, il pouvait tirer. Deux contre deux. Ça finirait par quatre cadavres. Cinq, avec Goldman. Sans résultat. Il retourna une pensée affreuse. Grelsky allait, lui, faire parler Goldman. A leur profit à tous les deux.

Avec lenteur, Grelsky s'approcha de Goldman prenant bien soin de contourner son épouse et se pencha sur l'homme étendu. Malko entendit les mots : c'était du yiddish.

Goldman secoua la tête faiblement. Grelsky eut un hochement de tête désolé. Plantant sa lance dans le plancher, il prit son cigare et l'éteignit dans le cou de Goldman, qui poussa un long hurlement strident. Sortant un briquet « zippo » de sa poche, il ralluma le cigare et le rééteignit presque au même endroit. Et ainsi de suite. Malko mourait d'envie de tirer. Il se contenait, malade. L'odeur était abominable. Cela faisait des petits trous noirs d'où s'écoulaient du sang et des sérosités.

Mais Goldman n'ouvrait la bouche que pour hurler. Impassible, Grete souriait comme une horrible Joconde, de l'innocence plein ses yeux bleus.

Stéphane Grelsky jeta son cigare et de nouveau parla à l'oreille du supplicié. Goldman tourna faiblement la tête et lui cracha en pleine figure.

Lui, le petit lapin effrayé !

Grelsky s'essuya, impassible. Puis il sortit de sa poche un

instrument imprévu : un gros tire-bouchon. Soufflant comme un phoque, il s'accroupit. D'une main, il immobilisa la tête de Goldman et de l'autre enfonça le tire-bouchon dans la narine gauche.

Et il poussa en tournant. Malko s'était arrêté de respirer. Il savait qu'au bout de la narine, il y a des cartilages extrêmement fragiles et bourrés de terminaisons nerveuses.

Goldman lâchait des jappements étouffés, comme si on lui donnait des coups de pied. Grelsky appuya encore plus et le producteur poussa un horrible cri.

— Ça va.

Grelsky le gifla pour le faire revenir à lui. Puis il pencha son oreille contre le visage torturé.

Cette fois, Malko vit bouger les lèvres du blessé. Goldman parlait. Ce qui ne l'étonnait pas. Il y a une limite de souffrance que personne ne peut dépasser. Il se jura que Grelsky ne l'emporterait pas au paradis.

Justement, celui-ci se releva, une joie mauvaise brillant dans ses petits yeux noirs :

— Vous allez m'excuser un instant, *sehr Geehrte Herr Malko*. L'arme de Grete n'avait pas bougé d'un fil.

Son mari alla rapidement à la porte, l'ouvrit, prit la clef, referma de l'extérieur. Personne ne dit rien. Goldman gémissait par à-coups. Un filet de sang s'écoulait de ses narines.

Stéphane Grelsky ne fut pas long. La clef tourna à nouveau dans la serrure. Il réapparut, le porte-documents noir à la main. Malko vit le regard de désespoir de Goldman.

Tranquillement, son bourreau fit le tour du corps, ramassant la lance au passage. Il enfonça la lance brusquement un peu au-dessus du nombril de Goldman. On entendit le craquement de la colonne vertébrale qui se brisait. Grelsky pesait de tout son poids sur le manche de bois. Quand il le lâcha, il resta droit. Le corps de Goldman se contracta avec une telle violence qu'il faillit désarçonner Grete. Un flot de sang jaillit de la blessure.

Malko regardait Grelsky. Il savait que l'autre était prêt à le liquider, s'il avait pu. L'héroïsme aurait voulu que Malko ne laisse pas assassiner, sous ses yeux, Goldman. Le métier exigeait un peu de patience. Le monde est si petit. La méchanceté qu'on lisait dans les petits yeux noirs du Polonais était terrifiante. On sentait qu'il venait de s'amuser prodigieusement.

Il y eut un instant de silence. Galant, Grelsky tendit la main à Grete qui se mit debout avec une grimace, sans quitter Malko et Krisantem des yeux. Malko avait vu pas mal d'horreurs durant sa carrière, mais ces deux-là dépassaient tout ce qu'on pouvait imaginer. Grelsky sourit en se passant la main dans les cheveux.

— Cet imbécile nous a gâché la soirée, fit-il.

Très mondain. Il ramassa le porte-documents noir. Malko sourit d'un air vide, excessivement aimable.

— La soirée n'est pas finie. Je n'aime pas la façon dont vous avez traité Goldman.

Grelsky le regarda comme s'il avait proféré une incongruité :

— Mon cher, d'abord, j'obéis aux ordres. Je ne sais pas ce que contiennent ces documents. Ensuite, votre second personnage vous monte à la tête. Vous avez envie de convoquer la police autrichienne pour leur expliquer que cette demeure est un bastion de la C.I.A. et vous-même un de ses éléments les plus appréciés ?

— Il n'y a pas que cette solution, fit Malko.

— Tsst, tsst... Grete, montre à Son Altesse tes talents...

Grete bougea à peine. Cela fit « plouf » et une balle s'enfonça à un centimètre de la tête de Malko.

Celui-ci ne broncha pas. On dansait sur la corde raide. Krisantem était blanc comme un linge. Il avait failli tirer. Les Grelsky avaient du sang-froid. Sans discussion.

— Quittons-nous bons amis, fit Grelsky, hypocrite comme un chanoine.

— Nous n'allons plus vous ennuyer longtemps, continua-t-il. Seulement, je dois vous demander de prendre soin de ça... Il désignait Goldman.

— Vous devez bien avoir un coin tranquille au fond de votre parc. Personne ne le réclamera, sauf peut-être vos amis de la C.I.A. Mais il vaut mieux que les Autrichiens ne mettent pas le nez dans cette histoire. Ils seraient choqués...

Tout en parlant, les deux monstres s'étaient rapprochés de la porte. Il y eut une seconde de tension genre heure H. Puis, un bruit de pas dans l'escalier. Et la voix d'Alexandra.

— Malko.

— Je suis là.

La porte s'ouvrait. Comme s'ils étaient commandés par le même circuit électronique, les quatre pistolets disparurent par enchantement. Alexandra ouvrit la porte. Elle avait remis son chandail à col roulé, son chignon était de guingois et une estafilade rouge barrait son cou. Elle était visiblement folle de rage. Malko la fit pivoter par le bras avant qu'elle n'aperçoive le cadavre de Serge Goldman.

— Nous descendions justement, dit-il très haut. Nos amis ont changé d'avis. Ils ne couchent pas ici.

Mine de rien, ils s'étaient retrouvés tous les cinq sur le palier. Alexandra les regarda, interloquée.

— Qu'est-ce que vous faites ici ?

— Nous visitons, dit poliment Grelsky.

— A minuit ?

— Je ne voulais pas partir sans connaître le château à fond. Alexandra voyait bien qu'on lui mentait, mais ne comprenait pas pourquoi. Si elle avait été moins occupée à régler ses comptes avec Marisa, elle aurait entendu les cris.

— Et où est-il, ce Goldman. Il dort ?

— Il doit dormir, dit Malko.

Stéphane se mêla à la conversation.

— Ne vous inquiétez pas, *knee Fräulein*, fit-il de sa voix la plus croassante, nous prenions justement congé de Son Altesse.

Il avait appuyé sur le titre avec un rien d'ironie. Déjà il s'engageait dans l'escalier, Grete sur ses talons, laissant derrière elle un sillage de patchouli.

Malko commençait à se demander ce que contenait ce mystérieux porte-documents noir pour lequel les Grelsky avaient tué Serge Goldman si sauvagement.

Il prit Alexandra par le bras et lui dit avec le maximum d'autorité.

— Va te coucher. Je te rejoins. Je t'expliquerai plus tard.

Il y eut une brève épreuve de force entre les yeux dorés et les yeux verts, puis la jeune femme prit le couloir conduisant à l'autre aile. Déjà Malko dévalait derrière les Grelsky, Krisantem sur ses talons.

— Pas de bruit surtout, avertit Malko.

Ils débouchèrent dans l'entrée au moment où les Grelsky ouvraient la porte. Krisantem doubla Malko et de la troisième marche, plongea sur l'énorme dos qui s'offrait. Dans ses deux poings serrés, il tenait le lacet avec lequel il avait voulu étrangler Malko à Istanbul. Une arme silencieuse, efficace et bon marché.

Grelsky para l'attaque trop tard. Malko vit Krisantem s'arc-bouter. Le lacet était autour de la gorge du Polonais. Normalement il devait être mort dans les cinq minutes qui suivaient. Il se débattait furieusement, Krisantem collé à son dos comme une monstrueuse protubérance. Malko eut juste le temps d'envoyer un coup de pied dans le sac de Grete pour éviter d'être transformé en passoire. Elle fonça sur lui, ses gros bras en avant, l'air féroce. Rien de la romantique Gretchen. Ses 125 kilos avaient la puissance d'une presse hydraulique. Ratant Malko, elle pulvérisa un guéridon et se retourna, prête à attaquer de nouveau.

A ce moment, il y eut un craquement sec. Tout bête, Krisantem se retrouva avec les deux morceaux de son lacet dans les mains. La force de Grelsky était telle que les muscles de son cou avaient résisté à l'étranglement mortel.

Le Turc n'eut pas le temps de méditer sur sa déconfiture. Comme

un éléphant blessé, Stéphane Grelsky, un sillon rouge autour du cou, le visage congestionné, chargea. D'une seule main, il empoigna la gorge de Krisantem, serrant sous les carotides. A toute volée, il cogna le crâne du Turc contre le mur, à deux reprises. Le panneau de boiserie se fendit en deux. Aux prises avec Grete, Malko eut un serrement de cœur : cette boiserie de chêne du XVII^e lui avait coûté les yeux de la tête. Déjà Krisantem glissait à terre, les yeux fermés. Malko n'eut pas le temps de se défendre, occupé à éviter les griffes de Grete. D'une manchette sur la nuque, le Polonais l'étendit raide. Il eut le temps de voir l'éclair de triomphe des petits yeux noirs. Le portedocuments à la main, Grelsky sortit, laissant la porte ouverte. Personne n'avait dit un mot ni poussé un cri. De vrais gentlemen. La Mercédès démarrait quand Malko se releva. Il se précipita sur le perron pour apercevoir les feux rouges de la grosse voiture, disparaissant sous les rafales de neige. Le temps de secouer Krisantem, les Grelsky étaient loin. Et la frontière hongroise ou tchécoslovaque n'était qu'à une vingtaine de kilomètres par la route. Le Turc se releva, muet de rage.

— Essayons de les rejoindre avant qu'ils ne passent la frontière, dit Malko.

Ils se précipitèrent dans la cour. Le moteur de la Jaguar ronronna tout de suite. En dépit des puissants phares à iode installés par Malko, on n'y voyait pas à plus de vingt mètres. Il leur fallut près de cinq minutes pour rejoindre la route Vienne-Bratislava. Au carrefour, Malko sentit une secousse dans son train avant. La direction devint dure. Il lui fallut une seconde pour réaliser qu'il venait de crever. Il stoppa. Lampe en main, il descendit et examina la roue gauche. Une énorme pointe tripode transperçait le pneu.

Il regarda le sol devant la voiture : une douzaine de pointes similaires étaient à demi enfoncées dans la neige. Les Grelsky ne laissaient rien au hasard.

Pendant que Krisantem sortait la roue de secours, il fit quelques pas et découvrit une chose étonnante. Les traces tournaient à gauche vers Vienne. Il avait trop de retard sur les Grelsky, mais il y avait peut-être une chance de les retrouver.

Vingt minutes plus tard, ils retrouvaient le château. Laissant Krisantem garer la Jaguar, Malko s'engouffra dans le hall. Il fallait aviser quant à feu Serge Goldman. L'Autriche était un pays civilisé où les cadavres ne couraient pas les rues. Et lui Malko, était un bon citoyen. Un peu essoufflé, il arriva au troisième étage.

La porte était ouverte. Debout devant le cadavre de Serge Goldman, vêtue de sa mini-chemise de nuit et de son vison blanc, l'œil gauche au beurre noir, Marisa pleurait convulsivement. En apercevant Malko, elle recula vers la fenêtre, les yeux agrandis de terreur. Elle eut

un sanglot et dit à voix basse.

— Ne me tuez pas, je vous en supplie, ne me tuez pas.

Malko et Marisa restèrent une seconde face à face sans parler. La jeune fille tremblait convulsivement. Elle ne portait pas de bas et la chair de poule hérissait ses jambes. Malko s'approcha d'elle et la prit par le bras. Elle se laissa faire, les yeux agrandis d'horreur, rivés au cadavre de Serge Goldman.

— Comment êtes-vous venue jusqu'ici, demanda-t-il en l'entraînant hors de la pièce.

Elle répondit à voix basse :

— J'avais peur toute seule dans ma chambre. Après qu'on se soit... bagarrées j'ai été voir dans votre chambre si vous étiez là. J'ai cherché partout. Je vous ai entendu aller par ici. Je me suis cachée et j'ai été voir quand il n'y avait plus personne.

Tout doucement, il la poussait vers l'escalier. Elle posa ses grands yeux sur lui :

— Dites, pourquoi vous l'avez zigouillé, Toto ?

On aurait dit qu'elle lui cherchait presque une excuse. Malko secoua la tête :

— Je ne l'ai pas tué. Si j'avais pu, j'aurais empêché qu'il soit assassiné.

— Mais pourquoi ?

— Je ne peux pas vous expliquer. D'ailleurs je ne sais pas tout moi-même des raisons pour lesquelles on l'a tué. Vous le connaissiez depuis longtemps ?

— Quatre jours.

— Vous savez pourquoi il est venu ici. Elle secoua la tête, avec une moue d'enfant.

— On devait aller aux Iles Vierges. Un chouette coin avec du soleil. Du moins, c'est ce qu'on dit. Pis, le soir où on partait y a quelqu'un qui est venu le voir. J'l'ai pas vu, Toto y m'avait planqué dans la chambre. Mais après Toto m'a dit qu'on partait plus aux Iles Vierges et qu'on allait en Europe. Et voilà. Après on vous a rencontré à l'aéroport.

Tout en parlant, ils avaient regagné la bibliothèque. Malko alla au bar et versa deux solides vodkas, ils en avaient besoin.

— Dites, fit Marisa, vous auriez pas un bout de viande ?

— De viande ?

— Ouais, pour mon œil.

C'est vrai, il virait au bleu. Malko se leva, alla à la cuisine et

revint avec un bout d'escalope que Marisa étala sur son œil meurtri. Soudain, on entendit des pas dans l'escalier. La porte de la bibliothèque s'ouvrit et Alexandra parut.

Jamais Malko ne l'avait vue aussi belle. Elle avait défait ses longs cheveux qui coulaient sur ses épaules comme du miel. Ses yeux verts, agrandis et soulignés de noir, semblaient immenses. Elle qui ne se maquillait presque pas avait fait sa bouche, dessiné ses sourcils. Quant à ses seins, elle avait dû les gonfler à la main, tellement ils menaçaient de crever le chandail à col roulé. Elle se tourna à demi, mettant en valeur ses fesses cambrées et serrées dans le jodpur et dit d'une voix angélique :

— Bonsoir.

Il y eut un silence sidéral. Malko était statufié par cette apparition de rêve.

— Ne répondez pas tous à la fois, fit Alexandra, de plus en plus angélique.

Elle eut un petit geste désinvolte :

— D'ailleurs, *lieber*[\[10\]](#), je passais seulement dire bonsoir. Au revoir, beau Prince.

Elle virevolta sur un sourire ironique et les talons de ses bottes claquèrent dans le hall.

Malko bondit de son fauteuil. Il rattrapa Alexandra la main sur le bouton de la porte.

— Où vas-tu ?

— Me coucher. Chez moi.

Elle était droite comme un I, méprisante et sûre d'elle.

— Reste.

Le bruit qu'elle émit tenait du ricanement, du crachement et du hululement.

— Pourquoi ? Tu as envie de faire une partouze ? Avec ta poufiasse américaine.

Malko l'aurait tuée.

— C'est ridicule. Je n'ai...

— Evidemment, tu n'as pas eu le temps... Bon. Laisse-moi partir maintenant.

— Mais pourquoi ce maquillage et, et...

Elle eut une moue amoureuse et ses lèvres effleurèrent celles de Malko, l'imprégnant d'un parfum délicat.

— Juste pour te montrer ce que tu perds, *mein Schatz*[\[11\]](#). Adieu petit Prince imbécile.

La porte claqua au nez de Malko, le glaçant d'une rafale de neige. Quelques secondes plus tard, le moteur de la Volkswagen toussota et s'emballa.

Malko revint tristement dans la bibliothèque. Marisa n'avait pas

bougé, l'escalope sur l'œil. Une fraction de seconde, il eut envie d'envoyer promener la C.I.A., Goldman et Marisa, et de ramener Alexandra par la peau du cou, quitte à lui faire subir les derniers outrages. Mais il y avait tant de choses à régler avant.

— Allez vous coucher, dit-il à Marisa. Je pense qu'il vaut mieux que vous restiez quelques jours ici.

Marisa était trop fatiguée pour discuter. Elle termina sa vodka, ôta son escalope, et monta l'escalier, suivie de Malko. Elle alla droit à sa chambre où elle entra.

— J'ai trop peur toute seule, expliqua-t-elle timidement. Au point où ils en étaient...

— Couchez-vous, je reviens, dit Malko.

Krisantem ne dormait pas. Assis sur son lit, il était occupé à scier en quatre l'extrémité des balles de son parabellum. Un gadget appris en Corée qui vous envoyait directement en enfer. Apparemment, il n'avait pas aimé que Grelsky lui casse son lacet.

— On ne peut pas laisser Goldman en haut, dit Malko. Krisantem se sentit soudain affreusement fatigué. Décidément, il n'avait pas gagné à son changement de situation. Avant, il tuait des gens, mais n'avait pas à les enterrer, maintenant, on lui faisait enterrer ceux qu'il ne tuait pas. Injuste.

— Je m'en charge, fit-il, résigné.

Rassuré, Malko alla se coucher. Avant d'avancer plus, il fallait contacter le chef de poste de Vienne. Après tout, on lui avait demandé d'intercepter Serge Goldman, sans parler de ce qu'il transportait. Marisa dormait déjà. Elle n'avait pas quitté son vison. Malko se déshabilla rapidement et se glissa dans le lit près d'elle. Elle bougea légèrement, envoya son bras et se rendormit. Malko fit de même, avec un peu d'amertume, en pensant à Alexandra. Si elle avait su...

*

**

Creuser une tombe, ce n'est jamais agréable. Mais la nuit, par une température de -7° ou -8°, avec un vent violent et glacé et un sol dur comme du granit, c'est une vraie partie de plaisir.

Enroulé dans une couverture, Serge Goldman attendait sagement. Krisantem s'était installé au fond du jardin potager, sur une étroite bande de terrain jouxtant la frontière. Dix mètres plus loin, c'étaient les barbelés du rideau de fer, qui mettaient en rage Malko. A cause des rectifications de frontière, son château n'avait pas plus de terrain qu'un pavillon de banlieue.

Une lampe-tempête posée près de lui, le Turc piochait comme si sa vie en dépendait. En vain. Le pic rebondissait sur la terre gelée. En

une heure, il avait à peine entamé le sol de dix centimètres. Et Goldman était énorme, mort.

Découragé, le Turc massa ses reins douloureux. Quel métier ! Soudain, il eut une idée de génie. Il y avait une cabane de bois où on rangeait les meubles de jardin à dix mètres de là.

Il chargea Goldman sur son dos à grand-peine et repartit. Dans la cabane, il faisait un peu moins froid, -5. Krisantem posa son macabre chargement à terre et regarda autour de lui. Juste près de la porte, il y avait un vieux fauteuil à bascule, un peu défoncé mais encore solide. Avec précaution, il assit le producteur dedans et l'enveloppa de couvertures qui traînaient là. Le fauteuil se balançait un peu en grinçant et c'était du plus charmant effet. Beaucoup plus gai qu'un trou dans la terre. Le Turc installa le mort confortablement, et partit sur la pointe des pieds, après avoir refermé le cadenas de la porte. Goldman était tranquille jusqu'au printemps, avec le temps qu'il faisait. On l'enterrerait en faisant les premiers semis.

*

**

William Coby était un grand garçon toujours impeccablement habillé, la raie sur le côté, l'air un peu étonné. Il avait été recruté pour la C.I.A. par un de ses rabatteurs, l'entraîneur de l'équipe d'aviron de l'Université de Yale. On aurait dit qu'il ne s'était jamais remis de cette surprise. Son côté diplomate lui avait permis d'accéder rapidement à un poste important. Mais c'était plus un analyste qu'un brutal. Il abhorrait le genre de missions auxquelles se livrait Malko et le lui faisait sentir. Pour l'instant, il était bien ennuyé.

— J'ai reçu des instructions, dit Coby à Malko, enfoncé dans un des profonds fauteuils de cuir du bureau. Il faut que vous retrouviez coûte que coûte ce Stéphane Grelsky. Il semble que les documents dont il s'est emparé soient d'une extrême importance. David Wise m'a câblé lui-même.

— Enfin, je ne suis pas tout seul à la C.I.A., dit Malko avec agacement. Et je suis en vacances.

Coby, embarrassé, lissa ses cheveux déjà impeccables :

— Je sais. Bien sûr. Mais je n'ai que vous sous la main pour... ce genre de travail. Notre meilleur agent de Vienne que vous connaissez d'ailleurs, Kurt von Hasel, est en voyage. De plus, il semble euh !... que David Wise tienne à ce que vous preniez l'affaire en main.

— Je suis très flatté. A propos, j'ai trouvé une sépulture provisoire pour Serge Goldman, mais ce n'est pas éternel. Je vais le mettre dans une caisse et vous l'envoyer un de ces jours.

Coby sursauta :

— Ici ! Mais c'est impossible.

— Bah ! fit Malko flegmatique, vous avez bien des grandes cheminées à l'Ambassade... !

L'autre balaya l'abominable supposition et tenta de reprendre un peu de dignité.

— Je ne peux malheureusement pas vous aider beaucoup. Personne ici ne sait où trouver ce Stéphane Grelsky.

— Savez-vous au moins qui il est.

— Il y a un dossier sur lui. Il travaille sans nul doute pour l'Est. Ces dernières années, il a monté plusieurs sociétés fictives en Europe pour la contrebande de métaux stratégiques. Il était surtout basé à Zurich et à Hambourg. C'est la première fois qu'on le voit sur une opération vraiment « noire ».

— Autant dire que vous ne savez rien, dit Malko. J'en apprendrais plus en lisant le Bottin mondain.

L'autre eut un geste d'impuissance. Visiblement, il ne tenait pas trop à s'occuper de cette affaire. Il eut pourtant un ultime geste de bonne volonté :

— Si vous voulez utiliser le télétype codé pour Washington, il est à votre disposition.

Comme dans presque toutes les ambassades, la C.I.A. avait un propre réseau de communications dont les « vrais » diplomates ne connaissaient même pas le code.

Sur ces bonnes paroles, William Coby se leva, signifiant que l'entretien était terminé. Les deux hommes se serrèrent la main mollement, et Malko se retrouva dans le couloir peint en gris clair. La C.I.A. occupait très officieusement le troisième étage de l'ambassade américaine. Bien entendu tout le monde le savait, mais on conservait une fiction polie, grâce à des pancartes indiquant des services absolument fantaisistes. Et comme d'autre part, l'ambassadeur russe à Vienne était un des meilleurs éléments du K.G.B., on était quittes. Malko retrouva Krisantem qui attendait au volant de la voiture, dans la cour. Le temps s'était un peu arrangé. Il ne neigeait plus, mais le ciel restait gris et bas et la température sibérienne. William Coby n'avait pas parlé de Marisa et Malko n'avait pas soulevé le problème. Il éprouvait un peu de pitié pour cette brave fille qui se trouvait mêlée bien malgré elle à une histoire sanglante. Dans la mesure du possible, il la protégerait.

— Mon cher, annonça-t-il à Krisantem, nous avons pour mission de retrouver nos charmants hippopotames. Avec ce qu'ils ont volé à Goldman.

Le sourire d'Elko Krisantem signifia que ce n'était pas pour lui déplaire. Contrairement à ce qu'on dit, ce n'est pas la force qui est le propre des Turcs. C'est la rancune.

Malko engagea la Jaguar lentement dans Annagasse, une petite rue étroite et mal éclairée qui donnait dans Kärntnerstrasse, les Champs-Élysées de Vienne. Une putain en bottes et manteau de lapin regarda avidement la grosse voiture, cherchant à attirer le regard du conducteur. Il y en avait toujours plusieurs au début de la rue, non loin de l'enseigne lumineuse du Playboy Club. De temps à autre elles héritaient d'un client suffisamment échauffé par une partenaire à la morale rigide.

Le portier se précipita pour garer la voiture. Malko entra rapidement. En dépit de l'heure tardive, la salle du bas était bourrée. Pas une place au bar et partout des couples debout. La piste minuscule ressemblait à un magma surréaliste de Salvador Dali.

On aurait pu croire que le Playboy flambait, tellement il y avait de fumée. Malko se dirigea vers l'escalier du fond. Plusieurs filles le suivaient du regard. L'une le heurta du coude, volontairement. Il sourit derrière ses lunettes noires en voyant sa jupe remontée à mi-cuisse. Un verre de schnaps à la main, elle était complètement ivre. Elle lui cligna de l'œil.

Déjà, il disparaissait vers le premier étage. Le Playboy n'était pas un vrai « Playboy Club », comme il y en a aux États-Unis, avec des *bunnies*, des « petits lapins » : jolies filles vêtues de bas résille et d'une sorte de maillot d'une seule pièce avec un pompon au derrière. C'était tout simplement une discothèque, rendez-vous du Tout-Vienne. La salle du bas était réservée aux *kramme* comme disait la ravissante Alexandra. Toutes les coiffeuses et les vendeuses de Vienne venaient essayer d'y pêcher un amant riche et beau.

Le premier étage était vraiment un club privé où l'on pouvait dîner et danser. Le cerbère, un jeune homme falot et bien élevé avec une moustache tombante, laissa passer Malko. Il ne le connaissait pas, mais son allure distinguée le rassura.

Malko se dirigea vers le bar. Trois hommes assis sur des tabourets buvaient silencieusement. Une jeune femme au ravissant visage encadré de cheveux auburn, le regarda arriver avec intérêt. Elle était à demi assise sur son tabouret et sa jupe tirée dessinait ses cuisses d'une façon presque indécente. Malko la connaissait. C'était la Gräfin[12] Thala von Wisberg. Divorcée deux fois, riche, elle ne choisissait ses amants que dans la jeunesse dorée du club. Il s'inclina devant elle et lui prit le bout des doigts.

— *Küss die Hand*[\[13\]](#), *Gräfin*.

La vieille formule de l'aristocratie viennoise. Dans son élément, Malko retrouvait instinctivement l'accent nasal des nobles autrichiens. La comtesse lui sourit.

— Vous cherchez quelqu'un ?

— Alfi. Vous l'avez vu ? Elle rit.

— Il est là-bas, près de la piste. En train de faire la cour à une petite baronne hongroise. Il l'aura dans son lit ce soir.

Malko remercia d'un signe de tête et fila vers la piste. Il aimait cet endroit. Les femmes étaient bien habillées, l'ambiance feutrée et il n'y avait que des gentlemen. Enfin, presque.

Le comte Alfred von Windcratz – Alfi pour tout le monde – penchait sa calvitie distinguée vers la chère tête blonde quand Malko posa légèrement la main sur son épaule. Il leva les yeux, interrompant sa phrase.

Comme tous les Viennois, il se fiait surtout à sa dialectique pour ses conquêtes. On assommait de compliments et de fadaises, après les victimes faisaient n'importe quoi pour échapper à ce déluge verbal.

— Malko ! *Grüß Gott*[\[14\]](#). Quelle bonne surprise. Je te croyais chez les sauvages, en Amérique.

— J'en arrive.

Alfi fit les présentations. Effectivement le décolleté de la jeune baronne était prestigieux.

— Tu es seul ? interrogea Alfi.

— Oui. Je cherche quelqu'un.

Un éclair s'alluma dans l'œil d'Alfi.

— Jolie ?

— Très laid et très gros. Il ne doit pas venir souvent ici. Mais tu connais tellement de monde...

Alfi représentait la dernière chance de Malko. Toute la journée, il avait sillonné Vienne dans tous les sens, sans trouver la moindre trace de Grelsky.

L'étincelle de joie s'éteignit instantanément dans l'œil d'Alfi. Il s'excusa auprès de sa cavalière et proposa :

— Je t'offre un verre au bar. Viens.

Ils ne parlèrent pas jusqu'au moment où ils choquèrent leur verre de vodka. Malko remarqua le regard las d'Alfi. Pour un authentique baron austro-hongrois, ce ne devait pas être drôle tous les jours de tenir une boîte de nuit, même chic.

Alfi était l'un des deux managers du Playboy. Les Russes avaient pris ce que sa mère n'avait pas perdu au jeu. A cause de son grand-père, mort sous les murs de Presbourg, on le recevait encore aux grands bals. Mais il aurait du mal à épouser une fille de son rang bien qu'un grand nombre de jeunes Viennoises bien nées aient été ravies de

lui faire l'offrande de leur vertu. Ce sont des choses qui ne prêtent pas à conséquence avec un homme bien élevé qui ne le crie pas sur les toits. Alfi connaissait Malko de longue date. Ignorant ce qu'il faisait exactement, il se disait bien qu'il ne pouvait reconstruire son château sans miracle... Mais ce sont des questions que l'on n'aborde pas entre gens bien nés. Et lui non plus n'était pas blanc, blanc... Mais il connaissait son Vienne sur le bout des doigts. D'ailleurs, il n'était pas le seul Viennois de bonne famille à exercer un métier peu en rapport avec ses origines ; Hugo de Habsbourg travaillait chez un brasseur. Kurt von Wisberg vivotait entre la décoration et l'espionnage à la petite semaine...

— Tu connais un type qui s'appelle Stéphane Grelsky ? demanda Malko. Enorme. Sa femme est du même gabarit.

— Grelsky...

Alfi était plongé dans la contemplation de son verre. La Gräfin le frôla, entraînant un adolescent, échappé d'un jamboree scout. Comme s'il se parlait à lui-même, Alfi murmura :

— Il a un faible pour les petites filles, ton Grelsky, si c'est le même. Le mien vend des métaux rares. Une espèce de représentant.

— Tu sais où il habite ?

— Non. Mais si tu vas de ma part au Reisbar, on te le dira. C'est à côté, près de Neumarkt.

Malko n'eut pas le temps de remercier. Un groupe entraît, Alfi, sourire commercial de rigueur, se précipita. Une seconde, Malko eut pitié de lui. Il valait encore mieux être barbouze de luxe. Il retraversa la salle du bas, toujours aussi enfumée et plongea dans l'air glacé. Le Reisbar était à deux pas, dans une rue minuscule et étroite. C'était la vitrine d'un des meilleurs réseaux de call-girls de Vienne. Les guides touristiques ne devaient pas le mentionner. Un barman hâve sommeillait derrière le bar. Dans un coin, deux types mal habillés jouaient au yan[15]. Malko s'approcha du comptoir :

— Je suis un ami d'Alfi. Je cherche Stéphane Grelsky. Le barman prit l'air incomparablement rêveur.

— Il n'est pas là, fit-il d'une voix caverneuse. Pas venu ces jours-ci.

— Vous savez où le trouver ?

Il y eut un silence épais comme un brouillard autrichien. Puis une voix rauque fit derrière Malko :

— Si c'est un de vos amis, vous savez où le trouver, non ?

C'était d'une grande logique. Malko se retourna. L'un des joueurs de yan le contemplait, nettement méfiant. D'énormes sourcils noirs se rejoignaient sur l'arête de son nez, et un mégot pendait à ses lèvres. Une longue traînée de cendres maculait le revers de son veston. Il avait les doigts sales et une chemise douteuse, Malko sortit une

liasse de billets et en détacha un de 100 schillings.

— J'ai perdu le numéro de téléphone de mon ami. Un sourire séréphique éclaira la face de l'autre.

— Ah ! ben, c'est différent ! Jacob, regarde sur le livre. On doit avoir le téléphone de M. Stéphane.

Malko frémit à l'idée qu'un jour cette voix avinée par le Tokay pourrait dire « Monsieur Malko... »

— On l'a, fit Jacob, coupant et incisif.

Ce n'était pas un expansif. Il se força pour dire :

— Vous savez que M. Stéphane, il aime pas être dérangé. Et puis, il est pas toujours là.

L'autre avait déjà empoché le billet. Il ajouta un petit tas de cendres au revers gauche, en hochant la tête.

— C'est vrai ça.

Malko ressortit la liasse de billets. Cela fit l'effet de l'eau de Lourdes sur un paralytique.

— Jacob, tu vas appeler M. Stéphane. C'est plus correct. Puis on lui passera Monsieur...

— Je lui parlerai, coupa Malko.

Jacob sortit un appareil de sous le comptoir. Malko ne le quittait pas des yeux. Le moment était délicat. Son cerveau enregistrait le bruit du cadran qui tournait. A sa longueur, il reconstituait le numéro, au fur et à mesure. Ça sert, la mémoire. Les yeux presque fermés, il « sentit » :

— 8... 3... Le préfixe du 13^e arrondissement, le quartier des villas élégantes, assez loin de l'Innerstadt, vers l'ouest. Il reconstitua de même les quatre autres chiffres : 9532.

Ça sonnait. Cinq fois, six fois. Jacob remarqua :

— Il est pas là...

Il raccrocha, perplexe. Un second billet de 100 schillings avait changé de main. Le patron hocha la tête, affligé.

— Faudra repasser. On peut pas donner le numéro de M. Stéphane comme ça. Sans connaître.

Malko remercia poliment, sans insister et quitta le Reisbar. La partie de yan avait déjà recommencé.

La Jaguar était couverte d'une mince pellicule de neige et il retrouva l'odeur du cuir avec plaisir après le froid de la nuit. Il écrivit sur son carnet le numéro qu'il avait reconstitué mentalement. Son exercice avait été facilité par le fait que les cadrans autrichiens ne comportent pas de lettres, mais seulement des numéros. Il y avait très peu de chances pour que les Grelsky l'aient attendu. Ils devaient voguer du côté de Moscou en ce moment...

Il s'arrêta un peu plus loin près d'une cabine téléphonique dans Kärntnerstrasse. Pour un shilling il eut les renseignements qu'il

cherchait. Le numéro correspondait à une adresse dans le treizième district, Hietzing : 28 Winzerstrasse, abonnement au nom de la société Dryam. De retour dans la voiture, il regarda le plan. C'était une petite rue qui coupait Hietzingerstrasse, dans les collines, surplombant la ville à l'ouest. Un quartier de villas cossues et tranquilles. Une seconde il regretta de ne pas avoir pris Krisantem avec lui. Mais pour le genre de dépistage auquel il s'était livré, c'était plus discret d'agir seul. Et Krisantem devait aussi s'occuper du château. Dix minutes plus tard, il arriva à Winzerstrasse. C'était déjà pratiquement la forêt de sapins. Il n'y avait que des pavillons espacés et sans lumière. Une couche épaisse de neige recouvrait la chaussée et la Jaguar se mit en travers de la route quand il accéléra pour grimper la côte.

Il la gara et continua à pied dans Winzerstrasse. Le numéro 28 était la sixième maison. C'était une villa assez laide, moderne, à un seul étage, au milieu d'un petit jardin. Noire et silencieuse, elle semblait abandonnée.

Malko posa la main sur le bouton de la grille et poussa. Elle s'ouvrit sans même grincer. Attendant à la maison, il y avait un garage fermé. La couche de neige était lisse partout, même dans l'allée conduisant à la porte d'entrée. Aucune trace de pas nulle part. Malko tira son pistolet de sa ceinture et le glissa dans la poche de son pardessus de cachemire bleu. Il franchit l'allée jusqu'à la porte d'entrée et calmement, appuya sur la sonnette.

Rien. Il recommença. Colla son oreille au battant glacé ; impossible de savoir si la sonnette fonctionnait et résonnait trop loin. Il attendit trois minutes, le doigt enfonçant le bouton, puis mit la main sur la poignée et pesa. La porte n'était pas fermée à clé et s'ouvrit. Malko se rejeta vivement sur le côté. Cela sentait le piège à plein nez, mais il ne pouvait plus reculer.

D'un bond il fut dans l'entrée et se tapit dans l'obscurité. Mais rien ne se passa. Le pistolet au poing, il tâtonna le long du mur et finit par trouver un commutateur. Accroupi, il appuya dessus. Une ampoule s'alluma au plafond, éclairant un décor très banal. Une commode, un porte manteau, des portes fermées. Il referma celle de l'extérieur et remarqua qu'elle était équipée d'une serrure encastrée défiant tout cambriolage si elle avait été fermée. Dès cette seconde, Malko sut que la maison était vide.

Il poussa une première porte. C'était la salle à manger. Vide. Meublée d'horribles choses fausse Renaissance. L'autre pièce était une chambre à coucher. Il y avait aussi une cuisine et un office. Des verrous étaient posés sur toutes les fenêtres du rez-de-chaussée. Les Grelsky étaient des gens prudents.

Malko s'apprêtait à monter l'escalier quand le téléphone posé dans l'entrée sonna. En dépit de son sang-froid, il sursauta. Il

s'attendait presque à voir surgir l'énorme masse de Stéphane Grelsky. Le bruit résonnait terriblement dans la maison vide. Malko aurait aimé décrocher, mais c'était un peu trop imprudent. Après douze sonneries le silence retomba.

Il décida de se livrer à une fouille rapide. Il ne trouva rien dans les pièces du rez-de-chaussée. Il allait quitter la cuisine quand sa lampe éclaira une rainure sous le réfrigérateur à roulettes. Celui-ci avait été déplacé sans être remis en place complètement. Malko le poussa. Une trappe apparut, avec un anneau. Il tira l'anneau et elle se souleva facilement.

Il y avait une ouverture carrée et une échelle, genre sous-marin. Malko s'engagea sur l'échelle après avoir appuyé sur un bouton électrique qui éclaira le bas. Au vingtième barreau, il toucha le sol. Sur le plancher, dans un coin, plusieurs gros sacs en plastique vert. Il ouvrit le plus gros, de la taille d'un sac à pommes de terre. C'était un émetteur-radio d'un modèle introuvable dans le commerce. Il avait une antenne dans son couvercle et un fil de terre. En plus, un dispositif automatique utilisant une bande magnétique, ce qui permettait une transmission ultra-rapide, la bande branchée sur l'émetteur défilant à toute vitesse.

Dans un sac en papier marron, caché derrière, il y avait des rouleaux d'une dizaine de centimètres, très lourds. Malko en défit un et s'arrêta interloqué : c'était des pièces de vingt dollars en or ! En tout il en compta pour six mille dollars. Stéphane Grelsky ne devait pas avoir confiance dans les banques...

Quelque chose intriguait Malko. A sa connaissance, il était seul à poursuivre le Polonais. L'autre avait eu largement le temps de prendre ses dispositions. Pourquoi avoir abandonné des choses si précieuses derrière lui ?

Décidément, cette histoire était de plus en plus mystérieuse. Il remonta, remit la trappe en place et reprit son exploration par l'escalier. La minuterie ne fonctionnait pas. Il monta à tâtons et en arrivant au palier son pied buta sur quelque chose de mou. Sortant son briquet, il l'alluma, presque sûr de ce qu'il allait trouver. Un frisson désagréable lui picota les mains. La maison n'était pas complètement vide : Grete Grelsky ne se goinfrerait plus jamais. Elle gisait par terre, le dos appuyé à la galerie de bois. Ses yeux étaient grands ouverts et du sang avait séché sur son visage. Détail qui laissa Malko rêveur : la main droite était presque complètement détachée du poignet. Il effleura le front de la morte. Elle était morte depuis longtemps. Une grosse tache s'était élargie sur sa robe imprimée. Elle avait été touchée d'une balle dans la poitrine, puis attachée à la rampe et torturée à mort. Mais pourquoi ?

Malko enjamba le cadavre qui exhalait une odeur douceâtre, et

pénétra dans une chambre dont la porte était ouverte. A la taille du lit, Malko jugea que cela avait été celle des Grelsky. L'atmosphère de cette sinistre maison commençait à l'étouffer. Il inspecta rapidement la pièce. Dans le premier tiroir de la commode, il y avait un pistolet P. 38 chargé, différents médicaments dont une grande boîte jaune avec des ampoules, et deux passeports.

L'un était au nom de Jane Smith et l'autre à celui de Robert Niamez, tous les deux sujets canadiens. Les deux photos étaient celles des Grelsky.

Malko en savait assez. De nouveau, il enjamba M^{me} Grelsky. S'il ne s'était pas souvenu de la mort horrible de Serge Goldman, il aurait pu la plaindre. Une fois de plus, il se trouvait plongé dans une histoire incompréhensible... et mortelle.

Il épousseta son manteau avant de sortir, puis, la porte d'entrée refermée, il s'avança dans l'allée. Juste le temps d'apercevoir la masse noire d'une voiture devant la grille. Une voix chuchota en allemand devant lui :

— Rentrez dans la maison, *mein Herr*. Vite.

Il aurait pu tirer à travers sa poche. Mais sur quoi ? Lentement, il recula jusqu'à la porte. La portière de la voiture s'ouvrit. Un bref instant l'éclairage intérieur révéla une silhouette féminine au volant et un grand homme maigre.

Celui-ci franchit le sentier en quatre enjambées, repoussant Malko à l'intérieur avec le bout d'un pistolet camus. Sans tâtonner, il alluma l'entrée et se recula, dévisageant Malko.

— Ne mettez pas les mains dans vos poches, dit-il doucement. Je n'ai pas envie de vous tuer.

C'était une bonne nouvelle. Malko remarqua que l'inconnu parlait avec un léger accent hongrois. Il remarqua :

— On ne dirait pas.

Il avait parlé hongrois. L'autre le regarda avec une curiosité amusée.

— Tiens, nos amis de la C.I.A. se mettent à apprendre les langues maintenant ? Bravo.

L'inconnu était serré dans un long manteau de cuir noir. Il était grand et extraordinairement maigre. Ses cheveux noirs plaqués en arrière dégageaient un haut front d'intellectuel. Ses traits étaient réguliers mais une suite de tics crispaient son visage sans arrêt. Ses yeux dévisageaient Malko tranquillement, comme s'ils s'étaient rencontrés autour d'une bouteille de schnaps.

Une chose attirait irrésistiblement les yeux : une longue cicatrice blanche qui lui séparait les cheveux en deux comme une raie. Comme s'il avait été scalpé.

— Qui êtes-vous ? demanda Malko.

— Certains m'appellent Ferenczi, dit l'autre avec un sourire mince. Mais je ne suis pas absolument sûr que ce soit vraiment mon nom. Cela n'a d'ailleurs aucune importance. Vous cherchez ce porc de Stéphane ?

— Pourquoi le chercherais-je ?

Ferenczi continua comme pour lui-même.

— Il ne faut jamais se fier aux gens sans idéal.

Son ton était presque douloureux. Il transperça Malko de ses vifs yeux noirs :

— Il est à Vienne. Il reviendra ici. Il y a quelque chose dont il a absolument besoin. Vous le cherchez aussi, n'est-ce pas ?

Malko ne répondit même pas. Tous ses nerfs en éveil, il guettait l'occasion de sauter sur Ferenczi. Mais le pistolet du Hongrois ne bougeait pas.

— Il risque de vous tirer plus d'argent. Il pourra se payer un plus beau cercueil, c'est tout, conclut Ferenczi.

En repensant aux petits yeux méchants et rusés de Grelsky, Malko se dit qu'il n'était pas encore mort. Il voulut en savoir plus.

— Pourquoi supposez-vous que nous offririons tant d'argent ? demanda-t-il.

— Pourquoi ?

Il rit de bon cœur.

— Parce que vous ne pouvez pas faire autrement. C'est tout. Il fit un geste de son pistolet, débonnaire.

— Tout cela nous dépasse, vous et moi. Dommage que je n'aie pas surpris cette canaille un peu plus vite. Au fond, nous sommes presque alliés dans cette histoire...

Tranquillement, il remit son pistolet dans sa poche, sortit d'une autre poche un étui à cigarettes en or massif et le tendit à Malko.

— Cigarette ?

Brusquement le cerveau de ce dernier fut en alerte. Le ton de Ferenczi était trop détendu, trop amical.

Au lieu d'accepter, il plongea vers la porte. Au même instant, il y eut une légère explosion et quelque chose le frôla, puis s'enfonça dans le bois, une fléchette d'acier contenue dans une des cigarettes truquées de l'étui. Si Malko n'avait pas bougé, elle serait en ce moment enfoncée dans son cerveau. C'était astucieux de la part du Hongrois. Il pouvait tirer sur lui avec son pistolet, mais alors Malko était sur ses gardes. Même blessé à mort, il aurait pu riposter. C'est avec des précautions semblables qu'on vit longtemps.

Malko roula sur lui-même, sortant son pistolet et tira au jugé. On entendit à peine le « plof ». Puis il plongea à travers la porte restée entrouverte, et se reçut en roulé-boulé. Couvert de neige, il courut derrière la maison. Il ne pouvait plus voir le portail. Mais, au bout

d'une minute, il entendit la voiture démarrer. Cela pouvait être une feinte, mais son coup ayant raté, Ferenczi ne devait pas avoir envie d'engager le combat. D'autant plus que dans ce quartier bourgeois, on devait tirer assez peu la nuit...

Le bruit du moteur s'éloigna. Malko revint vers le devant de la maison avec précaution et parvint au portail sans encombre. Son adversaire était un professionnel. Il avait voulu le supprimer par routine, profitant de l'heureux concours de circonstances. Mais comment était-il sûr qu'il appartenait à la C.I.A. ?

Malko regagna sa Jaguar et fit demi-tour vers Reinzingenstrasse. En route il croisa une Volkswagen de la police qui montait à toute vitesse vers Hiezing. Ferenczi était assez vicieux pour avoir téléphoné à la police qu'il y avait un homme armé rôdant dans une villa déserte. Il retourna immédiatement au Playboy. Sa montre indiquait deux heures moins le quart. La salle du bas était presque vide. Au premier, par contre, il y avait autant de monde. La Gräfin Thala von Wisberg était toujours au bar, remuant son Champagne avec un batteur en or. Malko abandonna son pardessus de cachemire plein de neige, brossa son impeccable costume d'alpaga et commanda une vodka à Tony, le barman. Puis, il se mit à la recherche d'Alfi.

Celui-ci dansait, sa petite baronne étroitement encastrée entre ses larges épaules. D'où il était, Malko voyait le lent balancement de ses hanches, collées à son cavalier. Comme les valse d'Offenbach étaient loin ! Alfi, incurable romantique, dansait les yeux baissés, mais il aperçut quand même Malko, et eut une mimique étonnée. Celui-ci lui fit signe qu'il était au bar et repartit l'attendre en sirotant sa vodka. Comme chaque fois qu'il venait d'échapper à un danger il avait une furieuse envie de faire l'amour. Quelque chose devait irradier de ses yeux dorés, car une très jolie brune avec une mini-robe argent et des bas assortis, assise seule à une table près du bar, croisa très haut les jambes et alluma nerveusement une cigarette, l'œil fixé sur le troisième bouton de sa veste. Alfi arriva et tua cette idylle naissante.

— Tu as juré de sauver la vertu de Cecilia, dit-il mi-figue mi-raisin. Mon renseignement n'était pas bon ?

— Si, si, dit Malko, mais j'ai encore besoin de toi.

— Tu as pourtant assez de succès.

— Ce n'est pas ça. Tu connais un Hongrois, très grand, très maigre, brun, une cicatrice sur le crâne qui lui fait comme une raie ? Alfi l'interrompit, l'air contrarié. D'un signe il appela Tony qui déposa devant lui un petit verre de schnaps. Il en but une gorgée et remarqua :

— Tu as des relations dangereuses... Moi qui te croyais tranquille au fond de ton Schloss...

— Pourquoi ?

Alfi fit tourner son verre entre ses doigts. Son regard était indéfinissable.

— Ce type... le Hongrois. Il s'appelle Janos Ferenczi. Il est venu ici plusieurs fois avec sa maîtresse, une grande fille brune, très belle, longs cheveux, mais l'air bizarre, du genre camée. Ils s'asseoient l'un en face de l'autre, restent une heure sans dire un mot, ne dansent jamais. Ils regardent.

— Mais qu'est-ce qu'il fabrique ? Alfi fit, la voix molle :

— Demande à la Stadtpolizei[16]. Ils voudraient bien s'en débarrasser, mais il est *persona grata* : passeport diplomatique et tout. Intouchable.

— Qu'est-ce qu'il fait à Vienne ?

— Il se venge. Tu as remarqué sa cicatrice ? Tu sais comment il l'a attrapée ?

— Un règlement de comptes.

— Il a été fusillé. Tu te souviens de la révolte de Budapest, en 1956. Ferenczi était major des A.V.O., la police secrète hongroise. Il avait été formé en Russie et d'ailleurs personne n'est sûr qu'il soit vraiment Hongrois. Quand les révoltés ont tenu la ville, la première chose qu'ils ont faite fut de coller au mur tous les A.V.O. qu'ils trouvaient.

« Ferenczi a été un des derniers à être attrapé. Les Russes étaient en train de reprendre la ville. Il a quand même été fusillé devant l'immeuble de l'agence Reuter. Un vrai peloton avec six hommes. Mais ils n'ont pas eu le temps de lui donner le coup de grâce, les chars « Staline » arrivaient. Il avait quand même cinq balles dans le corps, dont deux dans les poumons. En plus, il resta là jusqu'au soir, caché sous les cadavres. Je crois que c'est le froid qui l'a sauvé. La fille qui est avec lui le retrouva et alerta les Russes. On l'a transporté à Moscou pour qu'il soit mieux soigné. Il a fait surface un an après, pour participer à la fin de la répression. Il paraît qu'il y avait tellement de gens qui sautaient par la fenêtre du quartier général des A.V.O. à cause de lui qu'on a dû mettre un filet. Il est arrivé à Vienne comme conseiller culturel de l'Ambassade hongroise en 1958. Et depuis il y a eu une dizaine de meurtres ou de disparitions parmi les réfugiés hongrois. Tous des types qui avaient trempé dans la révolte.

— Je vois, fit Malko. Donc il ne se cache absolument pas.

— Non, il habite dans Landstadt, un bel appartement. Mais n'y va pas la nuit, il doit être nerveux.

Charmante ville, Vienne ! Depuis 45, les barbouzes fleurissaient comme des orchidées dans une serre. Voir la quadruple occupation.

— Dis-moi, interrogea Malko, ce Stéphane Grelsky, il travaille pour qui ?

Alfi ricana :

— C'est le secret de polichinelle. Le cobalt.

— Quel cobalt ?

— Tu sais ce que c'est, non ? Métal stratégique. Les Russes et les Chinois se l'arrachent. Grelsky est un gros acheteur pour eux. Bien entendu, il le leur vend au prix fort, mais ils sont bien contents de l'avoir. C'est un bon copain de ton Ferenczi, d'ailleurs. Tu parles d'un conseiller culturel... En fait de culture, il se spécialise dans celle des chrysanthèmes.

Entre le cobalt et les rescapés de Budapest, Malko ne voyait pas le bout de l'histoire. Et qu'est-ce que Grelsky avait laissé chez lui, dont il eût absolument besoin, à part l'encombrant cadavre de Grete ? Malko ne voulait pas trop alarmer Alfi.

— Stéphane Grelsky n'est pas chez lui, dit-il. Tu ne sais pas où il pourrait être.

— Aucune idée. Essaie le salon de thé du Sacher, vers cinq heures. Il va s'empiffrer de gâteaux, avec son monstre de femme.

L'hôtel Sacher est célèbre dans le monde entier pour son gâteau au chocolat recouvert de gelée d'abricot, le « Sachertorte », dont la formule n'a pas varié depuis un siècle. Les non-amateurs disent qu'il est si dur qu'on n'a pas dû en fabriquer depuis la fin de l'Autriche-Hongrie !

La baronne von Wisberg revint de la piste de danse ruisselante de sex-appeal. Sa mini-robe du soir noire n'avait pas dû nécessiter plus de tissu qu'un maillot. Son sourire arracha Alfi de son tabouret.

— Cécilia va être folle de rage. Elle va croire que je suis pédé, glissat-il à Malko. J'espère que tu en sais assez.

— Tu es un puits de science, remercia Malko, ou un marécage, au choix.

Il s'inclina devant la baronne ; laissa 200 schillings à Tony et descendit, un peu inquiet. Il avait laissé son pistolet dans la poche de son pardessus. Mais la dame du vestiaire le lui rendit avec un bon sourire et sans commentaires.

Cinq minutes plus tard, il roulait sur la route de Presbourg, retournant chez lui. Stéphane Grelsky avait disparu, Serge Goldman était mort, la seule personne qui pouvait encore l'aider était Marisa, si elle savait quelque chose et il en doutait. Le point d'interrogation était : pourquoi Grelsky et Ferenczi s'étaient-ils brusquement opposés ? Le Polonais allait refaire surface certainement, puisque l'Est lui était barré.

Et pourquoi ne lui avait-on pas dit ce que contenait le porte-documents noir ? Cela expliquerait peut-être beaucoup de choses. Il lui fallut une heure et demie pour rentrer. Il n'y avait de lumière à aucune des fenêtres du château. Laissant la Jaguar dans la cour il entra et posa son manteau dans le hall.

Il était presque quatre heures du matin. Dans deux heures Ilse allait se lever pour commencer le ménage. Malko n'avait pas sommeil. Il entra dans la bibliothèque, alluma, mit sur l'électrophone un disque d'Albinoni et se versa un doigt de vodka.

Tout s'était passé si vite qu'il avait besoin de réfléchir. Dans cette histoire, chaque fois qu'il soulevait une pierre, il sortait un animal répugnant et dangereux. Janos Ferenczi n'était pas le plus mal. Il y eut un craquement dans l'escalier. Malko se maudit d'avoir laissé son pistolet dans son manteau.

La porte s'ouvrit et Krisantem parut, nu-pieds, enroulé dans une vieille tunique militaire, les yeux bouffis de sommeil.

— Je vous ai entendu rentrer, dit-il. Il y a eu un message pour vous.

— Oui ?

Le Turc prit son temps et annonça :

— Grelsky. Il a appelé à neuf heures ce soir. Rappellera demain matin.

— Qu'est-ce qu'il voulait ?

— Il n'a rien dit.

C'était le bouquet ! Et dire qu'il avait failli se faire liquider par Ferenczi en le recherchant !

Il hésita à appeler William Coby, puis décida d'attendre l'appel de Grelsky. De toute façon, il n'avait aucune chance de le retrouver.

— Allons nous coucher, dit-il à Krisantem.

Ils remontèrent ensemble. En passant devant la chambre du Turc, Malko aperçut une forme couchée.

— Mais...

Krisantem rougit jusqu'aux oreilles.

— C'est elle qui est venue. Elle avait peur de dormir seule. Alors, j'ai pensé...

Il avait fait plus que penser. Les draps en désordre révélaient le corps doré de Marisa, nue comme un ver.

Dès la première sonnerie du téléphone, Malko sauta de son lit. Enervé par l'attente, il ne dormait d'ailleurs que d'un œil. Il atteignit le téléphone de la bibliothèque en un temps record et décrocha.

— Allô, le Prince Malko ?

C'était bien la voix rocailleuse de Stéphane Grelsky.

— Oui.

A l'autre bout du fil, il y eut une sorte de soupir désespéré. Comme le souffle d'un animal en train de mourir. Puis le Polonais articula lentement :

— Je me trouverai dans trois heures en face du Restaurant Pataky dans Seilgasse. Venez seul. Dites à vos patrons que c'est moi qui ai la marchandise qu'ils veulent retrouver. Personne d'autre ne l'a vue. Je suis prêt à un échange. Ne faites pas de fantaisies. S'il m'arrivait quoi que ce soit, elle se retrouverait sur le bureau d'Alexandre Chélépine dans les vingt-quatre heures. *Guten morgen*.

Il avait raccroché.

Malko remonta s'habiller comme s'il y avait le feu. Le moment n'était plus à la réflexion. En un quart d'heure il était prêt. Il prit rapidement son petit déjeuner dans la bibliothèque. Cette histoire l'agaçait prodigieusement. Il sentait qu'on lui cachait quelque chose. Krisantem arriva silencieusement comme d'habitude. Malko le mit au courant du rendez-vous, au cas où...

— Ne bougez pas d'ici, dit-il. J'aurai peut-être besoin de vous. Et si vous apercevez Janos Ferenczi, tirez à vue. L'O.N.U. vous donnera une prime.

Avant de partir, il alla réveiller Marisa. Elle était toujours dans le lit du Turc. En voyant Malko, elle ouvrit de grands yeux pleins de panique.

— Ne craignez rien, dit Malko. Je vous laisse sous la garde de Krisantem. Mais je voudrais savoir une chose : avant de venir ici, connaissiez-vous Stéphane Grelsky ou sa femme ? Elle secoua la tête.

— Jamais vus.

— Saviez-vous ce que Serge Goldman transportait dans sa serviette ?

— Quelle serviette ?

— Bon. Ce serait trop long à vous expliquer.

Un peu rassurée, la rousse esquisssa un sourire. Malko la mettait en confiance.

Il lui baisa la main et s'esquiva : la Jaguar chauffait dans la cour. Cinq minutes plus tard, il roulait sur la route de Vienne. Le froid était toujours aussi vif et la route s'allongeait entre deux talus de neige, comme une piste de bobsleigh.

Apparemment, on trahissait beaucoup dans cette histoire : Goldman, Grelsky. Et Malko ne connaissait qu'une raison pour que ce genre d'homme prenne des risques : la perspective de gagner beaucoup, beaucoup d'argent.

Il arriva à Vienne une heure plus tard et se rendit directement à l'Ambassade. William Coby n'était pas arrivé. Sa secrétaire installa Malko dans la salle des télétypes. Immédiatement, il établit la liaison avec Washington. Il voulait parler à David Wise. Cela prit vingt minutes environ. Un téléphone sonna : c'était le directeur adjoint de la Division des Plans mal réveillé. Grâce au système codeur-décodeur, ils pouvaient parler en toute tranquillité. David Wise était chez lui, car il était trois heures du matin à Washington. Malko résuma la situation, parla de son rendez-vous avec le Polonais. L'autre écoutait sans faire de commentaires. Malko suggéra :

— Ce serait peut-être intéressant de prendre Stéphane Grelsky avec nous ? Il sait beaucoup de choses sur les organisations communistes en Europe.

A sa grande surprise, David Wise ne montra pas un enthousiasme débordant. Pourtant on avait souvent dépensé des trésors d'ingéniosité et des monceaux de dollars pour récupérer des traîtres bien plus minables.

— Nous verrons plus tard. Pour l'instant, il faut reprendre ce qu'il a.

— Combien puis-je offrir ?

Il y eut un court silence, puis David Wise annonça d'une voix égale :

— Vous pouvez aller jusqu'à 500.000 dollars. S'il demande plus vous me contacterez.

Malko en resta sans voix. La C.I.A. avait beau avoir un budget annuel de 700 millions de dollars, elle ne les lâchait pas si facilement.

— Dans l'intérêt de ma mission, demanda Malko, puis-je savoir de quoi il s'agit ?

— Non.

C'était net et définitif. Pour adoucir sa réponse, Wise expliqua :

— Cela ne pourrait vous aider en rien. Et c'est un secret d'Etat. Je suis d'ailleurs obligé de vous laisser agir seul car je veux éviter que cette malheureuse affaire s'ébruite.

Malko s'inclina. Il promit de rappeler Wise dans la journée. Celui-ci ajouta :

— Je vais donner des ordres pour que notre agent local, Kurt

von Hasel, s'occupe de votre protection et de celle de Stéphane Grelsky. Ce serait une catastrophe s'il tombait entre les mains de notre adversaire. William Coby, plus gravure de mode que jamais, arrivait quand Malko quitta l'Ambassade. Ils se saluèrent froidement. Malko le mit au courant de son rendez-vous et lui parla du rôle de Kurt von Hasel.

— Je vais entrer immédiatement en contact avec lui, promit William Coby.

*

**

Le Pataky était dans une rue peu fréquentée du centre de Vienne. Les gens venaient surtout le soir écouter l'orchestre tzigane et quand Malko s'arrêta devant, il n'y avait à l'intérieur qu'un garçon occupé à nettoyer les tables.

Malko était en avance d'une demi-heure. Il gara la Jaguar un peu en avant du restaurant, alluma sa radio et attendit.

Il vit la Mercédès tourner le coin de Spielgasse à 11 heures pile. Ce n'était plus la grosse 600 mais une 250 grise. Elle s'arrêta derrière la Jaguar. Stéphane Grelsky était seul au volant.

Malko attendit une minute, puis voyant que le Polonais ne bougeait pas, il descendit et s'avança jusqu'à la Mercédès, pataugeant dans la neige fraîche. La portière de droite fut poussée de l'intérieur.

— Montez, fit la voix rocailleuse de Grelsky.

Le siège, pourtant large, semblait minuscule. L'homme débordait tant que Malko eut du mal à se caser. Stéphane Grelsky avait bien changé en deux jours : son lourd menton et ses énormes sourcils dégageaient toujours une impression de force brutale, mais sa peau était grisâtre et de grands cernes bistres soulignaient ses yeux. Il portait un manteau gris avec un col de vison. Un parabellum était placé entre les deux sièges, à portée de ses grosses pattes. Grelsky jeta un regard las à Malko.

— Vous êtes vraiment seul ?

— Oui.

Il se racla la gorge, ce qui produisit un bruit de râpe métallique.

— J'ai une proposition à vous faire. Vous savez ce que j'ai. Si je passais à l'Est on me donnerait un poste élevé et des avantages matériels considérables.

Malko attendait le chiffre. Il bougea sur son siège. Aussitôt il y eut un feulement derrière lui. Un souffle chaud frôla sa nuque. Il sursauta.

— C'est Taky, dit Grelsky. Mon seul ami.

Il y avait une étrange tendresse dans sa voix. Il siffla très

doucement. Malko tourna la tête et se trouva nez à nez avec un énorme berger allemand qui contemplait sa gorge d'un air gourmand. Brusquement, il ouvrit la gueule et Malko faillit éclater de rire : toutes ses canines étaient en or.

— C'est un chien de luxe que vous avez, remarqua-t-il.

— Couché, Taky, ordonna le Polonais. Il a eu un accident il y a trois ans, il est tombé de vingt mètres. Je lui ai fait mettre un bridge mais je ne vous conseille pas d'essayer ses crocs, même en or.

Malko n'en avait aucune envie :

— Ne perdons pas de temps, dit-il. Combien voulez-vous ?

Le Polonais le regarda, une expression indéfinissable dans ses petits yeux noirs.

— Vous ne pouvez peut-être pas me donner ce que je demande.

— Je crois que notre organisme est prêt à faire un gros effort, dit Malko prudemment.

Grelsky éclata d'un rire énorme qui secoua la Mercedes. Derrière, Taky se dressa. Mais le rire du Polonais n'avait rien de gai. Il posa son énorme patte sur le bras de Malko.

— Si vous m'amenez ce soir à l'Ambassade d'U.R.S.S., on vous décorerait de l'ordre de Lénine. Et vous seriez fait citoyen d'honneur de l'U.R.S.S. Alors, vos efforts...

Sa voix se durcit :

— Ecoutez, s'ils n'avaient pas tué ma Grete, *jamais* vous n'auriez revu votre document. Vous m'entendez. Ach, si j'avais su !

— Je croyais que vous étiez plutôt spécialiste du cobalt, dit Malko. Une lueur nostalgique passa dans le petit œil noir.

— Ya, ya. Mais les Russes se sont brouillés avec les Chinois. Mon cobalt ne passait plus. Cette affaire, c'était une chance inespérée de gagner autant qu'avec dix tonnes de cobalt.

— Alors, combien voulez-vous maintenant ? coupa Malko. Stéphane Grelsky le regarda bien en face.

— Pas un sou.

Il martela sa réponse.

— Je veux que vous m'apportiez une boîte de cent ampoules d'un produit dont je vais vous donner le nom. On ne le trouve pas ici. C'est une sorte d'insuline synthétique. Je suis un homme très malade, Prince Malko, le diabète. Il me faut une piqûre tous les jours. Autrement, c'est le coma. Ici, je n'ai aucune chance d'en trouver. C'est eux qui me fournissaient. J'ai encore deux ampoules. Le reste est encore chez moi. Il faut faire vite. Ferenczi me cherche. Vous connaissez Janos Ferenczi ? Si vous avez l'occasion de le tuer un jour, faites-le. C'est lui qui a liquidé tous les membres de l'organisation « Nesyom Tiranam Smert », en Allemagne. Il les suivait jusque sur leur palier, et puis pftt... Avec son petit pistolet. Méfiez-vous de son étui à

cigarettes... De toute façon, ils le liquideront quand ils sauront que c'est à cause de sa stupidité...

Epuisé par cette longue tirade Stéphane Grelsky s'appuya à son siège. Puis il tira un papier de la poche de son pardessus et le tendit à Malko.

— Voilà ce qu'il me faut. Vite. Et que les boîtes soient cachetées par le fabricant. Je connais vos spécialistes à la C.I.A.

Malko était surpris par la décomposition de Grelsky. Il avait l'air si équilibré et si dangereux, à leur première rencontre. Le sang-froid avec lequel il avait assassiné Goldman était celui d'un tueur professionnel. Dire qu'il suffisait de manquer de quelques gouttes d'un liquide pour en faire un mort-vivant.

— O.K., conclut Grelsky. Demain je vous téléphonerai à votre château entre six heures et huit heures. Si vous n'avez pas de réponse je chercherai quelqu'un d'autre pour traiter. Même Ferenczi. J'ai envie de vivre.

— Où est le document ? demanda Malko.

— Plus tard. Quand vous aurez la contrepartie. Je ne l'ai pas avec moi.

Le Polonais était en sueur, en dépit du froid. Il respirait difficilement, soufflant à petits coups, comme si son énorme poitrine ne fonctionnait plus. Il se pencha et ouvrit la portière de Malko.

— Partez le premier.

Malko regagna la Jaguar et démarra. La Mercédès n'avait pas bougé. En dépit du meurtre horrible de Goldman, Malko ne pouvait s'empêcher d'éprouver une certaine admiration pour le Polonais. Il faisait face comme un animal traqué. Avec son chien cela faisait un couple redoutable. Malko ne le plaignait pas, mais cet homme seul et son chien avaient quelque chose de poignant.

*

**

Kurt von Hasel avait l'air d'un perroquet distingué. C'était la faute de son nez busqué et de son expression hautaine. Fumant un cigarillo, assis sur le bras d'un fauteuil, il écoutait le récit de Malko. Derrière son bureau, William Coby contemplait avec un mépris évident ces deux fleurons de la guerre clandestine. Lui ne se servait que d'ordinateurs électroniques.

— Vous me préviendrez du prochain rendez-vous, dit von Hasel d'une voix trop douce de demi-pédéraste. Avant, je ne peux rien faire. En cherchant ce Grelsky, je risque de mettre Ferenczi sur sa trace. Je crois qu'il est assez grand pour se défendre. De toute façon, on doit me transmettre des ordres directement.

Il eut un drôle de regard pour Malko :

— Au revoir et à bientôt. Vous avez mon téléphone. Vous pouvez toujours me joindre, il est dans ma voiture.

Dès qu'il fut sorti du bureau, Malko alla dans la salle des télétypes et rédigea un message pour David Wise. Pourvu qu'il puisse se procurer de l'insuline synthétique. Cela ne devait pas courir les rues. Il refusa une molle invitation à déjeuner de William Coby et quitta l'Ambassade. Le ciel s'était dégagé et un beau soleil commençait à faire fondre la neige. En longeant les gigantesques statues noires du Ring, l'avenue circulaire qui entoure le centre de la ville, Malko eut brusquement envie de se laver le cerveau. Il tourna devant le Burgtheater et gara sa voiture le long du jardin public et partit à pied. Le café Havelka où il allait était dans une petite rue, près du Théâtre. C'était un des endroits qu'il préférait à Vienne, peut-être le seul qui avait gardé le charme un peu désuet de la capitale de la musique et de la nonchalance.

Tenu par un vieux couple qui semblait immuable, le Café Havelka était le rendez-vous des étudiants de l'Université voisine, des intellectuels et de beaucoup de jolies filles, cover-girls ou étudiantes. Les murs étaient en boiseries brunes, aussi vieilles que les propriétaires et le bois des banquettes poli par des millions de frottements. Malko poussa la porte et chercha une place. La patronne inclina aimablement son chignon. Ici on saluait même les inconnus, on faisait crédit à tout le monde. On pouvait rester toute la journée devant un thé sans que le garçon vienne vous relancer.

Malko réussit à se glisser entre deux barbus en train de refaire le monde et une fille qui avait une tête de Japonaise, des bottes blanches et une robe de même couleur qui aurait donné un infarctus à l'archevêque de Canterbury. En dépit de jambes que n'aurait pas reniées Jazy, elle était assez attirante. Quand Malko s'assit, elle lui jeta un coup d'œil en coin, faussement indifférent. Il commanda un schnaps pour se réchauffer.

Elle n'était pas parfumée mais exhalait une senteur saine et fraîche. Pas plus de vingt ans. Malko saisit son regard en coin et sentit qu'elle n'était pas indifférente à ses yeux dorés. Cela lui donna le cafard. Il aurait voulu l'emmener déjeuner au Lindtmayer, le restaurant de poissons au bord du Danube, oublier tous ces gens qui s'entretuaient. Si elle avait su sa véritable occupation, elle se serait enfuie en hurlant... Brusquement, il se sentit idiot au milieu de ces jeunes sans vrais problèmes, simplement préoccupés de trouver un partenaire pour faire l'amour le soir. Il pensa à Marisa. Qu'allait-il en faire ? Il ne pouvait pas la garder indéfiniment.

Il resta une demi-heure à regarder entrer et sortir les gens. A côté de lui, la fille n'avait pas bougé. Peut-être n'attendait-elle

personne. Malko maudit son brusque accès de timidité. Il se jura que si, à 1 heure, personne n'était venu la chercher, il lui parlerait. A 1h moins dix, elle se leva et prit son sac. Debout elle était nettement mieux avec une poitrine haute, des reins cambrés, une taille élancée.

Instinctivement, Malko se leva aussi, laissant un billet de dix schillings sur la table. A côté de lui, un des barbus ricana :

— *Schöne Pulzl !* [17]

Malko et la fille se heurtèrent presque en sortant. Elle se retourna et le regarda droit dans les yeux. Malko sourit et dit :

— J'ai été idiot, nous aurions pu bavarder à l'intérieur. Elle haussa les épaules et dit en mauvais allemand.

— Ici, il fait froid.

— J'ai une voiture. Allons déjeuner au « Czardas Furstin ». Elle ouvrit de grands yeux.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Vous n'êtes pas de Vienne ?

— Non. De Stockholm.

De Stockholm ! Il aurait plutôt cherché entre Bangkok et Hong-Kong.

— Bien, continua-t-il, c'est un très bon restaurant, je vous emmène, si vous voulez.

Il la prit par le bras et l'entraîna. Elle siffla en voyant la grosse Jaguar.

— Vous êtes riche, dites donc.

Malko fit le tour et lui ouvrit la portière. Elle s'assit en croisant les jambes encore plus haut que chez Havelka. Heureusement qu'elle portait un collant...

Dès qu'il fut sorti de ses manœuvres, Malko posa doucement une main sur sa cuisse. Pour voir. Elle regardait droit devant elle et décroisa doucement les jambes.

— Comment vous appelez-vous ? demanda-t-il.

— Vivelka...

Le reste était imprononçable. Il n'y avait que des consonnes. Il avait brutalement envie de cette fille dont il savait tout juste le nom, mais qu'il sentait si consentante.

Il arrivait au croisement du Ring. Pour rejoindre le Danube, il fallait prendre à droite, par le pont Kaizer Friedrich. Il mit son clignotant et jeta un coup d'œil dans le rétroviseur.

La voiture noire qui le suivait n'eut pas le temps de se dissimuler derrière une autre. Au volant, il reconnut le front dégarni de Janos Ferenczi. Un autre homme était assis à côté de lui. Une rage noire envahit Malko. C'était foutu. Instinctivement sa main serra la cuisse de la fille. Timidement, elle posa la sienne sur le genou de Malko, prenant son geste pour une invite.

Malko tourna à droite. L'autre voiture suivit. Le visage de Ferenczi était nettement reconnaissable à travers le pare-brise.

— Où allons-nous ? demanda Vivelka.

Sans répondre, Malko ralentit et rangea la voiture le long du trottoir, près d'un arrêt de tram où attendaient déjà plusieurs personnes.

— Nulle part, dit Malko. Vous descendez là.

— Pourquoi ?

Elle était stupéfaite. Il soupira.

— Je ne peux pas vous expliquer. Descendez et attendez un tram. Restez avec des gens. Et ne m'en veuillez pas.

Elle ne comprenait pas. Tournant son étrange visage asiatique vers Malko elle proposa d'une voix égale :

— N'allons pas déjeuner tout de suite...

Elle avait déjà eu le temps de prendre les habitudes des Viennoises. Elles ont horreur de faire l'amour après avoir mangé. La voiture de Ferenczi s'était arrêtée derrière la Jaguar. Aucun des deux hommes n'avait bougé. Malko se pencha et ouvrit la portière.

— Peut-être à un de ces jours, chez Havelka.

Il l'enveloppa d'un regard destiné à lui faire comprendre qu'elle n'avait rien fait pour mériter cette disgrâce. Puis il détourna les yeux. Il n'avait pas le droit de mettre cette fille en danger de mort pour le plaisir de coucher avec elle.

— Faites attention, répéta Malko. Restez à l'arrêt du tram, même si ce n'est pas votre direction. Et si quelqu'un vous approche, criez.

— Qui êtes-vous ? murmura-t-elle.

Elle avait déjà les jambes hors de la voiture. Il ne sut jamais si elle l'avait fait exprès, mais sa robe se releva jusqu'en haut de ses cuisses et elle ne fit rien pour les cacher. L'instant d'après, elle était dehors. Elle ferma la portière sans la claquer. Malko suivit sa silhouette blanche. Elle se retourna et esquissa un sourire. Résignée, elle prit la file à l'arrêt du tram. Heureusement que ce n'était pas une Méditerranéenne. Ça ce serait terminé dans les cris et les coups de griffes. Malko hésita. Si Ferenczi se montrait aussi ouvertement, c'est qu'il cherchait le contact. Donc, il n'avait pas encore trouvé Grelsky. A quoi bon accepter le contact ? Le Hongrois était dangereux et ne lui apprendrait rien.

Il démarra brusquement. Surpris, Ferenczi perdit quelques précieuses secondes. Un peu plus loin, il y avait un feu rouge. Malko passa de justesse à l'orange. Ferenczi arrivait, décidé à passer. Le flic du carrefour, paisiblement, fit un pas en avant et se plaça carrément devant la voiture. A Vienne, on ne plaisante pas avec le règlement. Quand le Hongrois put redémarrer, Malko était loin. Il roulait déjà sur la route de Presbourg.

Janos Ferenczi se tourna vers son compagnon et dit en hongrois.

— Ça ne fait rien. De toute façon, il n'aurait pas accepté. Il faut laisser tomber le rendez-vous et agir après.

L'autre hocha la tête :

— C'est dangereux, camarade colonel. Il prendra ses précautions. Ferenczi frappa le volant du plat de la main.

— Il faut trouver Grelsky et le faire parler, imbécile. C'est votre travail. Nous n'avons plus beaucoup de temps.

— Je l'avais trouvé déjà, camarade colonel, mais il a pu filer, protestât-il faiblement. Nous avons eu sa femme.

— Qu'est-ce que vous voulez que je foute de cette grosse truie, fit le Hongrois ? Si nous prenons Stéphane, je sais comment le faire parler. L'autre ricana, entendu. Du beau monde.

— Mais, fit Ferenczi, agacé, avec les méthodes classiques cela prendrait des semaines. C'est un buffle. Seulement j'ai découvert quelque chose dans son dossier. Il est très malade. Il a besoin d'un certain médicament. Deux fois par jour. Sinon ce sont des souffrances comme nous ne pourrions même pas lui en infliger.

— Je vois, camarade colonel, fit l'avorton, fendu d'un large sourire.

— Alors, trouvez-le, conclut Ferenczi menaçant.

Il arrêta la voiture devant un immeuble moderne et descendit.

C'était une soirée paisible au coin du feu, comme on en voit sur les vieux calendriers. Les flammes craquaient joyeusement, se reflétant sur les boiseries sombres, faisant danser des ombres chinoises, Malko et Marisa enfoncés dans leurs fauteuils. Mais Marisa se demandait quand Malko serait obligé de la liquider et celui-ci s'attendait à la visite de Janos Ferenczi. Quant à Elko Krisantem, une carabine Remington 44/45 au creux du bras, il surveillait l'entrée d'une fenêtre du premier étage.

Il ne manquait que Serge Goldman, tout froid dans son fauteuil à bascule. Lui n'avait plus rien à craindre.

Le carillon de l'entrée sonna 9 heures. David Wise avait fait vite. Une heure avant, Malko avait reçu un message de sa part. La firme pharmaceutique Parke-Davis avait mis dans un avion spécial prêté par l'Air Force, un container avec le médicament réclamé par Stéphane Grelsky. Toutes les questions de douane avaient été réglées en un temps record. Trois autres laboratoires avaient dû donner tous leurs stocks pour arriver à la quantité voulue. Le produit n'était encore fabriqué qu'à l'échelon du laboratoire. Il arriverait le lendemain à Vienne.

Malko attendait que le Polonais téléphone. Si Ferenczi ne l'avait pas déjà retrouvé. Soudain, il sentit le regard de Marisa posé sur lui si intensément qu'il leva la tête.

— Vous allez me zigouiller comme Toto, après ? Malko sursauta :

— Ne dites pas de bêtises.

Elle haussa les épaules, fataliste.

— Si ce n'est pas vous, ce sera un autre. Je ne suis pas folle. Vous n'avez pas connu Jada la strip-teaseuse qui travaillait au cabaret de Jack Ruby, à Dallas ? C'était une de mes copines. Après l'histoire, elle s'était tirée à New York. Elle avait tellement peur qu'elle avait laissé sa chouette Cadillac blanche avec toutes ses valises dedans, dans un parking à Dallas. Eh ben, trois mois après, on l'a retrouvée asphyxiée dans son appartement ! On a dit qu'elle avait voulu faire la cuisine et qu'elle avait mal refermé le truc. Tu parles, elle était pas capable de se faire chauffer du café. Elle avait horreur de foutre les pieds dans une cuisine.

Malko ne répondit pas. Il savait que Marisa avait raison. Il y avait quelque chose d'implacable dans la façon dont les protagonistes

de cette histoire disparaissaient les uns après les autres. Il se leva et vint s'asseoir sur le bras de son fauteuil, posa la main sur son épaule.

— Je vous l'ai déjà dit, tant que vous serez ici vous ne risquez rien, je vous en donne ma parole.

Marisa frissonna et se pressa contre Malko. Elle portait une blouse en dentelle ajourée qui dévoilait son soutien-gorge noir et le haut de ses seins ronds. Même en ce moment, elle incarnait le désir. Le téléphone sonna. Malko décrocha.

Cette fois c'était Stéphane Grelsky. La voix était encore plus rocailleuse et plus cassée.

— Alors ? fit-il.

— Votre médicament est en route.

Le Polonais poussa une sorte de croassement triste. Sa voix, encore déformée par le téléphone, déchirait les oreilles de Malko.

— Combien cela peut-il valoir, au prix de gros ? 40, 50 dollars ? J'aurais pu vous demander un million de dollars, vous me l'auriez donné.

— Et votre partie du contrat, êtes-vous en mesure de la remplir ?

— Ne vous tracassez pas, fit le Polonais. Je n'ai qu'une parole. Après, vous allez essayer de me liquider, continua Grelsky indifférent. Quand vous serez sûr que je ne vous ai pas roulé. A moins que cette ordure de Ferenczi, ne me retrouve avant. Ça serait un sale coup pour vous ? Bon. Vous aurez la marchandise demain à 6 heures.

— J'espère.

— Vous savez où est Neuwaldegg, le parc de sports ?

— Oui.

— Je vous attendrai à l'angle du chemin qui conduit au Schloss Schwarzenberg. Venez seul, bien entendu. D'accord ?

— D'accord.

Le Polonais avait déjà raccroché. Marisa leva deux grands yeux anxieux vers Malko.

— J'ai reconnu sa voix, dit-elle craintivement. C'est lui qui a tué Serge. Il me fait peur. Il va venir ?

— Il ne reviendra jamais, dit Malko. Et je ne sais même pas s'il vivra longtemps.

Elle parut encore plus effrayée. Pas une fois encore, elle n'avait posé de questions à Malko sur le pourquoi de ces événements bizarres. Malko lui dit gentiment :

— Allez vous coucher. Je dois téléphoner.

Docilement, Marisa sortit. Malko décrocha et appela Kurt von Hasel. Tous les détails furent réglés. Malko passerait à l'Ambassade récupérer les médicaments avant d'aller au rendez-vous.

— Et s'il nous tend un piège ? suggéra Kurt.

— Je ne crois pas, dit Malko. Il est acculé et en veut

terriblement à ses anciens patrons. Et puis c'est un risque à courir. Après tout, cela ne coûte pas bien cher... Ne vous montrez surtout pas avant la transaction.

— Bon, fit Kurt à contrecœur. A demain.

Malko raccrocha. Kurt von Hasel lui faisait une impression curieuse. Cet Autrichien, un peu Playboy, qui se disait décorateur ne lui inspirait aucune confiance. Il aurait préféré être protégé par ses deux gorilles habituels, Chris Jones et Milton Brabeck[18]. Pour dissiper cette impression fâcheuse, il tenta d'appeler Alexandra. Mais la sonnerie retentit sans réponse. Pourtant il était sûr qu'elle était là.

Déçu et amer, il monta se coucher.

Marisa l'attendait dans son lit, les couvertures remontées jusqu'au menton. Elle ne dit rien mais l'enlaça quand il entra dans le lit. Ils firent l'amour presque avec tendresse. Après, elle parla longuement, allongée sur le dos dans le noir, de ses débuts comme strip-teaseuse dans le New Jersey, dans des boîtes minables à vingt dollars la soirée. Et toujours des imprésarios plus ou moins bidons...

— C'était toujours tellement le même truc, soupira-t-elle, que chaque fois que j'allais à une interview, je mettais mon slip dans mon sac. Un gimmick qui leur faisait plaisir. J'ai vivoté avec la Télé, comme ça. Il y avait toujours un petit rôle pour moi.

Puis elle s'endormit sur l'épaule de Malko, le bras en travers de son ventre. Sa peau de rousse, très lisse, parsemée de taches de rousseur, exhalait une légère odeur d'amande. Elle parla et bougea ensuite. Lui eut du mal à trouver le sommeil. Si Marisa avait été moins jolie, elle serait une mère de famille bien tranquille et mariée à un ingénieur d'Atlantic City.

Malko finit par fermer les yeux à près de trois heures du matin. Marisa dormait sur le ventre. Il rêva à Alexandra et à ses longs cheveux blonds. Ce qui était bien injuste.

*

**

La Neuwaldegger Strasse était glissante comme une patinoire. En plus cela montait. Depuis deux cents mètres il n'y avait plus que des maisons clairsemées, c'était la sortie de Vienne. Malko arriva à la courbe de Dornbach. Le chemin de Schwarzenberg Schloss prenait là, repérable à un gros transformateur. En face de l'embranchement, il y avait un pavillon sans lumière. Malko le dépassa et revint en arrière jusqu'au chemin. Il s'y gara, le capot dépassant légèrement sur la route, surveillant ainsi les trois directions. La nuit n'était pas complètement tombée. Les trams ne montaient pas jusque-là, mais toutes les dix minutes un autobus lourdement chargé passait, venant

de la ville. Malko laissa tourner le moteur de la Jaguar pour conserver le chauffage. Il faisait moins dix dehors.

Six heures et quart et Grelsky n'était pas là. Sale truc. Un vilain pressentiment tourmentait Malko. Machinalement il vérifia que le paquet était toujours sur la banquette arrière.

Une voiture apparut en haut de la longue ligne droite qui montait au terrain de sports. Les phares blancs descendirent vers Malko. C'était une vieille Ford Taunus conduite par un pépère en casquette. Malko regarda sa montre : 6 h 20. Il était arrivé quelque chose à Stéphane Grelsky. Ce rendez-vous était trop important pour qu'il risque de le manquer.

Un autobus passa devant la Jaguar, laissant une traînée de gas-oil qui salissait la neige. Il montait péniblement la côte. Soudain, une voiture le croisa, venant vers Malko. C'était une Mercédès grise. Elle zigzaguait un peu et roulait très lentement. Quand elle ne fut plus qu'à cinquante mètres, Malko reconnut le numéro du Polonais. La Mercédès coupa la route et freina trop brusquement, se mettant en travers. Malko vit le visage crispé de Grelsky à travers le pare-brise. Il donna un violent coup de volant et gara la Mercédès derrière la Jaguar. Malko regarda si aucune voiture ne suivait. Mais à l'exception de l'autobus, il n'y avait rien en vue.

Il sortit les mains enfoncées dans les poches de son pardessus de cachemire bleu.

Le Polonais était affalé sur son siège, le front sur le volant. Pour la première fois, Malko remarqua les mèches grises qui parsemaient sa tignasse noire. Quand la portière s'ouvrit il leva la tête. Ses petits yeux vifs étaient injectés de sang et son visage crayeux. Malko s'assit sur la banquette à côté de lui.

— Vous êtes blessé ? Le Polonais grogna.

— Ferenczi. Ils m'ont retrouvé. Idiots.

Il se rejeta en arrière et grogna plus fort. D'un geste furieux, il ouvrit son pardessus et sa veste. La chemise n'était qu'une plaque de sang. Grelsky envoya ses gros doigts et se gratta furieusement.

— J'ai mal, gémit-il. Un trou comme une soucoupe dans le poumon. Vous avez mon insuline ?

— Pourquoi ont-ils tenté de vous tuer ? Ce n'est pas leur intérêt.

Il grogna et cracha du sang, à ses pieds.

— Ach ! Une erreur. Le petit con a eu peur de Taky. Il a tiré.

— Où est-il ?

— Là derrière. Je ne pouvais pas le laisser à ceux qui m'hébergeaient. Ils ne sont pas équipés.

— Et Taky ? demanda Malko, presque malgré lui.

— Il est là aussi. Il n'était pas mort, alors je l'ai emmené. Il n'a même pas aboyé. C'était un chien formidable.

Soudain, sa voix se cassa et son front se couvrit de sueur. Sa bouche s'ouvrit, cherchant de l'air. Il fit signe à Malko qui ouvrit précipitamment la glace. L'autre était mourant, cela se voyait. Il y eut un long silence rompu par Grelsky.

— Je vais crever, dit-il avec simplicité.

— Mais non, dit Malko, une blessure cela se soigne.

Le Polonais devina sa pensée, retrouvant tout son mordant.

— Sale truc, si je crevais maintenant, hein ? Après tout, je n'ai plus tellement besoin d'insuline. Demain je serai mort. Et si je changeais d'avis ?

Sans laisser le temps à Malko de répondre, il continua.

— C'est difficile de faire chanter un type qui va crever... Il fit « gloup », et une tache de sang apparut sur sa cravate. Il dit :

— Vous avez l'insuline ?

Malko alla dans la Jaguar et ramena le carton scellé à la cire qu'il posa par terre dans la voiture. Le Polonais n'essaya même pas de l'ouvrir. L'œil vitreux, il cherchait son souffle. « C'est trop tard, maintenant », murmura-t-il. Malko ne sut jamais de quoi il parlait.

A grand-peine, Grelsky tira son portefeuille et le posa sur ses genoux. Ses gros doigts poissés de sang en tirèrent ce qui semblait être un billet marron plié. Malko reconnut la moitié d'un billet tchécoslovaque de dix couronnes.

— Prenez. On vous remettra la serviette contre cette moitié. La personne à qui je l'ai confiée possède l'autre moitié.

La voix était presque imperceptible.

— Qui est-ce ?

— Donnez-moi... pour écrire.

Malko tendit son stylo et son carnet. Laborieusement, Grelsky écrivit s'arrêtant à chaque mot, et tendit la feuille à Malko. Celui-ci déchiffra les trois lignes et sursauta :

— Quoi, c'est à Bratislava ?

Stéphane Grelsky esquissa un sourire ironique.

— *Korrekt, mein lieber Kamerad.* Il fallait bien que je le mette à l'abri. Si Ferenczi le savait, il en crèverait. C'est le seul endroit où j'avais une amie sûre. Vous savez qu'on va facilement à Bratislava, en touriste. Espérons qu'on ne vous reconnâtra pas. Mais qui soupçonnerait un agent de la C.I.A. d'aller se perdre en Tchécoslovaquie ? Si vous passez jusqu'à Prague, vous irez dire bonjour à nos amis chinois.

— Mais comment l'avez-vous passé ?

— Dans une caisse d'aliments pour bébés. C'est la seule chose qu'ils ne fouillent pas. Ils en ont trop besoin.

Ce long effort l'avait épuisé. Il s'appuya au volant, déclencha accidentellement le klaxon et sursauta. De larges poches grises

marquaient ses yeux. N'importe qui de moins robuste serait déjà mort.

— Si ce petit avorton m'a retrouvé, grinça-t-il, les autres ne vont pas tarder. Il faut nous quitter, mon cher. Je ne vous souhaite pas bon voyage, *nicht wahr* ?

Malko ne releva pas l'ironie.

Il avait déjà la main sur la poignée de la porte quand Grelsky ajouta :

— Avant de partir, aidez-moi. Je ne veux pas aller en ville avec le corps de cette ordure.

Malko jeta un coup d'œil à l'arrière. Une forme humaine en pardessus à carreaux était tassée sur le plancher, face contre terre. Et, sur la banquette, Taky, le chien-loup ne bougeait pas, la gueule ouverte, les yeux glauques.

Stéphane Grelsky descendit péniblement et ouvrit la portière. Avec un « han » de bûcheron, il tira à lui, la moitié du corps de l'inconnu sortit mais il resta coincé.

— Aidez-moi, fit-il crachant et soufflant.

Malko fit le tour en surmontant son dégoût. Il prit l'inconnu par les épaules et le retourna.

Il avait un visage de gamin souffreteux, mais des rides. Du sang avait coulé sur son visage d'une blessure dans le haut du cou. Il était encore souple.

— Je vous présente le camarade Navotny, dit « punaise rouge », eut la force de dire Grelsky. Cet avorton avait juré d'avoir de l'avancement. Il en a.

Il tira violemment sur le pardessus du mort. Le tissu se déchira jusqu'à la poche et un petit objet métallique tomba par terre, glissant sous la voiture. Malko s'accroupit aussitôt et parvint à le ramener au bout des doigts. Il le prit dans le creux de la main et le porta à son oreille : un très léger bourdonnement sortait du cube d'acier. Comme si une mouche avait été enfermée à l'intérieur. C'était un poste radio émetteur-récepteur miniaturisé.

— Regardez ce qu'il avait sur lui, dit Malko.

Grelsky se retourna vivement et prit l'appareil entre ses énormes doigts. Il se mit à jurer effroyablement. En polonais et en allemand. Jetant l'émetteur à terre, il le piétina et envoya les débris sous la voiture.

Ses yeux injectés de sang étaient pleins d'une haine animale. Sa bouche se tordit en un rictus :

— Eh bien, voilà une seconde surprise ! Etaient-ils à l'écoute ou non ? Malko ne répondit pas. Il regardait le cadavre étendu par terre. C'était un homme petit et malingre, mort de surcroît. Il avait quand même réussi à nuire, même mort. La transmission de pensée, cela doit exister parce qu'au même moment Grelsky envoya un coup de pied

dans le cadavre. Puis il remonta péniblement dans la voiture, soufflant de plus en plus fort. Malko s'approcha de la vitre.

— Où allez-vous ?

— Crever tranquille dans un coin. Je sens mon sang qui coule à l'intérieur de moi.

Un hoquet le secoua. Il tourna vers Malko ses petits yeux noirs injectés de sang qui n'avaient presque plus de vivacité.

— A Bratislava. Faites attention, Ferenczi est très fort. Il veut ces documents, à tout prix. Bientôt vous me rejoindrez.

— Ferenczi n'était peut-être pas à l'écoute, dit Malko.

— Il n'y a pas que Ferenczi.

Il mit en route et passa la marche arrière. La voiture tressauta sur les jambes du mort. Grelsky conduisait, à demi inconscient. Il n'eut pas un signe pour Malko.

La Mercédès tourna à droite, vers la ville et disparut derrière la courbe. Presque aussitôt, une petite voiture surgit les phares éteints. Malko donna un coup de phares à code quand elle passa devant lui. C'était une Austin 1100 noire avec une grande antenne à l'arrière. Il y avait quatre hommes à l'intérieur.

Il se fit la réflexion qu'elle ressemblait à un petit corbillard. C'étaient les hommes de Kurt. Ils ne perdaient pas de temps. Décidément, Stéphane Grelsky n'était pas l'affaire du siècle, pour une assurance sur la vie.

Il démarra à son tour. Il voulait assister à l'hallali. A cause de Goldman. En trois minutes il eut rattrapé les deux voitures. Le Polonais roulait très lentement. Il allait vers le centre de la ville. La circulation était déjà beaucoup plus dense et la Mercédès frôla plusieurs fois d'autres voitures. Malko se rapprocha. Au croisement avec la Hernalser, le feu passa au rouge.

Comme si de rien n'était, la Mercédès passa. Il y eut un bruit de freins, des coups de klaxon furieux. Un camion de lait l'avait évitée de justesse. La petite Austin se glissa aussi.

Malko doubla en troisième position et démarra le premier au vert. En une minute, il eut rejoint la Mercédès. Grelsky, affalé sur son volant, enfilait Alsenstrasse. Le croisement avec le Schottenring, l'artère la plus fréquentée de Vienne, approchait. Comme un corbeau, l'Austin suivait à bonne distance.

La Mercédès fila comme un bolide à travers le carrefour. Le conducteur du tramway « 11 » fit sonner son timbre comme un fou et freina. Des gens hurlèrent. Les deux tonnes de la Mercédès percutèrent la porte avant droite du tram. Dans un épouvantable bruit de ferraille, il se renversa, emprisonnant les passagers. La Mercédès rebondit et s'immobilisa sur le côté.

Malko arrêta la Jaguar sur la contre-allée et courut vers le lieu

de l'accident. Deux policiers, surgis on ne sait d'où, s'étaient déjà précipités. L'un était penché sur la Mercedes, Malko s'approcha. La main de Stéphane Grelsky pendait par la portière. Son visage était écrasé contre le volant et il ne bougeait plus. Le cadavre de son chien lui faisait maintenant une sorte de tour de cou sombre. Un des policiers, rougeaud et grêlé, interrogea Malko :

— Vous le connaissiez ?

— Non.

— Il est mort. A dû avoir un arrêt du cœur.

Malko s'éloigna de la foule qui s'attroupait. Des blessés hurlaient dans le tram. La sirène d'une ambulance s'approcha et une petite Volkswagen de la police, avec son feu tournant jetant une lueur bleue sinistre, stoppa près de l'accident.

L'Austin avait stoppé aussi. Aucun de ses occupants ne descendit. Stéphane Grelsky aussi avait fait un mauvais marché. Malko remonta dans la Jaguar et démarra. Il n'était pas superstitieux mais une chose le frappait : ce qu'on se repassait ressemblait furieusement à une concession au cimetière : Goldman, Grete Grelsky, et maintenant son mari. Normalement il était le suivant sur la liste, avec comme perspective charmante l'expédition à Bratislava. Et encore, il ne savait pas tout !

Si Ferenczi n'avait pas été à l'écoute de son émetteur miniaturisé, c'était déjà une mission dangereuse. S'il avait saisi leur conversation, c'était le genre d'expédition pour laquelle on vous décore. A titre posthume.

Le petit poste-frontière était d'une tristesse mortelle. On aurait dit une gare abandonnée pendant la guerre. Pauvres, sales, les murs étaient décrépits et plusieurs des vitres de la salle d'attente remplacées par des feuilles de carton. Aux murs, des affiches défraîchies vantaient la Tchécoslovaquie, paradis du tourisme populaire. Deux miliciens en uniforme bleu firent signe à Malko de se ranger à droite sur le bord de la route. Devant lui, il y avait une grosse Tatra noire du corps diplomatique tchécoslovaque. Il en descendit un homme grand et distingué, d'une cinquantaine d'années. Il discuta avec le milicien, montrant son passeport.

L'autre secoua la tête, et désigna le coffre de la voiture. Visiblement excédé, le diplomate l'ouvrit et en sortit une valise de cuir jaune qu'il porta lui-même à l'intérieur du poste de contrôle. Le milicien blond s'approcha alors de Malko et baissa sa glace :

— Autrichien ? demanda-t-il en allemand.

— Oui.

— Le coffre est fermé à clef ?

Malko stoppa son moteur et descendit. Le milicien jeta un regard soupçonneux au coffre vide.

— Vous n'avez pas de bagages ?

— Je vais seulement à Bratislava pour la journée, expliqua Malko.

L'autre hocha la tête, pas entièrement convaincu. Comme tous les pays communistes, la Tchécoslovaquie est atteinte d'espionnite aiguë.

— Pas d'appareil photo ?

— Non.

Le milicien regarda avec méfiance le pardessus luxueux et les chaussures impeccables de Malko. Suspect. Son uniforme, à lui, semblait avoir été passé dans uneessoreuse et remis immédiatement.

— Allez faire tamponner votre passeport, dit-il à regret.

Malko ne se le fit pas dire deux fois. Il faisait au mieux — 15°. La petite route était déserte des deux côtés, à l'exception d'une Skoda en ruine qui devait appartenir à un milicien milliardaire en couronnes ! A cinq cents mètres, vers la Tchécoslovaquie, se découpaient dans le brouillard deux miradors de bois, de part et d'autre de la route. Ils terminaient le rideau de fer, en l'occurrence, une double clôture métallique. Il y avait des miradors semblables, à

intervalles réguliers, occupés par des miliciens en armes, jour et nuit, tout le long de la frontière.

Malko en eut le cœur serré. Il se fourrait dans un sacré guêpier. En plus du risque d'avoir été écouté par les hommes de Ferenczi, il y avait la possibilité d'une vengeance diabolique de Stéphane Grelsky. Et de toute façon, ce n'était pas tellement indiqué pour un agent « noir » de la C.I.A. d'aller se balader derrière le rideau de fer. En cas de coup dur, l'Ambassadeur ne trépignerait pas pour le récupérer. Ça a si peu d'importance, un espion. Personne n'avait suivi depuis le château. Pour plus de sûreté, Krisantem était resté en travers de la route, en panne bidon, pendant un quart d'heure. Nul ne savait qu'il passait la frontière, même pas Kurt.

Son passeport, fourni par William Coby, était irrécusable, la C.I.A. étant passée maître dans ce genre de documents. Il s'appelait Herr Gustav Altkirch, architecte viennois.

Il poussa la porte du poste de douane. A gauche, une vitrine poussiéreuse exposait quelques exemples de l'artisanat tchécoslovaque : des vases de cristal, des poupées et une robe de lainage multicolore. Plutôt déprimant.

L'intérieur était encore plus sinistre que l'extérieur. En face de lui, un gros milicien pas rasé, sans casquette, une étoile métallique sur chaque épaule, était assis derrière un guichet. Il lui prit son passeport et indiqua, en mauvais allemand :

— A la douane.

Tout le long de la pièce courait un comptoir bas où l'on posait les valises à examiner. Au fond à droite, il y avait un bar. A gauche une petite cloison avec un guichet : le bureau de change ; une pancarte en quatre langues expliquait qu'il était interdit de changer moins de cent couronnes par personne. Seuls les magasins d'Etat acceptaient l'argent étranger.

Bien qu'il n'eût pas de valise, Malko s'approcha du comptoir. Le douanier était une femme, une mère fessue, trapue, pansue, jupe et chemisier gris, les cheveux tirés sur le front rougeaud. Justement, elle était en train de farfouiller dans la valise du diplomate. Apparemment, dans ce pays, l'immunité diplomatique n'allait pas loin. Soudain, l'élégant diplomate rougit comme une pivoine : sous une trousse de toilette, la douanière venait de découvrir le dernier numéro de *Playboy* ! Elle regarda, horrifiée, la couverture où s'étalait une ravissante créature. Elle le feuilleta rapidement, et, comble d'horreur, déplia accidentellement le « cœur » du magazine, un nu de trente centimètres de long ! En couleurs.

L'indignation lui coupait la voix. Malko croyait déjà entendre le cliquetis des culasses du peloton d'exécution. On ne badine pas avec le déviationisme, en Tchécoslovaquie.

Le diplomate avait perdu toute sa superbe. Toujours aussi rouge, il balbutiait une vague explication. La douanière hésita entre l'autodafé immédiat et le mépris, puis jeta violemment à terre le magazine et referma la valise d'un geste sec. La croix qu'elle y traça avec une craie rouge était plus un stigmate d'infamie qu'une absolution. Penaud, le Tchèque sortit en courbant les épaules. Les miliciens et la douanière le suivirent d'un regard lourd de menaces : quels autres miasmes n'avait-il pas ramené de l'Occident ? Malko eut un sourire de commisération pour le malheureux. Il faut dire que les magazines de l'Est, du point de vue distraction, se situent entre l'annuaire téléphonique et le rapport de la Cour des comptes.

Pour l'étranger qu'était Malko, la douanière retrouva son sourire. Et comme il n'avait pas de bagages, il n'y eut pas de problème. Il changea 200 couronnes à une fille souriante et récupéra son passeport. Quand il sortit, le *Playboy* était toujours par terre, objet d'infamie. Malko se demanda quel milicien le volerait le premier. Cela devait valoir une fortune ici.

La route était toujours déserte. La Tatra diplomatique avait disparu. Malko remonta dans son Opel de location, moins voyante que la Jaguar et démarra. Du mirador, un milicien en toque de fourrure, mitrailleuse en bandoulière, le regarda passer avec indifférence. De Breclav, le village-frontière, à Bratislava, il y avait une douzaine de kilomètres. Il ne croisa que deux camions hors d'âge et une Skoda particulière. La neige recouvrait tout. A la frontière on lui avait remis un plan de la ville. Il en aurait besoin, il n'y avait pas mis les pieds depuis l'âge de trois ans !

Après avoir longé un petit lac gelé en contrebas, il se trouva brusquement sur un grand pont métallique enjambant le Danube. A l'autre extrémité, il stoppa à un feu rouge. C'était l'entrée de la ville. Après avoir un peu hésité, il tourna à droite, sur le quai Marta Novicova et arrêta l'Opel. Dans cette ville bénie, il n'y avait aucun problème pour se garer, pour la bonne raison qu'il n'y avait presque pas de voitures. Malko ne tenait pas à se faire remarquer avec son somptueux véhicule occidental.

Dès qu'il mit pied à terre, il comprit pourquoi les passants portaient des bottes : le sol était recouvert d'une couche de boue glacée qui faisait « floc-floc » sous ses semelles. Il revint sur ses pas et s'engagea dans la rue principale de Bratislava, la Dostojevskeho rad.

Comme le luxe cossu de Vienne était loin ! Les façades des maisons étaient noirâtres, les rares voitures ferrailaient, il y avait de nombreux cyclistes montés sur d'étranges machines hautes et massives.

Il était près de midi et une foule nombreuse se pressait sur les trottoirs. Les hommes portaient encore des pardessus presque

jusqu'aux chevilles et les femmes des vêtements sans grâce. Tous disparaissaient sous de lourds chapeaux de feutre. Une vraie migration de champignons. Malko chercha en vain une vitrine attrayante. Tout était d'une tristesse morne, y compris les visages des passants. Pas une femme jolie ou même attirante. Des expressions mornes, lasses. Il s'arrêta devant la vitrine d'un libraire pour consulter son plan. La femme qu'il allait voir habitait dans la vieille ville, rue Heydukova. Il repéra la rue sur le plan et jeta un coup d'œil à la librairie. Une vraie propagande pour l'analphabétisme. Des œuvres exposées, la plus drôle était *L'Evolution du Socialisme en Somalie*. Heureusement que les magasins étaient nationalisés, sinon le libraire serait mort de faim.

Il ne pouvait aller à son rendez-vous qu'à deux heures, d'après les instructions de Grelsky. Aussi se mit-il en quête d'un restaurant. Une demi-heure plus tard, il avait parcouru la moitié de la ville sans avoir trouvé autre chose que des cantines où l'odeur interdisait même d'entrer ! A croire que le Socialisme remplaçait l'appétit. A bout de forces, il entra au Syndicat d'Initiative, en train de fermer. Là enfin, on lui indiqua un restaurant. Gentiment, l'employé s'offrit à le conduire. Ils échappèrent de peu à un tramway qui les trempa de boue glaciale jusqu'aux genoux. Ceux de Vienne étaient des Rolls à côté des véhicules brinquebalants et bourrés à craquer, à la peinture écaillée qui circulaient à Bratislava. D'ailleurs, les conducteurs les menaient avec un soin infini, comme s'ils avaient peur qu'ils tombent en poussière sans préavis.

Le restaurant était caché au fond d'une arcade. En poussant la porte, Malko déboucha sur un autre monde. La décoration était moderne et agréable, un peu Scandinave. Il y avait des banquettes avec des groupes de jeunes gens, filles et garçons. Ceux-là n'avaient pas le regard éteint. Les filles étaient bien coiffées, maquillées, certaines jolies. Les garçons avaient les cheveux longs. C'était certainement un repaire de vipères lubriques crypto-impérialistes. Tout le monde regarda Malko avec curiosité. Ses vêtements le désignaient inmanquablement comme Occidental, aussi sûrement que s'il avait eu un écriteau autour du cou.

Au vestiaire, seule concession au régime, le type qui prit son manteau avait l'aspect massif et rébarbatif d'un policier en civil. Malko en fut mal à l'aise. Il n'avait pu prendre aucune arme, c'eût été trop dangereux. En cas d'incident, son seul secours était une radio émetteur-récepteur miniaturisé collé directement à même la peau de son dos entre les omoplates. Pour échapper à une fouille sommaire. Krisantem serait près de la frontière avec le poste correspondant. Il avait intérêt à courir vite. Arrêté, les Tchèques le démasqueraient facilement... Peu de chance de jamais revoir son château. La serveuse, une fille saine à la poitrine imposante moulée dans une robe de

satinette noire, déposa le menu devant Malko. Il était en tchèque, sauf un plat : la soupe au mou de veau indiquée en allemand. Il le prit avec des « Knedliky », ignorant totalement ce que cela pouvait être. Mais il fit confiance à la mimique de la serveuse. Les couverts en aluminium et les serviettes râpeuses comme du papier de verre, juraient avec le décor plutôt luxueux.

Avec la soupe, on lui apporta un pichet de vin rouge très fort. Le mou de veau n'avait aucun goût. Heureusement, il flottait ça et là quelques croûtons grillés.

Dans un coin, debout, la serveuse le regardait curieusement. Il n'avait l'air ni d'un touriste ni d'un homme d'affaires. Il ne devait pas y avoir tellement de gens à venir se perdre à Bratislava en hiver. Le Knedliky arriva. On aurait dit des noix enrobées de sauce au chocolat. Malko goûta une des boulettes : ça avait le goût de poisson, pas mauvais d'ailleurs. Il en mangea la moitié avec une purée de pommes de terre qui dataient de la fin de la guerre. Il avait oublié ses cigarettes dans la voiture. Pour six couronnes on lui apporta un paquet bleu de « Jezerka », les cigarettes de luxe du régime.

Le goût en était indéfinissable. Au bout de dix bouffées, le filtre prit une couleur marron et se boucha définitivement. Ces cigarettes-là devaient donner non seulement le cancer, mais la lèpre et une douzaine de maladies honteuses...

Malko regarda sa montre : 1 h 30. Il fit signe à la serveuse. L'addition était déjà prête : 45 couronnes, même pas un dollar. Et c'était un restaurant de luxe.

Il reprit son manteau et sortit. Le temps ne s'était pas amélioré. Il regarda avec nostalgie les façades grises et austères des immeubles et la foule triste. Quand il était très petit, il était venu à Bratislava qui s'appelait alors Presbourg. C'était une ville gaie et vivante, réputée pour ses fêtes au bord du Danube. Une petite Vienne. Et maintenant...

La place du 29 Août était occupée par un marché. A perte de vue, s'étaient des éventaires de pommes. A croire que les Tchèques avaient réussi à faire de la viande de pommes, des omelettes avec des pommes et probablement du café, d'après le goût de celui qu'il avait bu au restaurant.

Devant une épicerie qui annonçait un arrivage de bananes, il y avait une queue de trente personnes résignées.

Moitié pour voir s'il était suivi, moitié par curiosité, Malko entra dans une sorte de Department Store^[19] de six étages. Beaucoup de monde. Tout semblait de mauvaise qualité. Il vit des machines à laver antédiluviennes vendues au poids de l'or. Au moment où il quittait le rayon par l'ascenseur, il les aperçut.

Deux hommes en manteau de cuir brun, le feutre enfoncé bien droit. Ils arrivaient par l'escalier. Malko croisa le regard de l'un d'eux

qui détourna le sien un peu trop vite.

La porte de l'ascenseur se refermait. Le cœur de Malko battit plus vite. C'étaient des policiers, mais le cherchaient-ils, lui ? Bousculant les gens, il sortit de la cabine le premier, et fila dehors. Rien en vue. Matériellement, les deux hommes n'avaient pas eu le temps de descendre les six étages.

Marchant vite, il remonta le long de la place, passa devant la poste et tourna à droite dans la rue Polna. C'était une rue sans trottoirs et sans voitures, menant à la vieille ville. Malko passa sous une arche de pierre et se retrouva dans une rue en pente. Il avait le plan gravé dans la tête. La rue qu'il cherchait était tout près. Il s'arrêta une seconde devant une charcuterie et jeta un coup d'œil derrière lui. Rien.

En deux minutes, il fut dans la rue Heydukova. C'était presque une ruelle, bordée de petites maisons de pierre datant du siècle dernier. Au numéro 16, il y avait une boutique de porcelaines. Malko s'y arrêta et entra dans le couloir. C'était au second, d'après les indications du Polonais.

Malko monta dans l'obscurité, à pas lents. Il n'y avait qu'une porte sur le palier. Il écouta. Un vague bruit de musique à l'intérieur. Il frappa deux coups, puis un, puis encore deux et attendit. Il pensait aux deux hommes en cuir. Il n'y a jamais de coïncidences dans ce métier. Ceux qui l'ont cru en sont morts. La porte s'ouvrit. De dix centimètres.

— Qu'est-ce que vous voulez ? fit en tchèque, une voix de femme.

— Je viens de la part de Stéphane, répondit Malko en allemand.

La porte s'ouvrit un peu plus et Malko fut happé par une main osseuse.

Il se retrouva en face d'une femme d'une cinquantaine d'années outrageusement fardée, très maigre, les cheveux cachés par un bandeau. Son maquillage dessinait une bouche immense et ses cheveux avaient des mèches grises. Elle avait dû être belle vingt ans plus tôt. Ses grands yeux bruns liquides dévisagèrent Malko avec méfiance.

— Qui êtes-vous ? dit-elle en mauvais allemand. Pourquoi venez-vous ? Sans répondre, Malko sortit le demi-billet de dix couronnes. La femme le prit, tourna les talons et disparut dans la pièce voisine, sans fermer la porte.

Il y eut un conciliabule à voix basse et un jeune homme blond apparut. Avec ses grands yeux clairs et son visage ouvert il fut tout de suite sympathique à Malko. Il semblait très excité par sa présence.

— Voici mon neveu, Michelska, dit la femme un peu radoucie. Elle avait à la main l'autre moitié du billet.

— Vous êtes le bienvenu, dit le jeune homme, en allemand. Pardonnez-nous notre mauvais accueil, mais nous avons eu beaucoup d'épreuves ! Les Allemands, les communistes maintenant. J'espère qu'un jour vous viendrez nous délivrer, conclut-il d'un ton farouche.

— Qui nous ?

— Vous. Ceux de l'autre côté.

Il parlait un assez bon allemand. Malko était touché par son enthousiasme, mais pressé.

— Vous savez pourquoi je suis venu ? demanda-t-il.

— Bien sûr, fit la femme.

Le jeune homme blond repartit dans l'autre pièce et revint avec le porte-documents noir. La serrure semblait intacte mais la bande de plastique rouge avait disparu. La tante de Michelska regardait l'objet d'un air anxieux. Elle croisa les mains, les yeux exorbités.

— Maintenant, partez, partez vite. J'ai si peur.

Malko n'eut pas le temps de répondre. Michelska le tirait par la manche.

— Dites, Monsieur, fit celui-ci. Vous allez souvent au cinéma ? Son ton était presque implorant.

— De temps en temps, pourquoi ?

— J'aime le cinéma. Le vrai. Ici nous n'en avons pas. A l'Université, quelquefois, j'achète au marché noir des revues étrangères, mais cela vaut jusqu'à 40 couronnes.

— Pourquoi ne fuyez-vous pas à l'Ouest ? demanda Malko. Ce ne doit pas être impossible ?

— Je finis mes études. Après je partirai.

Malko fut surpris par le ton sans réplique qui contrastait avec le visage presque enfantin. Il allait répondre quand on entendit des pas dans l'escalier. Michelska devint blanc comme un linge. Il mit un doigt sur sa bouche.

Les pas se rapprochaient. Ils s'arrêtèrent devant la porte. Un seul coup fut lourdement asséné sur le battant.

Le cœur de Malko battait la chamade. C'était le pépin. Le truc sans issue qui finit toujours par arriver. Ainsi, Ferenczi avait bien été à l'écoute.

Les trois restaient immobiles au milieu de la pièce, retenant leur souffle. La femme avait pris l'expression tragique d'une Grecque antique.

Un nouveau coup plus fort fut frappé et une voix rogue fit :

— Ouvrez. Police politique.

Michelska avait serré les poings et tout son corps était agité d'un tremblement nerveux. Malko crut qu'il allait s'évanouir. Il était dans de beaux draps : seul, sans arme, dans un pays hostile. Avant tout, il fallait détruire le porte-documents. Il mourrait au moins la conscience

tranquille. Ça, c'était la solution optimiste. Son compagnon le tira soudain par le bras ; il avait retrouvé son calme. Lentement, marchant sur la pointe des pieds, ils passèrent dans la pièce voisine. La tante de Michelska s'assit sur une chaise, les yeux vides. Elle regarda Malko avec une tristesse infinie. Celui-ci ne put s'empêcher de demander :

— Pourquoi avez-vous accepté de garder ce porte-documents ? Vous saviez que c'était dangereux.

Elle releva sa manche gauche et montra un numéro de six chiffres tatoué sur le bras.

— Stéphane m'a sauvé la vie. Il y a longtemps. A Vilna, en Pologne. Nous étions déportés ensemble.

Il se tourna vers Michelska.

— Il y a une autre sortie ?

Sans répondre, le jeune homme ouvrit la fenêtre. A une dizaine de mètres en contrebas, une petite rivière gelée serpentait dans une profonde tranchée, à travers la ville.

— Nous pouvons partir par là, dit Michelska. J'ai une corde.

— Nous ?

— Je viens avec vous. Sinon, vous êtes perdu, vous ne pourrez jamais passer la frontière.

Sans laisser à Malko le temps de répondre, il disparut. Il réapparut deux minutes plus tard, un mince rouleau de corde à la main. Il avait passé un blouson de cuir et mis des gants. Fixant rapidement la corde à l'appui de la fenêtre, il la jeta dans le vide. Une série de coups violents ébranlèrent la porte d'entrée. Une voix d'homme hurla quelque chose.

— Vite, dit Michelska. Ils vont enfoncer la porte.

Entrouvrant son blouson, il découvrit la crosse d'un pistolet qu'il montra fièrement. Malko reconnut un vieux Colt 45 à barillet, militaire. Il avait tellement été frotté au papier de verre qu'il avait l'air en argent.

— Je l'ai ramassé dans les bois, il y a longtemps, expliqua le jeune homme. J'ai plein de cartouches.

— Michelska, mon petit.

La femme avait gémi. De grosses larmes jaillirent de ses yeux. Prostrée sur sa chaise, elle contemplait la scène, les yeux baissés. Quand elle les leva le désespoir qu'y vit Malko lui donna envie de vomir.

— Que va-t-elle devenir ? demanda-t-il à Michelska.

— Ils l'interrogeront et la relâcheront, dit le jeune homme. Elle sait comment faire. Elle a été souvent arrêtée.

— Pourquoi ne restez-vous pas aussi ? Michelska poussa Malko vers la fenêtre.

— Ils me tortureraient. Et vous avez besoin de moi. J'ai tant

envie d'aller de l'autre côté, aussi, de lire ce que je veux, d'être libre...

Il avait des larmes dans les yeux. Malko enjamba la fenêtre et se laissa glisser le long de la corde, la poignée du porte-documents entre les dents. Ses pieds raclaient le mur et il s'attendait à sentir une balle s'enfoncer dans son dos à chaque instant.

Mais il arriva en bas sain et sauf. Le temps de se remettre debout, Michelska était là.

— Suivez-moi.

Le jeune homme partit en courant, le long de la rivière gelée. A vingt mètres il y avait un tunnel ; un coup de feu éclata au-dessus d'eux et une voix d'homme hurla :

— Arrêtez.

La voix était connue de Malko. Il se retourna et avant d'entrer dans l'obscurité du tunnel, il eut le temps de reconnaître à la fenêtre le front dégarni de Janos Ferenczi.

— Donnez-moi la main, dit Michelska. Vite. Le tunnel remonte plus loin. Mais ils n'auront pas le temps d'y arriver avant nous. J'ai un ami qui a une camionnette, il va nous faire sortir de la ville. Ils couraient tant bien que mal sur le sol inégal. Effectivement, cinq cents mètres plus loin, la lumière réapparut. Des marches taillées dans le roc permettaient de rejoindre le niveau des rues.

Malko et Michelska émergèrent dans une ruelle déserte.

Ils tournèrent le coin. Devant eux il y avait une boucherie. Michelska prit Malko par le bras.

— Attendez-moi. Je vais chercher mon ami. S'il n'est pas là nous nous cacherons dans la boucherie jusqu'à ce soir.

Sans lui laisser le temps de répondre, il s'engouffra dans la boutique. Malko resta immobile, surveillant la ruelle et la rue. Ferenczi savait pourquoi il était là. Il allait passer la ville au peigne fin. Pas question de reprendre la voiture. Et la frontière était à vingt kilomètres. Il n'avait qu'un avantage sur ceux qui le cherchaient : peut-être ignoraient-ils qu'il était aidé par un Tchèque. Ses sombres pensées furent troublées par une pétarade. La porte cochère, à côté de la boucherie, s'ouvrit et il en sortit un triporteur à moteur conduit par un garçon-boucher, une bouille ronde et les cheveux en épis, avec un nez en pied de marmite. L'engin stoppa à sa hauteur et le conducteur fit signe à Malko de monter à l'arrière.

Il écarta les pans de la toile. Il ne vit que des quartiers de viande.

— Montez, fit la voix de Michelska.

Malko écarta un demi-veau et se glissa à l'intérieur. L'odeur fade et écœurante de la viande lui soulevait le cœur, mais ce n'était pas le moment d'avoir le nez sensible. La secousse du démarrage le jeta contre Michelska accroupi au fond. Ils étaient complètement cachés

par un rideau de viande.

— Nous allons vers la frontière, souffla le compagnon de Malko. Il nous déposera le plus loin possible.

Après, il faudra se débrouiller...

Entre l'odeur de la viande et celle du mélange essence-huile, Malko était près de la nausée. Il aurait donné cher pour avoir ses deux équipiers de San Francisco, Chris et Milton. Ferenczi, ils en auraient fait de la bouillie pour les chats.

Le triporteur montait, descendait, stoppait, repartait. Sa vitesse augmenta et il tangua moins.

— Nous sortons de la ville, dit Michelska, par l'avenue Praszka. Ça fait un détour mais c'est plus sûr.

Comment pouvait-il savoir où ils étaient après ces détours ? Malko frissonna. Un vent glacial s'engouffrait par les interstices de la toile. Si ses ancêtres avaient pu le voir, tassé au fond d'un triporteur entre des morceaux de viande ! C'était idiot d'échapper à Ferenczi pour mourir d'une pneumonie.

— Des soldats en avant, hurla le conducteur.

Michelska et Malko se regardèrent. Le jeune homme avait l'air de plus en plus résolu. Il releva le chien du Colt.

— Pas de bêtises, dit Malko.

Le triporteur ralentit et stoppa. On entendait assez bien la conversation. Il devait y avoir trois soldats. L'un d'eux se mit à blaguer.

— Tu vois pas que tu fais peur à ce petit gars. C'est pas dans de la bidoche qu'il faut chercher notre espion. Celui-là est un bon citoyen, pas vrai ?

On n'entendit pas la réponse du conducteur, mais le triporteur se remit en marche. Michelska rit nerveusement.

Maintenant l'engin roulait assez vite. Deux fois, ils furent doublés par des camions qu'ils reconnurent au bruit. Ils devaient se trouver sur la grande route. Soudain le triporteur s'arrêta. La face hilare du conducteur apparut à l'arrière.

— Nous sommes à l'embranchement de la route pour Vienne et pour Budapest, dit-il. Je m'arrête une seconde pour livrer, et après qu'est-ce que je fais ?

— Mène-nous aussi loin que possible, demanda Michelska. Il expliqua :

— Par ici, il n'y a que des prairies, nous ne pourrions pas nous cacher. Plus loin, le long de la frontière, il y a des bois.

Malko approuva. Dès qu'il serait à portée de radio de Krisantem, celui-ci pourrait peut-être les aider.

Trois minutes plus tard, le triporteur repartait. Il était quatre heures, mais déjà la lumière avait beaucoup baissé. Pendant un

moment tout se passa bien, puis le grondement d'une voiture se rapprocha derrière eux.

Elle les dépassa. Soudain, le conducteur du triporteur freina. Il cria :

— Des hommes dans une Tatra noire. Elle a stoppé, ils me font signe d'arrêter.

— Obéissez, cria Malko.

— Une Tatra, ce sont des policiers, remarqua Michelska.

Cette fois, il n'avait plus affaire à des soldats sans méfiance. Ce ne pouvaient être que des hommes de la police secrète. Ou Janos Ferenczi lui-même.

Le triporteur cahota et stoppa sur le côté de la route. On entendit une portière claquer. Le conducteur annonça :

— Il y a deux hommes qui viennent.

Michelska, avant que Malko ait pu le retenir, écarta les quartiers de viande et s'accroupit près de la toile, le pistolet au poing.

— Ne bouge pas, dit Malko. C'est peut-être une vérification de routine.

On entendit l'un des deux hommes s'adresser au conducteur du triporteur.

— Où vas-tu avec ça ?

L'autre répondit d'une voix mal assurée :

— A Breclav, livrer de la viande.

— Tu as un laissez-passer pour sortir de la ville ?

— Non. Je ne sav...

— Bien. Tu vas nous suivre. Les miliciens s'occuperont de toi. En attendant, on va jeter un coup d'œil. D'ici que tu fasses du marché noir.

Malko eut un sourire ironique dans le noir. A quoi tiennent les choses... La toile fut soulevée brusquement. En une fraction de seconde, Malko enregistra les dents en or d'un inconnu au visage lourd, puis le Colt tonna et les dents se volatiliserent. Rejeté en arrière, le policier tomba sur la chaussée. A cette distance, la balle d'un Colt, c'est un vrai obus. Déjà Michelska avait bondi dehors. Il y eut une autre détonation. Malko rampa sur la viande et sortit à son tour. Michelska était appuyé au triporteur, très pâle. L'homme aux dents en or était couché sur le dos, à moitié dans le fossé. Le bas de son visage n'était plus qu'une plaie rouge, sa mâchoire inférieure pendant sur sa poitrine, comme une horrible pendeloque.

Un autre homme était couché sur le côté, en chien de fusil, les deux mains pressées contre son côté. Son chapeau était tombé sur la route, près de lui. Il eut un hoquet et resta la bouche ouverte.

Michelska regardait les deux hommes en tremblant. Brusquement, il tourna la tête et vomit d'un long trait. Puis, il s'essuya avec sa manche, de la main qui tenait encore le Colt.

— Je... excusez-moi, balbutia-t-il. C'est la première fois que je vois quelqu'un mourir.

Il avait la moue piteuse d'un enfant qui a cassé un vase précieux. Malko le prit par le bras. Il eut l'impression de toucher un marteau

pneumatique tellement l'autre tremblait.

— Ne restons pas là.

Un peu plus loin, la Tatra était arrêtée, portières ouvertes.

— A combien sommes-nous de la frontière, demanda Malko.

— Trois ou quatre kilomètres.

— Prenons la voiture. Laissons votre ami. Il n'a qu'à retourner sur Bratislava et, si on l'interroge, jurer qu'il n'a rien vu. Ce n'est pas ces deux-là qui le démentiront.

Indécis, le type au nez en trompette regardait les deux corps étendus. Michelska le prit par le bras et dit rudement :

— Allez, file, vite. Sinon, ils te prendront et te fusilleront.

Il ne dit rien mais monta sur son engin, mit en marche et fit demi-tour. Malko le regarda s'éloigner. Il espérait de tout son cœur qu'il s'en tirerait. Il ne savait même pas son nom.

— Prenons la Tatra et essayons de passer, dit-il. C'est notre chance. Ils coururent jusqu'à la voiture arrêtée. Sans l'abri du triporteur, les cadavres étaient visibles d'un kilomètre.

Malko se glissa au volant de la Tatra. Cela sentait la sueur et le tabac fort. Tout de suite, il aperçut un poste radio qui grésillait. Une voix cracha dans le haut-parleur :

— Allô, Slavin, Allô, Slavin, qu'est-ce qui se passe. Nous avons entendu des coups de feu. Allô, Slavin.

Malko tourna un bouton, la voix se tut. Après deux ou trois tâtonnements, il trouva la première et embraya. Dans le rétroviseur, il aperçut une voiture qui grandissait à toute vitesse.

— Il faut foncer, dit-il à Michelska. Ils n'auront peut-être pas le temps de tirer. Les miradors sont très en retrait du poste-frontière.

Ils venaient de s'engager dans la ligne droite qui se terminait aux miradors. La route était en surplomb d'un bois assez clair. Tout de suite, Malko aperçut quelque chose d'anormal. La route était obstruée par un camion, formant chicane. Plusieurs hommes se tenaient à côté. Il jeta un coup d'œil à Michelska. Le jeune homme avait retrouvé son calme. Le barillet de son Colt basculé, il remplaçait les cartouches manquantes.

— La route est barrée, annonça Malko. Michelska leva ses yeux clairs.

— Je connais un passage à un kilomètre d'ici. Il y a une rivière. Mais il faut aller à pied.

— Nom de Dieu ! fit Malko.

La voiture qu'il avait aperçue dans le rétroviseur était toute proche maintenant. C'était une Tatra noire, comme celle qu'ils avaient volée. Il y avait deux hommes à l'avant.

— Prépare-toi, dit Malko. Ça va secouer.

L'autre voiture n'était plus qu'à cent mètres. Malko donna un

coup de volant et fonça sur le bas-côté. Il n'y avait pas de fossé, mais une pente douce jusqu'à un champ gelé. La Tatra s'y engouffra comme sur un toboggan. Malko essaya d'en garder le contrôle, mais la prairie était une vraie patinoire. Ils allaient encore à près de 80. Par miracle il évita un poteau en ciment, louvoya le long d'une barrière et vit venir un énorme arbre, droit devant.

— Attention !

L'aile avant droite disparut, comme par enchantement. La Tatra tourna sur elle-même et s'arrêta le moteur emballé. Machinalement, Malko coupa le contact. D'un coup d'épaule, il ouvrit sa portière. Michelska saignait de la bouche mais sauta à terre. Malko enfonça jusqu'aux chevilles dans la neige. Ils étaient à environ trois cents mètres de la route. Deux silhouettes apparurent, debout sur le talus. Les occupants de l'autre voiture devaient croire à un accident.

— Par là, cria Michelska.

Il courait déjà vers la lisière d'arbres.

On appela de la route. Malko ne se retourna pas. Deux coups de feu claquèrent. A cette distance, ils ne risquaient pas grand-chose, au pistolet. Mais l'alerte était donnée. Gêné par le porte-documents Malko courait moins vite que son compagnon. Celui-ci dut l'attendre, embusqué derrière un arbre.

Une seconde, ils observèrent la route. Les deux hommes ne tentaient pas de les suivre.

— Ils vont chercher du renfort, observa Malko. Nous n'avons pas beaucoup de temps.

Ils marchèrent vingt minutes sans un mot. Le bois était assez clairsemé, mais les buissons et les trous recouverts de neige rendaient la marche pénible.

— C'est encore loin ? demanda Malko essoufflé.

— Un kilomètre.

Malko pensait à Krisantem. Le Turc se trouvait à quelques centaines de mètres à vol d'oiseau. Dans un autre monde. Entre eux il y avait la double ligne de grillage, les miradors et les gardes du rideau de fer. Il envoya la main entre ses omoplates pour tâter si sa radio était toujours là.

— Aidez-moi, demanda-t-il à Michelska. J'ai quelque chose de collé dans le dos avec du sparadrap. Une radio. Prenez-la.

Il se baissa et le Tchèque glissa la main dans le col. Entre les deux omoplates, il repéra la petite boîte noire et tira. Le sparadrap se détacha facilement.

Michelska regarda la boîte avec étonnement.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une mini-radio, expliqua Malko. Emetteur-récepteur. Un bijou de la miniaturisation. De l'autre côté, en Autriche j'ai un ami qui

a le même. Il pourra peut-être nous aider.

— Mais alors, vous... vous êtes un vrai espion ? Les yeux du jeune Tchèque brillaient d'excitation.

— Hélas ! fit Malko.

Du coup, Michelska ne se sentait plus de joie. Il était tout prêt à voir son nom gravé sur un monument aux morts. Ce que c'est que la connerie humaine.

Malko déplia la minuscule antenne et appela à voix basse.

— Elko, Elko, vous m'entendez ?

Seul le grésillement de l'appareil répondit. Il réitéra son appel plusieurs fois, devant Michelska anxieux, puis coupa le contact.

— Ou il est trop loin, ou il n'est plus à l'écoute. J'ai bien peur que nous n'ayons plus à compter que sur nous-mêmes.

Le porte-documents semblait soudain plus lourd à son bras. Il était dans une rage froide en pensant qu'il était en train de risquer sa vie et sa liberté pour un secret qui n'en serait probablement plus un dans six mois, avec les progrès de la technique. Au loin, on entendit des appels et des coups de sifflets.

— Ils ne se pressent pas, dit Malko, amer, ils savent bien que nous sommes coincés.

— Allons à la rivière, dit Michelska. Nous pourrions passer. Des amis l'ont fait. Il suffit de plonger et de rester sous l'eau une minute. Le courant vous porte.

— Tu es sûr qu'il n'y a pas de piège ? Le jeune Tchèque secoua la tête.

— Il n'y a que les gens du pays qui savent qu'elle est assez profonde pour se cacher. Et peut-être ceux qui ont construit le barrage l'ont-ils fait exprès.

Ils marchaient maintenant dans un petit sentier gelé, Michelska en tête. Soudain, il s'arrêta.

— Voilà la rivière.

C'était plutôt un ruisseau. Il coulait perpendiculairement à la frontière. Michelska obliqua à gauche, suivant la ligne d'arbres. Et brusquement, ils furent devant le rideau de fer. En contemplant cette nouvelle muraille de Chine, Malko fut submergé d'admiration pour le travail de fourmis que cela représentait.

Il y avait d'abord un glacis dégageant la clôture. Celle-ci, côté tchèque, se composait d'un épais grillage d'environ quatre mètres de haut, tenu par des poteaux en ciment espacés d'une dizaine de mètres. Le tout était surmonté de six rangées de fil recourbés de fer barbelés, vers l'intérieur.

Ensuite, un espace libre de cinq ou six mètres, comme un chemin de ronde, et une seconde clôture semblable à la première. Les deux s'étendaient à perte de vue, de chaque côté. De loin en loin des

projecteurs étaient fixés sur certains des poteaux en ciment.

— Il ne faut pas toucher aux fils de fer, souffla Michelska. Ils sont électrifiés. Pas assez pour vous tuer mais cela déclenche un signal d'alerte. Les gardes viennent en voiture, en utilisant le chemin de ronde. Il y en a tous les kilomètres, par ici, à cause de la route. De toute façon, il aurait fallu des outils. Ni l'un ni l'autre n'en avait. Creuser la terre durcie par le gel était impossible. Et cela aurait pris des heures. Or, c'était une question de minutes.

Le barrage enjambait la rivière. Malko comprit tout de suite le plan du Tchèque. Les poteaux en ciment étaient enfoncés sur chaque rive et le grillage affleurait l'eau. Mais il n'allait pas jusqu'au fond. Il devait y avoir la place de se glisser.

Michelska avançait avec précaution. Malko le vit descendre devant lui. Et brusquement il s'arrêta. Il le rejoignit sur le bord et comprit. La rivière était gelée.

A quatre pattes sur la glace épaisse, le jeune Tchèque s'avança jusqu'à toucher la clôture. Il avait ramassé une grosse pierre et tapait sur la glace. Il ne réussit qu'à faire jaillir quelques éclats. L'eau était prise jusqu'au fond. Il aurait fallu de l'explosif. Malko soupira. Il sentait le regard désespéré de Michelska posé sur lui.

— Il faut revenir en arrière, jusqu'à la ville et nous cacher, dit-il. Le Tchèque secoua la tête.

— Vous ne connaissez pas le pays. Personne ne nous aidera, c'est trop dangereux. Nous avons tué des policiers. Même ma tante me jetterait à la porte.

— Essayons quand même.

La glace de la rivière, avec ses aspérités, offrait une assez bonne prise. Ils se mirent tristement en marche vers l'Est. Si seulement il pouvait trouver une cachette sûre pour le porte-documents. Sinon, il fallait le détruire.

Ils firent cinq cents mètres en silence. La rivière s'élargissait, bordée à gauche par une petite colline. Soudain Malko aperçut une blessure jaune dans la colline. Au pied se trouvaient une sorte de tour métallique, une baraque et de gros engins mécaniques de terrassement.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

— Une carrière.

— Allons voir. On y trouvera peut-être des outils.

Comme des patineurs en folie, maintenant leur équilibre, les bras écartés, ils regagnèrent la rive.

La cabane était fermée par un énorme cadenas. Malko la contourna et tomba en arrêt devant un énorme bulldozer recouvert de toiles à sac. Malko resta à le contempler comme si c'était la dernière Rolls du Salon. Michelska l'avait rejoint et regardait sans comprendre.

— Mon vieux, fit Malko, il s'agit de faire démarrer cet engin. Ça m'étonnerait que le grillage lui résiste...

Le Tchèque se précipita, arracha les toiles, et commença à farfouiller sur la machine. Au bout d'un instant, il se releva et annonça :

— Il y a de l'essence. Mais ça va être dur de le faire démarrer avec ce froid. Laissez-moi faire.

Il courut vers le chantier et revint avec une boîte de conserve et un bout de tuyau. En dix secondes, il eut soutiré un peu d'essence au réservoir, de quoi remplir la boîte. Il y ajouta de la terre et sortit un briquet de sa poche.

Une jolie flamme bleue s'éleva à trente centimètres. Michelska prit la boîte et la glissa sous le carter du bulldozer, puis se releva les yeux brillants.

— Dans dix minutes, l'huile sera chaude. On pourra le faire partir à la manivelle.

Un quart d'heure environ s'était écoulé depuis qu'ils avaient quitté la route. Le temps que les recherches s'organisent, ils avaient une chance de s'en tirer.

Les deux hommes s'accroupirent près de la cabane. Heureusement la flamme pâle ne se voyait pas de loin. On devait les chercher près du barrage. Malko sortit sa radio et l'alluma. Aussitôt la voix de Krisantem perça le silence si fort qu'il baissa précipitamment.

— Ici, Elko. Ici Elko, m'entendez-vous ?

Le Turc répéta trois fois. Malko sauta sur le bouton.

— Elko, je vous entends très bien. Où êtes-vous ?

— Dans un chemin au nord de la route, à environ un kilomètre de la frontière. Et vous ?

— Au nord aussi. A peu près même distance. La police est derrière nous. Nous allons tenter de franchir le barrage avec un bulldozer. Venez à notre rencontre.

— D'accord. J'attendrai de vous voir.

— O.K. Rappelez toutes les cinq minutes.

Malko coupa. Une lueur de triomphe dansait dans ses yeux dorés. Le silence retomba. Malko priait silencieusement ; pourvu que le bulldozer démarre. C'était trop bête d'échouer si près du but. Même avec l'aide de Krisantem, ils n'auraient pas le temps d'ouvrir une brèche dans le barrage sans l'engin.

Malko regarda sa montre : neuf minutes s'étaient écoulées depuis que Michelska avait allumé sa boîte. La flamme n'était presque plus visible.

— Essayons, dit-il.

Le Tchèque se précipita sur la manivelle. Malko avait repéré les manœuvres de mise en marche. C'était d'ailleurs très simple. Le

bulldozer se conduisait comme un char avec deux palonniers commandant chacun une chenille.

— Go !

Michelska pesa sur la manivelle et faillit se démettre le poignet. L'huile n'avait pas complètement dégelé et les veines de son front saillirent sous l'effort. On l'aurait cru au bord de l'apoplexie. Il y eut deux « teuf » mais ce fut tout. Le Tchèque s'arrêta, épuisé. Soudain une voix caverneuse retentit sous le sous-bois :

— Nous savons où vous êtes. La forêt est cernée. Rendez-vous. C'était la voix de Ferenczi, multipliée par un puissant haut-parleur. Pour être plus libre de ses mouvements Michelska posa le Colt par terre. Malko tira le starter à fond et pria.

Au vingtième tour, il y eut un rugissement. Tout l'engin vibra. Michelska se redressa, triomphant, de la sueur coulant dans les yeux en dépit du froid.

— On sera à Vienne ce soir, hurla Malko.

Ce n'était pas le moment de ménager le moteur. Laissant le starter, Malko embraya et tira à fond le palonnier gauche. Il serrait le précieux porte-documents entre ses genoux. Lentement, le lourd engin pivota sur le sol gelé. D'un bond Michelska monta derrière Malko. Le bulldozer cahotait sur la rive, suivant la rivière. Il faisait un bruit épouvantable qui s'entendait certainement à deux kilomètres. Rien ne se passa durant deux cents mètres. Crispé sur ses palonniers, Malko tâchait de garder l'engin sur le sentier. Les 24 heures du Mans, à côté, c'était une promenade. Pourvu qu'il y ait assez d'essence ! Michelska cria :

— Attention, à gauche.

Une silhouette venait d'apparaître entre les arbres. Un uniforme et une chapka de fourrure. Malko vit luire l'acier d'une mitraillette. Le jeune Tchèque tira. L'homme disparut.

Quelques instants plus tard, une rafale éclata sur la droite. Les balles hachèrent les arbres très haut. On tirait au jugé. Encore cent mètres.

La voix de Ferenczi éclata de nouveau.

— Rendez-vous. Nous allons être obligés de vous abattre.

L'écho renvoya les dernières syllabes. Cela fit « tre-tre-tre ». Michelska tira deux fois sur d'autres silhouettes. Baissé sur son siège Malko aperçut un soldat devant le bulldozer.

— Michelska, attention.

Le Tchèque se leva pour tirer au moment où une rafale de mitraillette balayait le bulldozer.

Le choc d'une balle le jeta contre Malko. A son tour, il tira, puis son percuteur fit un bruit sec. L'arme était vide. Sur son visage l'étonnement le disputait à la douleur. A vingt ans on se croit

invulnérable.

Puis, il roula des yeux blancs et poussa un long gémissement. Malko lâcha un palonnier pour lui prendre l'épaule.

— Tiens bon. On est presque arrivés.

Michelska respira profondément et toussa. Une grande tache rouge s'élargissait sur sa chemise.

— Ça va, murmura-t-il. Ça va.

Sa voix n'était plus la même. Appuyé à Malko, il rechargea son arme, lentement, comme s'il devait faire un effort extraordinaire pour chaque geste.

La première clôture du rideau de fer était à cinquante mètres. Michelska leva son arme et tira les six coups. Le sous-bois grouillait maintenant de soldats en chapkas et longs manteaux gris-bleu. De nouveau une rafale de balles s'écrasa sur les tôles du bulldozer. Les soldats devaient avoir pour instructions de les prendre vivants car ils ne tiraient pas autant qu'ils l'auraient pu.

Le visage du Tchèque était livide. A chaque cahot il serrait les dents. Une mousse rosâtre suintait entre ses lèvres. Encore une fois, il parvint à recharger le Colt. Malko se retourna. Une demi-douzaine de soldats arrivaient au pas de course derrière le bulldozer, à trente mètres. Michelska les vit aussi.

— J'ai trop mal, murmura-t-il. Je vais descendre. Comme ça je les arrêterai. Vous viendrez me chercher, après, avec votre ami.

— Vous êtes fou. Je ne pourrai pas revenir.

— Ça ne fait rien. Je sens que je vais mourir. Alors...

La clôture était là, à trente mètres. Une balle passa en sifflant près de la tête de Malko. Michelska tira.

— Laissez-moi la radio. Je vous dirai où je suis.

Malko lui tendit la boîte noire. Il l'enfouit dans la poche de son blouson de cuir. Leurs regards se croisèrent. Malko plongea dans les yeux immenses et blancs.

— Adieu, fit le Tchèque.

— Adieu, Michelska.

Ils criaient tous les deux pour se faire entendre. Le jeune homme se laissa glisser le long du bulldozer et roula par terre. Du coin de l'œil, Malko le vit se tasser contre un arbre. Le Colt tonna et une vague de reconnaissance le submergea.

Le Tchèque fit un petit geste de la main et tira encore. Son arbre commandait tout le passage.

Malko, avec rage, écrasa l'accélérateur. La pelle en avant, le bulldozer entra dans la clôture comme dans du beurre. Le grillage se tordit, s'arracha, s'enroulant autour de l'avant. Les chenilles patinaient. Malko mit en marche-arrière et recula, entraînant la clôture. Le bulldozer se secouait furieusement comme un éléphant

blessé. Le Colt cracha encore deux fois. Puis il y eut une longue rafale de mitraillette et un cri.

Malko se lança sur la seconde clôture. Mais il n'avait pas assez d'élan. Cette fois, le lourd bulldozer rebondit comme une balle de tennis. Il fallait reculer d'une dizaine de mètres et prendre de l'élan. Cela signifiait au moins une minute. Une éternité.

— Hé !

C'était la voix de Krisantem. Malko l'aperçut. Il était collé au grillage en face de lui. La Remington au poing droit. Bienheureuse vision.

— Couvrez-moi, hurla Malko par-dessus le bruit du moteur.

Le Turc fit signe qu'il avait compris. Il s'accroupit contre le grillage, l'œil collé à la lunette du fusil. Le premier coup fit une fumée blanchâtre. Un hurlement lui fit écho. Le Turc continua à tirer. Comme au stand. Précipitamment, les soldats qui avaient échappé au tir de Michelska se mirent à l'abri.

Cette fois le bulldozer avait pris assez d'élan. Le bord de la pelle coupa net un pan de grillage. Trop net. Le moteur cala et l'engin resta coincé. Il restait à Malko à escalader la clôture à demi-arrachée. Un bruit de moteur lui fit tourner la tête. Une voiture découverte arrivait à toute vitesse, dans le sentier de ronde, chargée d'hommes. Krisantem l'avait vue aussi.

Malko eut l'impression qu'il avait une mitrailleuse tellement la Remington tira vite. Le pare-brise vola en éclats, le conducteur se dressa, les deux mains à ses yeux et le véhicule alla percuter le grillage. Un des soldats hurlait en retenant ses intestins. Debout sur le capot du bulldozer Malko jeta le porte-documents, loin devant lui, en territoire autrichien. Puis il se retourna. Au pied de l'arbre, Michelska couché sur le côté, ne bougeait plus. Le Colt faisait une tache sombre sur la neige, au bout de sa main droite.

Malko sauta, se reçut dans l'herbe gelée et roula sur lui-même. Le bras secourable de Krisantem l'aida à se relever. Le Turc était d'un calme olympien.

— Il fait froid, remarqua-t-il.

Malko ramassa la serviette et suivit le Turc. L'arbre au pied duquel était mort Michelska restait gravé dans sa mémoire. Il aurait aimé l'enterrer de ses mains. Ils regagnèrent la route après avoir pataugé dans un champ gelé et couvert de neige.

Au poste-frontière, il y avait un charivari monstre. Les Autrichiens allumaient des projecteurs et le chef de poste, affolé, réclamait des renforts à Vienne. Il se voyait déjà la première victime de la troisième guerre mondiale.

Il y a une infinité de gens qui passent leur vie à faire des projets pour le lendemain, comme s'ils étaient sûrs que « demain » existera forcément. Et puis il y a ceux pour qui demain est toujours problématique.

Malko avait une conscience aigüe de cette différence fondamentale en retrouvant le cuir de la Jaguar. Les yeux clos, il revoyait les événements de la journée. Il s'en était fallu de si peu qu'il reste dans l'univers morne et sans espoir de l'autre côté.

La voiture démarra sans secousse, Krisantem au volant. La Remington avait regagné le coffre.

Soudain un feu clignotant bleu apparut devant eux. A toute vitesse un microbus Volkswagen de la police autrichienne les croisa ; Krisantem eut un sourire modeste. Les gardes-frontière tués, cela n'a jamais amélioré les rapports de bon voisinage.

Epuisé, Malko s'assoupit. La nuit tombait. La route était éblouissante de neige et la Jaguar paraissait glisser dans un monde irréel. Le tumulte de la frontière s'estompait. Dans son demi-sommeil, Malko déplaça le porte-documents noir. A sa grande surprise, il s'ouvrit avec un claquement sec. Complètement réveillé, il l'examina : une balle avait frappé le fermoir en séton, faisant sauter les serrures. Il l'ouvrit complètement. Il contenait un document dactylographié d'une cinquantaine de pages relié en toile grise. A la lumière du tableau de bord, il vit que le texte était rédigé en anglais. Krisantem tourna à gauche. La silhouette sombre des trois corps de bâtiments se découpait sur le paysage enneigé. Malko eut envie d'embrasser chaque pierre de son château. Au fond, elles avaient presque toutes failli lui coûter la vie.

— Je vais vous faire couler un bain, dit Krisantem très stylé. Incroyable de penser qu'il était parti le matin même. Cela faisait une éternité.

Il entra dans le hall et ôta son manteau.

— Eh ben, c'est pas trop tôt !

Un verre à la main, Marisa le regardait, appuyée à la porte de la bibliothèque. L'éclat inquiétant de ses yeux et le niveau désespérément bas du flacon de cristal contenant la vodka avaient certainement un rapport étroit.

En deux mots, elle était presque ivre morte. Mais pas sans charmes. Elle portait une robe de mousseline noire dans laquelle on

aurait pu découper au moins deux bikinis. Le haut ne comportait qu'une épaisseur qui attirait irrésistiblement l'œil sur une poitrine prête à vous sauter à la gorge. La jupe s'arrêtait à une vingtaine de centimètres au-dessus du genou, si on ne comptait pas la rotule. Quant aux bas noirs en léger filet, ils avaient dû être calculés pour rendre leur vigueur aux vieux fétichistes de l'Opéra de Vienne. L'œil effroyablement lubrique, Marisa virevolta sur ses talons de douze centimètres, ce qui eut pour effet de remonter sa robe d'une vingtaine de centimètres supplémentaires. Elle avait un très joli porte-jarretelles noir. Le vernis de style de Krisantem n'y résista pas. Il resta planté au milieu du hall, les yeux légèrement hors de la tête. Marisa eut un hoquet et lui jeta un coup d'œil furieux :

— Ben quoi, il a jamais vu une robe, ton gorille. Y va attraper un coup de sang.

Krisantem émit à voix basse une série d'obscénités en turc et fila dans la cuisine prendre un grand verre d'eau fraîche. Agressive, Marisa toisait Malko :

— Alors, tu préfères ta paysanne en bottes ? Merde, quand je pense au mal que je me suis donné pour ressembler à une vraie châtelaine. Tiens, baise-moi la main.

Il s'inclina avec respect. Il ne faut jamais refuser de baiser la main d'une dame.

Marisa en gloussa de joie. Comme une pieuvre chaude et parfumée, elle s'appuya contre lui et balbutia, la voix pâteuse :

— Où étiez-vous tous les deux ? J'avais une peur bleue, toute seule dans ce grand machin. C'est pas possible, tu pourrais faire un Hilton là-dedans.

A demi asphyxié par les effluves mélangés de patchouli et de vodka, Malko la repoussa doucement.

Il décrocha le téléphone et appela William Coby. L'Américain était sorti dîner. Un peu contrarié, Malko décida qu'il veillerait sur son précieux document jusqu'au lendemain.

Pour ce soir, il ne voulait plus penser à rien, pas même à Alexandra qui devait être folle de rage. Pour lui refaire la cour, il valait mieux attendre que Marisa soit repartie.

Dès le lendemain, il prendrait des dispositions pour la remettre avec ménagement dans l'avion de New York. Si elle restait habillée comme ça, elle serait fiancée avant d'avoir survolé la moitié de l'Atlantique.

— J'ai une faim de loup, dit Malko. Dites à Elko que nous passons à table.

Il posa un baiser léger sur le bout de son nez et monta. La première chose qu'il fit fut d'enfermer le porte-documents noir dans un semainier fermant à clef. Il n'avait pas envie de le garder

longtemps. Ferenczi était maintenant sûr qu'il était en sa possession. Il ferait tout pour le récupérer. Malko se changea, enfilant un de ses éternels costumes d'alpaga sombre et peigna ses cheveux blonds. Des paillettes de jade dansaient dans ses yeux d'or. Après le goût de cendres de la mort, il ressentait l'excitation de la victoire. Marisa ferait un repos du guerrier très honnête.

Elle l'attendait dans la salle à manger, assise sur un coussin près de la cheminée, dans une position à faire rêver un aveugle, un sourire figé par la vodka sur ses lèvres peintes.

Malko la prit par la main et la conduisit à table. La vieille Ilse entra, portant la soupière et annonça :

— J'ai préparé un lecso pour Son Altesse.

Marisa ouvrit de grands yeux à l'énoncé du titre. Elle n'arrivait pas à y croire. Ilse la servit généreusement. Le lecso avait l'aspect d'une soupe rougeâtre un peu épaisse. Marisa huma et se mit à lapper goulûment. Malko la regardait en riant. Les trois premières gorgées passèrent très bien. Puis la jeune femme lâcha sa cuillère et regarda son assiette avec incrédulité. L'instant d'après, une très jolie couleur aubergine envahit son cou et son visage, de grosses larmes jaillirent de ses yeux. A tâtons, elle chercha la carafe et négligeant le verre, but à la régálade avec des bruits impossibles à décrire.

Il faut dire que le lecso bien fait peut parfaitement servir de décapant. Tout dépend de la quantité de piment rouge et vert qu'on y met. Ilse connaissait les goûts de son maître.

— Mais c'est du feu, gémit Marisa, qu'est-ce que c'est que ce truc ? C'est un pousse-au-viol ou quoi ?

Malko ne répondit pas, occupé à déguster son lecso. Marisa le contempla avec des yeux incrédules. Comment un être humain pouvait-il ingurgiter un mélange pareil sans prendre feu. A croire qu'il avait le gosier ignifugé.

La carafe vidée, elle réalisa ce que ce feu liquide pouvait donner dans d'autres circonstances. Elle gloussa :

— Je donnerais pas ma place pour un empire ce soir... Krisantem, debout dans un coin de la pièce, fit semblant de ne pas entendre.

Modeste, Malko se resservait.

*

**

Nu dans son lit, merveilleusement bien, Malko attendait Marisa. Le dîner avait passé comme un éclair. Lui avait hâte de s'étendre, et elle de voir l'effet du lecso. Elle entra, après un grattement discret.

Ses longs cheveux roux étaient dénoués sur les épaules. A

Londres, ce qu'elle portait aurait fait une mini-robe très acceptable. Au fond de l'Autriche on pouvait considérer cela comme une très courte chemise de nuit. Lentement, elle arracha le drap qui couvrait Malko, et s'allongea près de lui.

Seul un cadavre eût pu rester insensible à la sève et à l'ardeur qui se dégageaient de cette chair chaude.

Les paupières de Marisa étaient étroitement closes, ses lèvres entrouvertes. Le bas de son corps se mit à gigoter et à se tortiller comme un poisson se débat dans le filet.

Aucune fatigue n'aurait pu résister à cela. Malko la toucha et eut l'impression de saisir un fil électrique dénudé. Soudés l'un à l'autre, ils glissèrent vers le bord du lit. Tout à coup, Marisa ahana, elle se mit à mâcher sa lèvre inférieure. Une expression de plaisir égoïste et extérieur emplît ses pupilles dilatées et folles.

Un peu plus tard le téléphone sonna. Malko eut du mal à émerger. Marisa gisait en travers de lui dans un halo de sueur parfumée. Son bras gauche traînait par terre et elle avait les yeux fermés. En se tordant le bras, Malko atteignit l'appareil à la cinquième sonnerie :

— Allô !

— Quoi de neuf ?

C'était la voix douce et distinguée de William Coby. Malko eut du mal à passer d'un univers à l'autre.

— J'ai ce que nous cherchions.

Kurt remarqua, avec une tension imperceptible dans la voix :

— Je m'en doutais. La dernière édition du *Kurier* est pleine de vos exploits. Trois miliciens tués, six blessés, les Tchèques poussent les hauts cris et ont fermé la frontière jusqu'à nouvel ordre.

— Je vous apporterai demain matin votre document. Dormez sur vos deux oreilles.

— O.K. et bravo ! Reposez-vous bien. Malko jeta un coup d'œil à Marisa endormie.

— C'est ce que je fais.

Il raccrocha sur ce mensonge éhonté.

Avec la conscience tranquille du mâle repu, il se leva doucement et alla jusqu'au semainier. Il y prit le dossier contenu dans le porte-documents noir et revint s'étendre. La curiosité prenait le pas sur la luxure. Il voulait savoir pourquoi il avait risqué sa vie.

Ses yeux eurent du mal à se détacher du titre de la première page :

« *Report on the assassination of Président Kennedy.* »

Un instant, il crut à une plaisanterie ou à une substitution. Le rapport de la commission Warren, chargée d'enquêter sur la mort de Kennedy était un document public, vendu un dollar en livre de poche.

Il commença à lire.

A la quatrième page, il posa le document sur le dos nu de Marisa, atterré. Il comprenait pourquoi Stéphane Grelsky avait trahi, pourquoi Janos Ferenczi le traquait, pourquoi David Wise s'occupait en personne de l'affaire. Ce rapport était beaucoup plus explosif que tout ce que Julius et Ethel Rosenberg avaient pu voler à propos de la bombe atomique, dix ans plus tôt. Il y avait des noms, des précisions, des explications données avec la clarté d'un rapport de gendarmerie. De quoi porter à l'Amérique un coup dont elle ne se relèverait pas, aux yeux du monde entier.

Malko relut deux fois le rapport d'autopsie : Kennedy et le Gouverneur Connally n'avaient pas été frappés par la même balle. Or, d'après le film de l'assassinat pris par un amateur, c'était la condition essentielle pour qu'il n'y ait eu qu'un tireur. Ce qui était écrit là noir sur blanc était bouleversant : il y avait eu deux assassins. Oswald n'était pas seul.

Dans les pages suivantes Malko découvrit pourquoi la commission Warren s'était bornée à accréditer la version rassurante du crime d'un fou, suivi d'un autre forfait sans rapport avec le premier, l'assassinat de Lee Oswald par Jack Ruby.

Le rapport était plein de fautes de frappe. Visiblement tapé par un amateur, afin d'éviter les indiscretions possibles d'une secrétaire. Plongé dans sa lecture, Malko ne s'était plus occupé de Marisa. Elle bougea, s'étira légèrement et passa une main sur la poitrine nue de Malko. Avec un petit grognement elle commença à le caresser, faisant exprès d'incruster ses ongles dans sa peau.

Devant son manque de réaction, elle se laissa glisser presque à ses pieds et entreprit de faire tout ce qu'elle pouvait pour ranimer son ardeur. Marisa devait avoir passé très jeune son baccalauréat de call girl ; à un autre moment, Malko eût sauté au plafond.

Mais sa lecture était de nature à tenir en échec une horde de Messalines.

Page après page, il découvrait des noms et des faits qui lui faisaient froid dans le dos. Le complot pour assassiner Kennedy se montait devant lui, avec la précision d'une bombe à retardement. Chacun avait sa place : Lee Oswald, le demi-fou qu'on manipulait, Jack Ruby, le patron de boîtes de nuit et surtout les autres, ceux dont le rapport Warren n'avait jamais parlé, les vrais coupables. Plus il avançait dans sa lecture, plus le dégoût le gagnait. Les raisons du meurtre de Kennedy étaient sordides et mesquines. Presque une querelle de clocher, mais entre des hommes tout-puissants. Toutes les réponses aux questions que l'on s'était posées après le meurtre étaient là : le second assassin, l'étrange attitude de la Police de Dallas, l'apparente impunité dont avait joui Oswald, jusqu'au crime, le

curieux rendez-vous avec le policeman Tippit. Tout était logique, les morceaux du puzzle s'emboîtaient parfaitement. C'était une merveilleuse et horrible mécanique qui avait abouti à quatre coups de feu le 22 novembre 1963, à midi trente. Pas un grain de sable n'avait freiné le mécanisme. Ou plutôt si. Il y avait dix grains de sable.

A la page 38 du document que lisait Malko, s'allongeait une liste de dix noms :

Warren Reynolds, témoin de l'assassinat de Tippit ;
Nancy Mooney, témoin du meurtre de Warren Reynolds ;
Domingo Benavides, autre témoin du meurtre de Tippit ;
Alonso Benavides, le frère du précédent ;
Bill Hunter, journaliste, ami de Ruby ;
Jim Koethe, journaliste, ami de Ruby ;
Tom Howard, ami de Ruby ;
William Whaley, chauffeur de taxi ayant conduit Oswald ;
Dorothy Killgallen, journaliste, confidente de Ruby ;
Lee Bowers, cheminot de garde près du lieu de l'attentat.

Chacun, d'après le rapport que lisait Malko, détenait une parcelle de vérité.

Tous étaient morts.

Warren Reynolds, d'une balle dans la tête. Nancy Mooney, pendue dans une cellule de prison. Domingo Benavides, abattu par des inconnus. Alonso Benavides, abattu par des inconnus.

Dorothy Killgallen, trouvée morte dans son appartement. Cause du décès inconnue.

Bill Hunter, tué accidentellement dans un commissariat. Jim Koethe, assassiné dans son appartement.

Tom Howard, mort à l'hôpital de Dallas. Cause de la mort inconnue. William Whaley, mort dans un accident de voiture. Lee Bowers, mort dans un accident de voiture. A la suite de cette énumération macabre, une phrase donnait gros à penser : « L'enquête sur ces disparitions n'est pas terminée, mais il est d'ores et déjà prouvé que certaines auraient un rapport direct avec l'assassinat du Président ». Malko avait envie de bondir de son lit.

Ceux qui avaient effectué cette enquête avaient éprouvé le même sentiment. Pourquoi, sachant ce que révélaient ces pages, avait-on laissé la commission Warren enterrer l'affaire ? Il découvrit la réponse page 43. En deux noms. Deux noms qui se trouvaient certainement parmi les destinataires de cette enquête qui les accusait, ils avaient dû la lire avec un mélange de fureur impuissante et de honte. Car, en dépit de leurs efforts et de leur pouvoir, certains connaissaient la vérité : les hommes intègres qui s'étaient livrés à un énorme travail pour retrouver les coupables. Les liens des deux vrais coupables avec les exécutants et leurs motifs étaient parfaitement

expliqués. Leur impunité aussi. Les mettre en cause, serait ruiner définitivement une certaine image de l'Amérique aux yeux du monde entier, lui ôtant toute prétention au leadership du monde occidental.

Cela devait rester une affaire de famille. Un jour peut-être les comptes se régleraient. Discrètement. Aucun gouvernement, même dirigé par un des Kennedy, n'accepterait un procès public.

Personne ne parlerait jamais. Lee Oswald reposait dans le petit cimetière de Dallas. Jack Ruby ne survivrait pas longtemps au cancer généralisé qu'on lui avait découvert en 1966. Les autres disparaissaient les uns après les autres dans l'indifférence générale. Ce rapport était maintenant la seule pièce du procès. Une exclamation de dépit fit sursauter Malko.

Marisa, à genoux sur le lit, le buste dressé, nue comme la vérité, le contemplait d'un air furieux :

— C'est tout l'effet que je te fais, siffla-t-elle. Je pourrais aussi bien me taper un mannequin... Merde alors !

A sa grande confusion, Malko réalisa qu'il n'avait réagi que très modestement, à ses savantes caresses. Il n'eut pas le temps de s'en excuser. Furieuse, elle sauta du lit, se drapa dans sa baby-doll et partit en claquant la porte.

Malko ne chercha pas à rattraper Marisa. Il n'avait plus envie de faire l'amour. Il lut les dernières pages du rapport presque avec angoisse. Il revoyait les photos tragiques de John Kennedy portant la main à sa gorge et s'effondrant sur les coussins de la Lincoln blanche. Les hommes qui avaient voulu cela étaient maintenant aux postes de commande des U.S.A. Et l'on ne pouvait rien contre eux. Mais, en cette minute, lui Malko, petit agent de la puissante C.I.A. était plus puissant qu'eux tous. Il pouvait ébranler l'Amérique, et acculer au suicide les coupables.

Car ce qu'il lisait n'était pas un document anonyme. Au bas de la dernière page, il y avait trois signatures.

Trois signatures manuscrites d'hommes dont les noms étaient synonymes de puissance et d'intégrité.

Trois signatures qui donnaient un poids sans recours aux accusations du rapport. Mais aussi puissants et écoutés qu'ils soient, ces trois hommes ne pouvaient utiliser leur enquête.

Mais quelle joie cela serait pour les Russes ou les Chinois, de communiquer ce dossier à l'O.N.U., Malko imaginait un quelconque Président noir ou jaune lisant à la tribune le récit de l'assassinat de Kennedy par sa propre administration. Comme dans la plus vulgaire des républiques-bananes de l'Amérique Centrale... Il y a des parades pour les fusées, il n'y en a pas pour les mots.

Malko ignorait par quelle filière tortueuse le rapport était tombé entre les mains de Serge Goldman. C'était en tout cas une belle

réussite de l'espionnage soviétique ; encore plus fort que le vol du discours de Khrouchtchev au vingt-troisième Congrès du Parti Communiste. Il aurait voulu ne jamais l'avoir connu. Subitement, il comprenait les déserteurs idéologiques, les savants qu'on retrouvait brusquement à Moscou, qui proclamaient leur dégoût de l'Occident et du capitalisme. Eux aussi avaient été peut-être confrontés brutalement avec un horrible secret, intransmissible... Mais c'était la même chose de l'autre côté...

Déprimé, il se leva et passa sa robe de chambre en velours rouge, discrètement armoriée. Il remit le dossier à couverture bleue dans son semainier et le ferma à clef. A pas de loup, il descendit au rez-de-chaussée. Le château était endormi. Marisa devait cuver sa vodka et sa rancune à moins qu'elle n'ait été récupérée par Krisantem. Malko s'assit dans son fauteuil préféré, un verre et une bouteille de vodka sur un guéridon à côté de lui. Il ne remonta se coucher que lorsque la bouteille fut vide.

*

**

Le ciel était bleu et la neige avait cessé de tomber. En passant sous le grand pont de chemin de fer annonçant les faubourgs de Vienne, Malko fut soulagé. En dépit de la présence de Krisantem, de son lacet, de son vieil Astra et de son fusil, il avait roulé au maximum de sa vitesse. Ferenczi avait dû être pris de court. Rien ne s'était passé. Les embouteillages du Ring réchauffèrent son cœur. L'Ambassade américaine se trouvait un peu en retrait, *Schwartzenberg Platz*. Krisantem, toujours stylé, entra dans la cour et se précipita pour ouvrir la portière à Malko. Celui-ci monta le perron et se fit annoncer dans le bureau de William Coby.

Il avait le porte-documents noir sous le bras. Le fermoir, à demi arraché, tenait par miracle.

Très vite, un jeune homme blond, vague sous-fifre de l'Ambassade, au col impeccablement boutonné, une rangée de stylos dans le gousset, vint le chercher. Il guida Malko jusqu'au bureau du Chef de poste de la C.I.A., mais n'entra pas avec lui.

William Coby fit le tour du bureau Empire, la main tendue, nettement plus chaleureux que d'ordinaire.

— Vous avez révolutionné la frontière, mon cher, s'écria-t-il. Les Tchèques ont élevé une protestation diplomatique. Ils vous enverront certainement la facture du bulldozer.

Son rire très mondain agaça prodigieusement Malko.

— A-t-on des nouvelles du garçon qui m'a aidé à fuir ? Michelska, je ne connais que son prénom.

L'Américain se gratta discrètement la gorge.

— Les Tchèques annoncent qu'ils ont abattu un des fuyards, fit-il, très désinvolte, ce doit être lui.

On aurait dit qu'il commentait un match de golf. D'ailleurs, il ne laissa pas le temps à Malko de s'appesantir sur la mort de Michelska.

— Je vois que vous avez notre... euh !... objet, dit-il. *Good job*. Malko ne répondit pas. Assis dans un fauteuil trop dur, le porte-documents sur les genoux, il essayait de rencontrer le regard de William Coby. Mais les grands yeux aux cils un peu trop longs étaient toujours en mouvement. Et quand ils vous regardaient, on avait l'impression d'être transparent.

L'Américain se pencha pour prendre un paquet de cigarettes dans un tiroir de son bureau et Malko nota qu'il avait les cheveux très longs dans le cou. C'était une barbouze yé-yé.

Brusquement, il eut envie d'être sorti de ce bureau et d'oublier toute cette histoire. Il avait tant de choses à faire encore dans son château. Se levant, il posa le porte-documents sur le bureau, le fermoir en évidence :

— Voilà votre bien, fit-il. Je vous conseille de l'enfermer dans le plus proche coffre-fort.

Les yeux de William Coby papillotèrent vertigineusement. A demi levé sur son siège, il regardait le porte-documents comme si Malko avait déposé sur son bureau un cent de serpents à sonnettes :

— Qui l'a ouvert ? demanda-t-il à voix basse.

Comme s'il parlait de quelque chose d'obscène. Sa morgue et sa désinvolture avaient disparu. Un vilain pli encadrait sa bouche. Le regard qu'il leva sur Malko n'avait plus rien d'amical.

— Les balles de notre ami Ferenczi, dit Malko, sarcastique. Mais elles ne savent pas lire.

— Vous l'avez lu ?

C'était plus une affirmation qu'une question. Malko plongeait ses yeux d'or dans les grands yeux vides. Il n'avait pas envie de mentir, même si la prudence le recommandait.

— Oui.

William Coby, sans répondre, pressa un bouton sur son bureau. Le jeune homme blond apparut si vite, qu'il devait avoir l'oreille collée à la serrure.

— Allen, voulez-vous dire à Son Excellence que sa présence est vivement souhaitée dans mon bureau ?

C'est la première fois que Malko voyait un secrétaire d'Ambassade donner des ordres à un Ambassadeur, mais tout se perd. Le jeune homme blond disparut.

Coby resta muet à son bureau. Il n'avait toujours pas touché au porte-documents.

— Vous ne vérifiez pas le contenu ? demanda Malko avec un peu d'ironie.

— Je n'y suis pas habilité, répondit l'Américain, très froid. L'Ambassadeur entra sans frapper. Il avait des yeux très bleus, les cheveux coupés ras et deux plis encadrant une grande bouche sensuelle. Malko l'avait déjà rencontré. Ils se serrèrent la main et le diplomate se tourna vers William Coby.

— Vous avez besoin de moi ?

— Oui.

Rapidement, il raconta l'histoire du porte-documents, sans préciser ce qu'il contenait. L'Ambassadeur le coupa avant la fin, plutôt sec :

— Je ne veux rien savoir de vos histoires. Je l'ai déjà dit à Washington. Et je réproouve absolument l'usage de l'Ambassade à de telles fins. Penaud, William Coby insista :

— Excellence, je vous demande seulement une chose. Enfermer ce porte-documents dans votre coffre personnel, après l'avoir clos hermétiquement.

Devant le visage constipé du diplomate, il prit une profonde inspiration et dit très lentement :

— Excellence, il s'agit de secrets intéressant directement la sécurité des U.S.A. S'il le faut, je vous ferai contacter par le Département d'Etat.

— Ils n'ont donc pas confiance en vous ! fit l'Ambassadeur cinglant. Exemple touchant de la franche camaraderie régnant entre le personnel diplomatique et les gens de la C.I.A. Malko se faisait tout petit dans son coin.

— J'insiste pour que vous fermiez ce document vous-même, fit Coby, rouge comme une pivoine.

L'Ambassadeur eut un sourire contraint et appela :

— Allen.

Le jeune homme blond surgit de nouveau.

— Voulez-vous aller dans mon bureau prendre de la cire et mon sceau ?

Il y eut un silence à couper au couteau, pendant l'absence du blondinet. William Coby était encore rouge jusqu'aux oreilles. Quant à l'Ambassadeur, il contemplait avec un intérêt qu'il ne méritait certainement pas, un affreux chromo représentant l'Opéra de Vienne, accroché au-dessus du bureau.

Le jeune blond revint avec un bâton de cire rouge et un sceau. L'Ambassadeur sortit un briquet en or de sa poche, et s'approcha du bureau.

Le visage impénétrable, il arrosa de cire tout le fermoir jusqu'à ce qu'il y en ait une couche épaisse. William Coby suivait tous ses

mouvements comme une bigote en extase devant un curé de campagne. Le bâton de cire presque fini, l'Ambassadeur souffla dessus et prit le sceau. Avec soin, il imprima l'aigle américain à trois endroits différents. On ne pouvait ouvrir le porte-documents sans briser le sceau.

L'Ambassadeur eut un petit rire sec.

— Cela vous suffit-il ainsi ?

— Voulez-vous, jusqu'à nouvel ordre, l'enfermer dans votre coffre. Sans mot dire, l'Ambassadeur prit le porte-documents et quitta la pièce, après un bref signe de tête à Malko.

Le sourire de William Coby était redevenu chaleureux. Il prit le bras de Malko qui se hérissa imperceptiblement :

— Encore bravo, mon cher S.A.S. Vous n'avez pas volé votre réputation. J'espère que vous nous rendrez encore beaucoup de services comme celui-ci.

Malko n'avait pas envie d'éterniser les adieux. Mais l'Américain tint à le raccompagner lui-même à travers les couloirs, de plus en plus affable.

— A propos, et la jeune femme qui accompagnait ce Serge Goldman ? Elle est toujours chez vous ?

— Voulez-vous que je vous l'envoie ?

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, mais, euh ! je pense que...

— Demain, je la remets dans l'avion pour New York, dit Malko ; elle n'était pour rien dans cette histoire.

— Bien, bien.

Coby resta sur le perron pendant que la voiture faisait crisser le gravier. Malko éprouvait une impression bizarre. Décidément, ce type lui était profondément antipathique.

— On retourne à la maison, ordonna-t-il à Krisantem.

*

**

La petite voiture noire roulait à une allure très raisonnable sur la route verglacée. Elle était partie de Vienne à peu près au moment où Malko quittait son château. A l'intérieur, ses deux occupants n'échangeaient pas un mot. D'abord, ils n'aimaient pas parler, cela les fatiguait. Ensuite, ils n'avaient rien à se dire. Et leur avocat leur avait toujours dit que moins on parle, mieux cela vaut. Celui qui conduisait, Erwin Tiebel, était presque chauve, avec une tête et un corps tout rond. Une vraie réclame de charcuterie. Le genre de type tout de suite sympathique, qui offre volontiers à boire. Il avait des mains petites, avec des ongles très longs et très noirs. Une collerette de pellicules soulignait le col de son costume gris. Heinz Felfe avait l'air, lui, d'un

clerc de notaire. Pas beaucoup de cheveux non plus. Il cachait de petits yeux en boutons de bottine derrière d'épaisses lunettes de myope, carrées, sans monture. Sa moustache soigneusement coupée aux ciseaux tous les matins soulignait un énorme nez aux arêtes aiguës. Lui avait des mains soignées et longues avec des ongles manucurés. C'était le technicien de l'équipe.

Il travaillait depuis de longues années avec Erwin, un ancien boucher dont les connaissances en anatomie étaient parfois précieuses. Mais c'était un garçon extrêmement susceptible qui piquait des rages noires pour un motif futile. Il avait horreur qu'on lui dise qu'il était un assassin.

« Un exécuter, je suis, t'entends, patate, éructait-il. Un exécuter, ça n'a rien à voir. Toi, t'es une lope, sans moi, tu pourrais rien faire, t'aurais les jetons. »

Heinz le laissait parler, et ne se formalisait pas. C'était quand même une très bonne équipe.

Heinz Felfe alluma une cigarette et observa d'un ton sentencieux :

— Regarde le château à gauche. C'est là qu'a vécu une des plus grandes familles autrichiennes, les...

— Qu'est-ce que tu veux que cela me foute. C'est encore loin ? Erwin était un peu mondain.

— On a encore vingt bornes, concéda Heinz.

— Qui y a là-bas en dehors de la nana ?

Toujours nerveux, avant l'action, Erwin. Il n'avait pourtant que des succès à son palmarès.

— Un vieux couple. Ça doit pas poser de problème. Erwin baissa la glace et jeta son cigarillo à moitié brûlé.

— Je trouve qu'on est pas assez payé, fit-il. Après tout c'est une gonze.

Un peu plus tard, ils entrèrent dans le village de Liezen. Heinz Felfe se mit à scruter la droite de la route. Ils arrivaient à un croisement avec un panneau indicateur complètement recouvert de neige. Il ordonna :

— C'est là, tourne à droite.

Marisa s'était réveillée tard, avec l'impression d'avoir avalé un gros paquet de coton hydrophile. Après avoir sauté de son lit, elle entrouvrit la porte et écouta dans le couloir : pas un bruit. Pieds nus, elle alla jusqu'à la chambre de Malko et ouvrit doucement la porte : personne.

Elle revint dans sa chambre et commença à faire sa toilette. Une heure plus tard, elle finissait de se maquiller lorsqu'elle entendit un bruit de voix dans le hall. Elle jeta un coup d'œil par la fenêtre. Une voiture noire était arrêtée au milieu de la cour. Presque aussitôt, elle

entendit la voix d'Ilse :

— Fräulein Marisa.

En toute hâte, elle passa une robe de jersey collante, remonta sa poitrine et sortit de la chambre.

Il y avait deux hommes dans le hall. Le plus grand qui avait un chapeau et des lunettes, lui fit un bon sourire : il dit en anglais approximatif :

— Nous venons de la part du Prince Malko. Pour vous emmener à Vienne.

— A Vienne, pour quoi faire ? Le sourire s'accrut encore.

— Déjeuner. Le Prince n'a pas voulu vous laisser seule. Il ne peut pas revenir avant ce soir.

Le petit gros n'avait pas dit un mot. Marisa lui trouva une bonne tête. Il se passa la langue sur les lèvres et elle se dit qu'il avait envie d'elle. Elle en fut presque attendrie. Un petit gros comme ça. Pouah ! Elle était si ravie de l'invitation, qu'elle ne songea à poser aucune question.

— Je finis de me préparer, minaуда-t-elle. Entrez dans la bibliothèque. Je vous rejoins dans cinq minutes.

Elle remonta l'escalier, prenant bien soin de se déhancher entre chaque marche.

La vieille Ilse retourna surveiller sa cuisine. Elle savait que Malko revenait déjeuner mais personne ne le lui demanda. Heinz et Erwin étaient restés debout, dans un coin de la bibliothèque, assez intimidés. On peut être tueurs et avoir du respect pour les belles choses.

— Il y a de sacrés bibelots ici, dit Heinz d'un ton docte. Tu as vu le petit secrétaire ?

Erwin grogna et regarda sa montre :

— On y va ?

Heinz Felfe eut un coup d'œil de regret pour le meuble et fit un signe de tête :

— Suis-moi.

Ils écoutèrent une seconde dans le hall puis s'engagèrent dans l'escalier. Ils portaient tous les deux des semelles de caoutchouc et prenaient soin de marcher sur le côté des marches afin d'éviter les craquements.

Arrivés au palier, ils n'eurent pas de mal à se diriger. Marisa chantonait, la porte de sa chambre entrouverte. Heinz passa le premier et poussa le battant.

La jeune femme était debout devant sa coiffeuse, en train de se faire un chignon. Elle ne vit pas tout de suite les deux hommes. Quand elle aperçut leur reflet dans la glace, Erwin était à un mètre d'elle.

— Ben dites donc, ne vous gênez pas !

Elle était plutôt furieuse qu'effrayée. Erwin serra les lèvres et la prit à bras le corps, lui immobilisant les bras le long du torse. Puis il la souleva comme une plume et la porta sur le lit où il la jeta sur le ventre, continuant à la maintenir. Marisa parvint à crier :

— Non, mais vous n'allez pas me violer, vous êtes dingues ou quoi ! Heinz Felfe avait refermé la porte et ses cris n'étaient pas assez forts pour parvenir à la cuisine.

Pendant que Marisa se débattait sous l'étreinte d'Erwin, Heinz Felfe avait tiré de sa poche une petite trousse. Il l'ouvrit. Elle contenait une sorte de seringue hypodermique en métal avec une petite crosse, comme un pistolet. Heinz ajusta soigneusement les différentes pièces. Il jubilait. C'est pour ces instants-là qu'il faisait ce métier. Dans sa jeunesse, il avait rêvé d'être chirurgien. N'ayant jamais dépassé le stade d'apprenti tapissier, il avait dû se rabattre sur cet ersatz. Sur le lit, Marisa se débattait désespérément. Elle sentait maintenant qu'il ne s'agissait ni d'une plaisanterie, ni même d'un viol. Mais Erwin était beaucoup plus fort qu'elle. Quand ses soubresauts devenaient trop forts, il lui enfonçait un peu la tête dans l'oreiller. Assis sur ses reins, il lui tenait les deux mains dans une des siennes et de l'autre, lui serrait la nuque. Sa robe s'était relevée jusqu'en haut de ses cuisses, mais aucun des deux hommes n'y prêtait attention. Ils n'étaient pas là pour s'amuser.

Heinz avait fini ses préparatifs. Il s'approcha du lit, ses petits yeux marron brillants de satisfaction, évitant avec soin les coups de pieds de Marisa.

— Attention, fit-il à Erwin.

Celui-ci affermit sa prise. Heinz, de la main gauche, releva rapidement les cheveux roux. D'un geste précis, il enfonça l'aiguille noire et pressa, pour faire entrer le liquide.

Cela dura une seconde à peine. Marisa poussa un petit cri. Cela ne lui faisait pas vraiment mal. Mais presque aussitôt, elle ressentit une sensation bizarre. D'abord, des picotements dans les pieds et les mains, puis la sensation que son cœur n'arrivait plus à battre. Elle voulut crier sans y parvenir. C'était comme si on l'avait plongée brusquement dans un immense réfrigérateur.

Heinz Felfe se releva et rabattit les cheveux sur la blessure minuscule. Il fit signe à Erwin de lâcher Marisa. Celui-ci se releva et tira machinalement le pli de son pantalon. La jeune femme se leva lentement sur les coudes et tourna la tête vers les deux hommes. Elle avait déjà les yeux vitreux. Elle avait froid et se sentait tout engourdie. Le produit que lui avait inoculé Heinz s'appelait Aulocardyl. Cent milligrammes suffisaient à faire descendre les pulsations du cœur de 80 à 50. Elle venait de recevoir dix fois cette dose. Son muscle cardiaque, paralysé, ne battait déjà presque plus. L'Aulocardyl,

heureusement, n'était pas en vente dans les pharmacies. On le réservait aux laboratoires et à certains usages, pas tout à fait médicaux. Les deux hommes quittèrent la chambre sans se retourner. Marisa tenta d'ouvrir la bouche puis retomba.

Le hall était désert. Heinz et Erwin firent tranquillement crisser le gravier de la cour sous leurs lourdes chaussures et remontèrent dans la petite Volkswagen noire. Heinz sifflotait.

— Où on bouffe ce soir ? demanda Erwin. Encore à la Czardas Furstin ?

— Non, fit Heinz en démarrant. Je connais un petit Gasthaus sur les quais du Danube où ils ont des truites extra. Tu verras. Dans le village, ils croisèrent une grosse Jaguar noire qui tourna dans le chemin d'où ils débouchaient.

*

**

Malko était de bonne humeur. En roulant, le malaise qui l'avait saisi dans le bureau de William Coby s'était dissipé. En dépit du froid, le temps était magnifique. Il avait hâte de reprendre le cours de ses vacances interrompues, avec Alexandra. Il y avait aussi tant de choses à faire au château.

Il ne remarqua pas la Volkswagen noire qu'il croisa dans le village.

Comme toujours, Krisantem avait arrêté la Jaguar devant le perron pour que son maître puisse descendre, avant de mettre la voiture au garage.

Malko monta rapidement l'escalier. Il avait hâte de régler la question de Marisa. Avec un peu de tact, il n'y aurait aucun problème. Il passa dans sa chambre ôter son manteau et alla frapper à la porte de la jeune femme. Sans réponse, il ouvrit. Tout de suite, il aperçut le corps étendu sur le lit et sourit : le spectacle était charmant. Ses longues jambes étaient découvertes très haut et ses cheveux roux répandus autour d'elle. Malko s'approcha doucement et passa la main sur la cuisse de Marisa. Elle ne bougea pas. Il appela doucement :

— Marisa.

Comme elle ne répondait toujours pas, il lui tourna gentiment la tête.

Il reçut le choc des yeux vitreux et grands ouverts. Pas besoin d'examen pour savoir immédiatement qu'elle était morte. Mais le corps était encore souple et chaud. La mort ne remontait pas à plus d'une demi-heure.

Il l'examina rapidement. Elle ne portait aucune blessure apparente. Il inspecta les bras et les jambes de la jeune femme à la

recherche d'une trace, et pensa finalement à relever les cheveux sur la nuque. La piqûre avait saigné imperceptiblement. Assez pour que Malko sache à quoi s'en tenir. Il se redressa, écoeuré et songeur. C'était une méthode utilisée aussi bien par l'Est que par l'Ouest. Il ignorait la nature du poison, mais connaissait le procédé.

Il se précipita hors de la chambre. L'assassin ne pouvait être loin.

— Krisantem !

Le Turc apparut vingt secondes plus tard. Malko le mit au courant.

— Ressortez la voiture, ordonna-t-il. Je vais interroger Ilse.

A la cuisine, celle-ci raconta à Malko la visite des deux inconnus.

Il ne la laissa pas finir. De nouveau, il éprouvait une rage froide contre son métier.

Deux minutes plus tard, la Jaguar roulait à 120 sur le verglas, Malko au volant. Krisantem se tenait à la portière, le visage sombre. Il avait laissé la Remington trop encombrante, mais son vieil Astra était glissé dans sa ceinture et son lacet soigneusement plié au fond de sa poche. Ilse avait parlé de la Volkswagen. Il y avait une chance sur deux pour qu'elle soit venue de Vienne, si ce que pensait Malko était exact. Ils roulèrent près d'une demi-heure sans dire un mot. Il y avait peu de circulation, heureusement. A cette vitesse-là un coup de frein sur le verglas et c'était terminé.

La Volkswagen noire apparut soudain à l'entrée d'un virage, un kilomètre en avant. Ils n'étaient plus qu'à une vingtaine de kilomètres de Vienne. Malko déconnecta l'Overdrive pour obtenir des reprises plus nerveuses.

Erwin aperçut la Jaguar le premier, dans le rétroviseur :

— Nom de Dieu ! dit-il, le mec du château !

Brusquement, il transpirait et ses mains se crispèrent sur le volant. Heinz Felfe regarda à son tour. La Jaguar roulait beaucoup plus vite qu'eux. Il était encore trop loin pour distinguer qui était à l'intérieur.

— Ne t'énerve pas, dit-il. Ce n'est pas la seule Jaguar de ce pays. Erwin éructa une série d'obscénités et, lâchant son volant d'une main, sortit un Luger et le posa sur ses genoux.

— J'veais pas me laisser faire, gronda-t-il. T'es une vraie lavette. Heinz mit la main sur son bras.

— Qu'est-ce qu'on risque ? On est sur une route nationale.

— Regarde !

La Jaguar était à vingt mètres derrière eux maintenant. Avec son capot plongeant, on aurait dit un énorme limier lancé à la poursuite d'une proie.

Erwin écrasa l'accélérateur. La voiture était à fond. Brusquement

la sirène de la Jaguar leur déchira les oreilles. Elle roulait presque pare-chocs contre pare-chocs. Erwin fit une embardée, terrorisé. Maintenant, il voyait le visage des deux hommes. Il comprit qu'il n'avait pas beaucoup de chances d'arriver à Vienne vivant.

— Qu'est-ce qu'on fait ? fit-il d'une voix suppliante.

Heinz était habitué à tout sauf à l'improvisation. Mais il ne voulut pas perdre la face devant son complice.

— Te laisse pas doubler, fit-il. Dès qu'on arrive à l'aéroport, tu tournes. On risquera plus rien, c'est plein de flics.

— C'est facile à dire.

Cramponné au volant, il gardait un œil sur le rétroviseur, surveillant le mufler de la grosse voiture. Soudain, un camion déboucha de la courbe à cent mètres de lui. Il dut se rabattre sur le côté pour le laisser passer. Il n'eut pas le temps de reprendre le milieu de la chaussée. Comme un éclair la Jaguar arriva à leur hauteur. Une fraction de seconde, Erwin rencontra le regard de Krisantem. Il faillit en lâcher son volant.

— Braque, hurla Heinz.

— Je ne peux pas, il va plus vite que moi, gémit Erwin désespéré. Soudain une voiture surgit en face. La Jaguar fut obligée de se rabattre derrière eux pour éviter la collision. Erwin reprit aussitôt le milieu de la route. Ses mains tremblaient. Il vit le bras de Krisantem sortir de la portière armé d'un gros pistolet.

— Ils vont nous flinguer !

— Voilà l'aéroport.

En effet, à deux cents mètres devant eux, il y avait l'embranchement de Schwechat.

— Loupe pas ton virage, hein ! fit Heinz. Sinon on est cuits.

— T'en fais pas, pépère.

Les deux mains accrochées au volant, Erwin prit son souffle. Un méchant sourire fendit sa grosse bouille. L'embranchement n'était plus qu'à dix mètres. Brusquement il braqua tout à gauche. Au même moment un car sortait de la petite route. Instinctivement, Erwin freina. Le verglas fit le reste. La Volkswagen noire effectua un tête-à-queue complet. Tournant comme une toupie, elle partit sur le côté gauche de la chaussée. Un lourd camion semi-remorque arrivait de la direction de Vienne. La petite voiture vint littéralement s'encaster sous l'avant du camion, rebondit et s'immobilisa de l'autre côté sur le flanc. La scène n'avait pas duré dix secondes. Malko avait freiné et évité le camion de justesse. Il parvint à stopper la Jaguar, dix mètres après la voiture renversée. Lui et Krisantem coururent vers la Volkswagen. Le camion avait basculé dans le fossé opposé. Personne n'était encore en vue.

Ils arrivèrent les premiers à la voiture noire. Tout le côté droit

était broyé. On distinguait une forme humaine enchevêtrée dans la ferraille. Quand Malko s'accroupit un hurlement jaillit de la voiture.

— Ma tête. Aidez-moi.

Erwin Tiebel était vivant. Sa grosse tête était coincée entre la portière qui s'était ouverte et le montant. Il supportait tout le poids de la voiture. Ses yeux affolés croisèrent le regard glacial de Malko.

— Qui vous a envoyé ? demanda celui-ci, en allemand. Erwin sanglota :

— Bougre de salaud, fumier, foutez-moi la paix.

— Ferme ta gueule, c'est pas digne, fit Krisantem. On t'a posé une question.

— Allez vous faire foutre !

— On va y aller, mais pas tout de suite, dit Krisantem, sinistre. Mine de rien, il s'appuya de tout son poids sur la voiture, écrasant encore un peu plus le crâne de l'Allemand.

Le cri jaillit, atroce :

— Vous allez me tuer, vous m'écrasez la tête. Lâchez ça, nom de Dieu ! Ordures, salauds, me touchez pas.

Erwin invectivait les deux hommes en sanglotant. Il ferma les yeux et émit encore une suite de cris désespérés. Malko, impassible, se pencha vers lui. Il n'avait pas beaucoup de temps. Un des types du camion accourait, suivi des gens de l'autocar.

— Je vous dégage tout de suite si vous me dites *qui* vous a envoyé.

Erwin se tut et ouvrit les yeux.

— C'est Kurt, beugla-t-il. Ce fumier, cet enculé... !

De loin, on aurait dit que les deux hommes faisaient tout leur possible pour secourir les blessés. Malko tenta de soulever la voiture. Maintenant qu'il était fixé, il ne voulait pas causer de nouvelles tortures à l'inconnu. Mais la carrosserie retomba avec un dernier hurlement de Erwin. Du sang jaillit de ses oreilles et brusquement, il ne bougea plus.

Dix minutes plus tard, quand une dizaine d'hommes furent parvenus à remettre la voiture sur ses roues, on sortait deux cadavres. Heinz Felfe avait été tué sur le coup, écrasé par les tôles. Malko et Krisantem s'éclipsèrent discrètement. Décidément, ce n'était pas encore les vacances. Malko se souvenait de la promesse qu'il avait faite à Marisa. Elle se croyait en sécurité chez lui. Il n'aimait pas qu'on lui fasse renier sa parole.

— Monsieur est encore couché. Il est un peu souffrant. Si vous voulez repasser plus tard...

— Tsst, Tsst, fit Krisantem.

Délicatement, il écarta Malko et chatouilla la gorge du maître d'hôtel avec la pointe d'un poignard horriblement effilé. L'autre roula des yeux blancs et recula suffisamment pour que les deux hommes puissent entrer. Ce sont des mœurs qui ont peu cours à Vienne. Certes, ce n'était pas digne d'un gentleman, mais les circonstances...

— Où est-il ?

Le gros Autrichien loucha vers la lame et dit à voix basse :

— Au fond dans la chambre. Mais...

— Si tu continues à parler, coupa Krisantem, je te les coupe et je te ferme la gueule avec.

Dites sérieusement, ce sont des phrases qui inspirent une saine méditation.

Médusé, l'autre se laissa tomber sur une chaise et regarda d'un œil bovin les deux hommes se diriger vers le fond de l'appartement. Il aurait bien appelé la police, mais il sentait encore la brûlure de la lame sur sa gorge.

Malko entra sans frapper, son pistolet à la main. Ce n'était pas précisément une visite de politesse. Il avait eu le temps de réfléchir à pas mal de choses depuis l'assassinat de Marisa. Effectivement, Kurt von Hasel était encore couché. Dans un superbe lit à colonnes, confortablement appuyé à deux oreillers, vêtu d'une veste de pyjama pourpre boutonnée jusqu'au cou. Un plateau était posé devant lui, sur le lit, avec une bouteille de Dom Pérignon, une boîte de caviar « Béluga » avec une petite cuillère plantée au milieu, et à côté une pile de toasts. Devant l'apparition de Malko et de Krisantem, Kurt resta pétrifié une seconde, un toast en l'air. Une expression d'abjecte terreur déforma ses beaux traits, mais il se reprit et parvint à sourire, ignorant délibérément le pistolet braqué sur lui.

— Eh bien, quelle visite imprévue !... fit-il presque enjoué. Vous voyez, je suis un peu souffrant.

— Et on dit que le crime ne paie pas, dit Malko désignant le Champagne et le caviar du canon de son pistolet.

La pièce n'était pas une chambre proprement dite. Dans un coin, il y avait un bureau massif et, en face d'une des trois fenêtres, un piano à queue. Une épaisse moquette bleu roi avec des rideaux

assortis donnait à la pièce une atmosphère intime. Tout respirait le luxe de bon aloi. Kurt se débrouillait bien pour un décorateur. Un soutien-gorge se détachait sur le bois vernis du piano. Kurt suivit le regard de Malko. Il allait ouvrir la bouche quand une porte recouverte d'une glace s'ouvrit doucement et une voix fit :

— *Liebe...* Psst !

Moulée dans une serviette de bain qui s'arrêtait au-dessus du genou, une superbe fille brune se tenait dans l'encadrement, pas gênée du tout. Elle fit un sourire à Malko et tendit le bras pour attraper son soutien-gorge d'un geste naturel.

Puis, la beauté disparut comme une créature issue de la lampe magique d'Aladin.

Cette charmante vision n'avait pas fait oublier à Malko le but de sa visite.

— Vous tenez à quitter ce monde sur une série de bonnes impressions, dit-il froidement à Kurt. Champagne, caviar et jolie fille. Elle vous fermera les yeux.

Kurt sursauta :

— Vous êtes fou ! Qu'est-ce que vous voulez ?

— Régler un compte. Vos tueurs ont exécuté une fille, chez moi.

— Mais...

Malko s'assit sur le bord du lit, dégoûté.

— Ne faites pas l'imbécile. Vos deux types sont morts. Mais ils ont parlé avant. Pourquoi avez-vous fait tuer cette fille ?

Un peu rassuré par le ton calme de Malko, Kurt leva les yeux au ciel en étalant un énorme tas de caviar sur un toast.

— *Mein lieber Kamerad*, fit-il, dans toute cette histoire, je ne suis qu'un modeste « opérateur ». C'est vrai, j'ai donné des... instructions en ce qui concerne cette personne. Mais j'en avais reçu l'ordre.

— De qui ?

La voix de Kurt se fit plus douce.

— De William Coby. Lui-même les tenait de David Wise.

— Pourquoi ?

Il y eut un instant de silence et on entendit chantonner dans la salle de bains. Puis Kurt dit lentement :

— Je ne sais pas moi-même de quoi il s'agit. J'obéis, c'est tout. Comme vous. Je ne connaissais même pas cette fille. Je suis désolé pour vous si...

Malko ne l'écoutait plus. Il réfléchissait. Marisa était morte parce qu'elle avait voyagé avec Serge Goldman. Aux yeux de Wise, elle avait eu la possibilité de prendre connaissance du document. C'était assez pour la condamner à mort. Connaissant lui-même le contenu du porte-documents noir, Malko comprenait les ordres de David Wise. Personne ne devait pouvoir parler de cette histoire. Personne. Soudain, il réalisa

sa situation, revit l'attitude bizarre de William Coby.

— Vous n'avez pas reçu l'ordre de me liquider, moi aussi ? Kurt leva sa coupe de Champagne.

— Vous êtes des nôtres, n'est-ce pas ?

Ses yeux clairs regardaient Malko avec une innocence infinie. Il n'y avait rien à dire. Malko réalisa à quel point ce serait futile de se battre pour une fille assassinée au nom de la raison d'Etat, et dont personne ne se préoccuperait. Kurt avait raison. L'efficacité américaine exigeait que Marisa disparaisse. Ainsi l'erreur serait complètement effacée. C'était une façon comme une autre de laver son linge sale en famille. Avec le sang des autres.

Kurt sentit l'hésitation de Malko. Il brandit sa coupe d'un air moqueur :

— Vivez, mon vieux, pendant que vous êtes vivant. Ne pensez pas aux morts, surtout aux morts inutiles. Il n'y a rien qui s'oublie plus facilement. Prenez exemple sur moi. Chaque jour, j'essaie d'obtenir de la vie le maximum de plaisir. On ne sait pas combien de temps cela durera.

A regret, Malko se leva. Cela n'aurait servi à rien d'abattre Kurt. Il disait la vérité. Lui aussi n'était qu'un instrument.

— J'espère quand même ne pas vous revoir, dit Malko froidement.

— Personne ne vous y force, fit Kurt sarcastique. Mais si vous faites ce métier, ayez au moins le courage de vous salir les mains. Sur cette flèche du Parthe, il sauta de son lit et disparut dans la salle de bains.

Krisantem s'était discrètement retiré dans le couloir du maître d'hôtel.

— Allons boire un verre à l'Eden, proposa Malko. J'ai envie de me soûler.

L'Eden Bar était le bar en vogue à Vienne. Une ambiance discrète et des murs de velours rouge.

Ils arrivèrent dans la Rauhensteig et Krisantem trouva une place juste en face de Steffel, le grand magasin de Vienne. Ni l'un ni l'autre ne remarquèrent une Mercédès 250 noire avec quatre hommes à bord qui les avait pris en filature depuis le domicile de Kurt von Hasel. Elle s'arrêta un peu plus loin, mais les quatre hommes ne descendirent pas.

Malko retrouva avec plaisir les murs rouges de temps de chien, il n'y avait encore personne. Il choisit une table près du grand bar d'acajou et commanda une vodka et un jus d'orange. Il ne voulait plus penser.

Il but sa vodka et en commanda une autre. Krisantem maussade, trempait à peine les lèvres dans son jus d'orange. Il ne buvait jamais d'alcool, comme un bon musulman.

Au bout d'une demi-heure, Malko en eut assez. Il paya et sortit.

— Allons faire un tour au Sacher. Ilse m'a demandé de lui ramener une sachertorte. Elle en ferait une maladie si j'oubliais. Le portier galonné du Sacher accourut au-devant de la Jaguar et ouvrit la portière. Malko descendit et dit à Krisantem de laisser le portier garer la voiture. Puis il rentra dans le hall solennel. Les élégantes de l'ancienne Vienne n'étaient pas encore là. Malko s'approchait de la vitrine contenant les pâtisseries quand une explosion assourdissante ébranla l'hôtel Sacher. Les deux grandes glaces encadrant la porte à tambour volèrent en éclats, projetant des morceaux de verre, dans tout le hall. Un petit chasseur en livrée fut projeté à dix mètres et atterrit sur les genoux de trois honorables Américaines. Blessés par des éclats de verre, des gens se mirent à hurler. Sans se consulter Malko et Krisantem foncèrent à travers le hall dévasté et sortirent.

Juste en face de l'hôtel, il y avait un panache de flammes et de fumée noire. Dans un amas noirâtre, on reconnaissait la calandre de la Jaguar, froissée en boule.

Les deux hommes approchèrent aussi près qu'ils le purent du brasier. La voiture était vide. Il n'y avait plus de portières, ni de capot.

Ce qui restait du portier du Sacher était accroché à un réverbère, à vingt mètres de là. Il manquait la tête et un bras. Le malheureux portait encore des lambeaux de sa livrée. Pendant que Malko regardait ce spectacle d'horreur, un chauffeur de taxi accourut en hurlant. Un volant tordu avec une main encore accrochée dessus venait d'atterrir sur son capot. A deux cents mètres à la ronde, il y avait des choses innommables et des morceaux de ferraille. Le capot soufflé était plaqué contre l'un des balcons de l'hôtel.

Autour de la Jaguar, trois voitures brûlaient. Le portier était en train de la garer quand elle avait explosé.

Une foule silencieuse commençait à s'amasser autour du brasier. C'était un miracle qu'il n'y ait pas eu de passants au moment de l'explosion.

On entendit sur le Ring approcher des sirènes. Déjà, deux policiers affolés faisaient circuler les gens. Ils avaient descendu ce qui restait du malheureux portier et avaient jeté une couverture dessus. Malko tira Krisantem par le bras. Les deux hommes s'éloignèrent en silence. Le Turc avait un tic nerveux au coin de la bouche et Malko, en dépit du froid, dégoulinait de sueur.

Ils marchèrent jusqu'à la place de l'Opéra et montèrent dans un taxi.

— Rupelstrasse 27, dit Malko. C'était l'adresse de Hertz.

— Du beau travail, fit Malko sombrement. On a fait ça pendant que nous étions à l'Eden Bar, donc nous étions suivis depuis chez Kurt. Donc...

Il ne termina pas sa phrase, mais Krisantem serra amoureusement son lacet au fond de sa poche. Il avait liquidé des tas de gens pour beaucoup moins que cela, dans le temps, Krisantem. Ce genre de meurtre le dépassait et lui faisait peur.

— Comment... comment ont-ils fait ? Malko haussa les épaules.

— Classique. Vous prenez deux ou trois livres de cyclonite avec un détonateur électrique à retardement. Le tout monté sur une plaque d'acier aimantée. On le colle sous le châssis en dix secondes.

« Ce salaud de Kurt savait à quoi s'en tenir. Je suis le suivant sur la liste. Il a reçu l'ordre de liquider tous ceux qui ont eu ce porte-documents entre les mains. Alors, moi qui l'ai lu... La Mercédès Diesel stoppa devant Hertz, Malko paya et descendit. Cinq minutes plus tard, ils ressortaient dans une Mercédès 220 SE, grise de location.

— Allons faire un tour chez Kurt, proposa Malko. Il est peut-être assez imprudent pour être encore là.

Devant la maison de Kurt, il n'y avait rien de suspect. Le maître d'hôtel ouvrit immédiatement. En voyant Malko et Krisantem, il devint grisâtre.

— Non... Monsieur est sorti.

— On va voir, fit Krisantem.

Instruit par l'expérience, l'autre fit un saut de côté et essaya d'entrer dans le mur. Les deux hommes visitèrent rapidement l'appartement. Il était bien vide.

— Il ne va pas revenir de si tôt, dit Malko. On saura vite qu'il n'y avait qu'un portier dans la voiture.

Ils ressortirent. Au passage, Krisantem donna une tape du plat de la main sur le front du maître d'hôtel, qui heurta violemment le mur. A titre d'arrhes.

Malko hésitait. Son premier mouvement était de foncer à l'Ambassade et de secouer William Coby par son élégante cravate jusqu'à ce que mort s'ensuive... Mais à quoi bon ? Coby n'était *aussi* qu'un exécutant. Quant à l'Ambassadeur, il se laverait les mains de ce règlement de barbouzes, à condition qu'on ne salisse pas ses tapis. L'ordre venait de Washington, donné par des hommes qui ne se laisseraient fléchir par aucune considération sentimentale. Malko maudissait son aveuglement. Il aurait dû savoir que dans ce métier, les services passés ne garantissent pas l'avenir. S'il ne trouvait pas rapidement une astuce, il était mort.

Pour l'instant, il aurait aimé retourner chez lui, pour réfléchir. La mort du portier du Sacher lui donnait quelques heures de répit. Après la chasse recommencerait.

Pour se détendre un peu, il repensa au gag involontaire de l'employé de Hertz :

— Assurance tous risques ? avait-il demandé.

— C'est préférable, avait dit Malko. Les routes sont verglacées en ce moment.

Et le plomb vole bas.

Sorti des embouteillages de la Simmeringerhauptstrasse il se détendit un peu et essaya de faire le point.

Il était certain d'une chose : pour la C.I.A., il était l'homme à abattre. C'est la première fois qu'il se trouvait dans une telle situation. Il avait souvent été traqué, mais avait au moins un havre. Bien sûr, il pouvait aller prendre un avion à Francfort pour n'importe où. Et après ?

Ou il restait dans un pays de l'Ouest et la C.I.A. finirait inmanquablement par le retrouver car il n'avait pas, comme les anciens nazis, un réseau pour l'aider et le protéger. Evidemment s'il demandait l'asile politique aux Russes, ceux-ci seraient trop heureux d'accueillir un transfuge de la C.I.A. Il savait aussi comment cela se terminerait. Ou bien, il croupirait dans un bureau, affecté à une obscure besogne de propagande, ou alors on le renverrait vers l'Ouest, comme agent double. Et cette fois, ses anciens amis auraient deux raisons de l'abattre au lieu d'une...

Quand il franchit la grille du château, il n'avait toujours pas résolu son problème. Méfiant, il resta dans la Mercédès tandis que Krisantem allait reconnaître les lieux. Celui-ci reparut au bout de quelques minutes et fit signe que tout était tranquille.

Malko s'installa dans la bibliothèque et se servit une vodka pendant que Krisantem, prévoyant, allait placer le Remington 44/45 dans le porte-parapluies, à portée de la main. Le téléphone sonna.

C'était la voix d'Alexandra. Quand elle reconnut Malko son ton devint brusquement indifférent. Si elle avait su ce qui était advenu à sa malheureuse rivale, elle eût été plus chaleureuse...

— Je voulais parler à Krisantem, mentit-elle. Il devait venir m'aider à réparer le tracteur.

Malko mourait d'envie de l'inviter à dîner. Mais ce n'était vraiment pas le moment. Il se força à dire simplement :

— Bien, je te le passe.

Il appela Krisantem.

Celui-ci parla quelques secondes et tendit le récepteur à Malko :

— Elle veut vous parler.

Le ton d'Alexandra s'était considérablement radouci :

— Tes amis sont repartis ?

— Oui.

Ce n'était qu'à moitié faux. Marisa allait rejoindre Goldman dans la cabane du jardinier.

Malko imaginait Alexandra avec ses éternelles culottes de cheval, sa poitrine haute, moulée dans un chandail de grosse laine. Et

toujours ses yeux pers avec leur petite lueur insolente et lascive. Une bouffée de chaleur lui noua l'estomac.

— Tu es chez toi, ce soir ? demanda-t-il.

— Oui.

— Veux-tu que je vienne te dire bonsoir ?

— Pourquoi ne m'invites-tu pas à dîner ?

— Je préfère venir chez toi.

C'était le mot à ne pas dire. Il dut écarter le récepteur de son oreille pour ne pas être assourdi. Jamais il n'aurait pensé que de telles horreurs puissent sortir d'une aussi jolie bouche. Elle jeta une dernière injure :

— Salaud. Tu as encore cette *Graben*[\[20\]](#) ! Tu veux baiser les deux dans la même soirée. Et moi qui...

Il ne sut pas ce qu'elle avait l'intention de faire. Etouffée par la rage, elle avait raccroché avec tant de force que l'appareil en trembla. La standardiste de Liezing qui écoutait toutes les communications locales devait se régaler.

Tristement, Malko vida sa vodka et reprit le téléphone. Il voulait être sûr à cent pour cent de ne pas se tromper. Il composa le numéro de l'Ambassade américaine à Vienne et attendit.

— *American Embassy in Vienne*, fit une voix cristalline.

— Je voudrais parler à William Coby.

— De la part de qui ?

Le ton était complètement indifférent. Une seconde Malko crut qu'il avait fait un cauchemar.

— Le Prince Malko Linge.

— Un instant, s'il vous plaît.

Il entendit qu'on le débranchait. Puis, la voix toujours aussi cristalline annonça :

— M. Coby n'est pas là. Puis-je prendre un message ?

— Quand sera-t-il là ? Nouveau silence, puis :

— M. Coby est absent pour plusieurs semaines.

— Merci. Voulez-vous dans ce cas me passer Son Excellence l'Ambassadeur ?

Il sentit la surprise de la fille qui, bien stylée, dit :

— Je vais voir si Son Excellence est arrivée.

Nouveau silence, plus long cette fois-ci. Puis, la standardiste, plutôt embarrassée annonça :

— Son Excellence déclare ne pas vous connaître. Pouvez-vous lui faire connaître par écrit le motif de votre visite ? Si cela relève de ses attributions, il vous recevra certainement.

— Non, ce n'est pas la peine.

— *You are welcome*, conclut la standardiste avant de raccrocher. Merveilleuse politesse américaine. On est toujours bienvenu, même si

on est l'homme à abattre.

Il reposa l'appareil. Il n'y avait plus qu'une chance à tenter. Reprenant le récepteur, il demanda l'international.

— Je voudrais le 351.11.00 à Washington, aux U.S.A., demandait-il à l'opératrice. En urgent.

Il était cinq heures, donc onze heures du matin à la C.I.A. Le numéro qu'il appelait était celui du standard.

On lui annonça quelques minutes d'attente et il raccrocha.

Il avait vidé un grand verre de vodka quand la sonnerie le fit sursauter :

— Washington à l'appareil, annonça la téléphoniste.

Comme toujours, l'opératrice de la C.I.A. se contentait de répéter :

— Ici, 351.11.00.

Jamais elle n'annonçait une raison sociale, même fictive. Ceux qui appelaient savaient à qui ils téléphonaient.

Malko demanda à parler à David Wise et annonça son code à sa secrétaire. Il y eut une série de bourdonnements, puis celle-ci fit :

— M. David Wise est en conférence. Pouvez-vous lui laisser un message. On ne peut le joindre en ce moment.

C'était faux. Où qu'il aille, Wise avait toujours un téléphone à portée de la main.

— Très bien, fit Malko. Dites-lui qu'il me rappelle.

Il laissa son numéro, puis demanda à la standardiste :

— Voulez-vous me donner William Marshall ?

Cette fois, il eut la voix joviale de Bill, son vieux copain, presque immédiatement. C'est lui qui avait supervisé toutes ses missions au Moyen-Orient.

— Comment ça va ? fit l'Américain. Tu appelles en P.C.V., j'espère ?

— Mal, dit Malko. Peux-tu me rendre un grand service ?

— Sûr.

— Essaie de savoir ce qui se mijote à mon sujet.

— A ton sujet ?

Il semblait sincèrement étonné.

— Oui. Je ne peux pas t'expliquer. Je suis trocard et peut-être pire. Rappelle-moi plus tard. Voici mon numéro.

— O.K., O.K., fit Bill. Mais je ne comprends rien. Tu n'as pas fait de conneries au moins ?

— Non. Sinon, je ne t'appellerais pas.

Quand il eut raccroché, il demeura de longues minutes enfoncé dans son fauteuil. Bill représentait le dernier lien avec la C.I.A. Déjà, il n'existait plus pour les Américains de Vienne ni pour David Wise. Celui-ci ne rappellerait jamais.

Le téléphone sonna une demi-heure plus tard. Malko se força à ne décrocher qu'à la troisième sonnerie. Il y eut les inévitables cliquetis, puis la voix de Bill, tendue et soucieuse.

— Je ne sais rien, annonça-t-il. Black-out complet. Officiellement il n'y a rien.

On sentait bien qu'il aurait aimé en dire plus. Mais Malko interprétait ses silences. Le cloisonnement de la C.I.A. jouait bien. Si Bill avait pu savoir quoi que ce soit, ce ne pouvait être qu'une vague rumeur. Il était sûr que l'ordre de sa liquidation venait de David Wise lui-même et peut-être de plus haut.

— Je te remercie, dit-il à Bill. De toute façon, ça n'a pas beaucoup d'importance.

— Au revoir, fit Bill.

— Au revoir.

Cela n'aurait servi à rien de raconter ses malheurs à Bill. Il n'aurait rien pu faire, même en brandissant le brillant dossier de Malko. Dix ans de services venaient d'être rayés au nom de la raison d'Etat. On lui enverrait peut-être des fleurs après, et on le réhabiliterait. Un quart de siècle plus tard.

Il contempla avec mélancolie ce décor qu'il aimait tant. C'est pour tous ces objets inertes, ces meubles et ces vieilles boiseries qu'il risquait sa vie depuis tant d'années. Juste au moment où il commençait à en profiter, il n'avait pas du tout envie de mourir. Mais pas du tout. Malheureusement l'analyse lucide de la situation ne lui laissait pas beaucoup de chances. En Europe, la C.I.A. disposait d'un réseau qui lui était tout dévoué et qu'elle employait aux sales besognes : l'Apparat Gehlen, en Allemagne, du nom de son patron Wilhelm Gehlen, ancien patron de l'Abwehr. Personne ne l'avait photographié depuis 1945. De sa villa de Pullach, près de Munich, il dirigeait son réseau rallié à la C.I.A. Ses hommes avaient eu l'excellente formation de la Gestapo ou des groupes spéciaux S.S. du front de l'Est. Spécialisés dans les opérations « ponctuelles », ils avaient joyeusement assassiné une quantité énorme d'agents soviétiques en Europe, ou présumés tels, avec des méthodes très variées qui allaient de la bombe au corps enduit de mercure. C'était les meilleurs spécialistes du genre en Europe et les mauvaises langues disaient qu'ils se faisaient de petits suppléments en louant leurs services à des particuliers. Mais on dit tant de choses... A moins de transformer son château en bunker, Malko avait peu de chances de leur échapper longtemps, même avec l'aide de Krisantem.

Il se leva, et mit un disque d'Albinoni. Il fallait qu'il y ait une solution.

Krisantem interrompit ses pensées en annonçant lugubrement :

— Le dîner est servi.

Cela risquait d'être un des derniers. Autant en profiter.

La sonnerie du téléphone retentit, insistante et aiguë. Malko décrocha, pour la forme. Il savait déjà que personne ne répondrait. Il entendit une respiration calme et le « clic » de l'appareil raccroché. Ceux qui le traquaient ne péchaient pas par excès de finesse. Ils ne se cachaient même pas. Plusieurs fois, depuis la veille, « on » avait téléphoné. Était-ce pour s'assurer de sa présence au château ou pour fatiguer ses nerfs ? Malko penchait plutôt pour la première hypothèse. Trois jours s'étaient écoulés depuis l'attentat contre la Jaguar. Claquemuré dans son château, Malko tournait en rond.

S'il avait été raconter à la police autrichienne que des tueurs aux ordres de la C.I.A. voulaient l'exécuter on lui aurait ri au nez. Et à vrai dire, il n'arrivait pas complètement à y croire. Krisantem appela du premier étage. Il s'était installé dans la petite salle d'angle de l'aile ouest avec la Remington et assez de cartouches pour tenir la guerre de cent ans. Il surveillait la route d'accès au château pour être à l'abri d'une surprise. Derrière, c'était le territoire hongrois. Peu de chances que les tueurs de Gehlen se risquent par là. Chacun d'eux avait chez les Russes une fiche de recherches longue comme la Bible.

Malko regarda le ciel bleu. En dépit du froid persistant, le beau temps était revenu. La neige ne tombait plus. Il aurait aimé chausser ses bottes et aller à pied voir Alexandra.

Un rêve aussi impossible que de se rendre dans la lune. En dehors du château, il était en danger de mort ; et même là, ils trouveraient bien un moyen de l'atteindre. Lui et Krisantem ne pourraient pas passer toutes leurs nuits à se relayer pour veiller. Il n'avait plus de cigarettes. Après avoir fouillé tous les tiroirs, il se décida : il voulait bien mourir, mais pas cesser de fumer. En réalité, c'était un prétexte. Il ne s'accoutumait pas à l'inaction et mourait d'envie d'aller voir si les autres étaient venus jusque-là.

— Krisantem !

Elko descendit à toute vitesse, la Remington au poing. Si le facteur était entré brusquement, il tombait raide mort.

— On va au village, dit Malko. Acheter des cigarettes. En même temps, on verra s'il y a quelque chose de suspect.

Le Turc opina silencieusement. Cette escapade ne lui disait rien. Mais il alla chercher la Mercédès de Hertz et la sortit de la cour. Malko avait déjà mis son manteau de cachemire bleu marine et passé son pistolet dans sa ceinture. Il n'avait jamais pu s'accoutumer aux

holsters qui déforment les vestes et tiennent par de disgracieuses courroies.

Ils roulèrent sans se parler jusqu'à la place du village. Tout de suite, Malko remarqua trois voitures stationnées devant le Gasthaus-Weinstube[21] où il se ravitaillait. Deux étaient immatriculées en Allemagne, avec le « M » de Munich, la troisième était l'Austin 1100 noire avec la grande antenne téléphonique.

Après avoir garé la Mercedes à côté, suivi de Krisantem, il poussa la porte en carreaux de couleur.

Un homme occupait la cabine téléphonique du fond, entièrement vitrée. Il portait des lunettes et avait des dents de lapin, un grand feutre vert était rejeté sur sa nuque. Lorsqu'il aperçut Malko, il roula des yeux effarés derrière ses verres, puis plongea la main droite dans la poche de son pardessus.

Mais Malko, ostensiblement, s'était accoudé au comptoir. Il faut dire que l'attention était détournée par Krisantem, qui était entré la Remington 44/45 à bout de bras. Il posa l'arme bien à plat sur le zinc, la main sur le pontet et comme par hasard, le canon à dix centimètres d'un type accoudé au bar : le crâne rasé, de gros yeux noirs proéminents, un nez en trompette et un imperméable de cuir noir. Gai comme un furoncle. Il buvait en silence avec un autre affreux. Enorme ; celui-là, ventru et fessu. Les cheveux soigneusement brillantinés, de grosses lunettes de myope et une chevalière en or ornée d'un diamant au petit doigt.

Les deux restèrent la chope de bière en l'air. Le patron salua Malko.

— *Gruss Gott, Hoheit*[22]. Vous chassez ?

— J'ai aperçu un sanglier, dit Malko.

— Ach ! Bonne chance.

Si on lui avait dit que le gibier se trouvait dans son Gasthaus, il aurait été moins placide.

Malko commanda un Steinheger pour lui et un thé pour Elko, puis jeta un coup d'œil à la salle. Quatre hommes étaient assis à une table près de la fenêtre. De là, ils prenaient en enfilade la route du château.

Pour l'instant, ils jouaient aux cartes. Deux étaient de dos. Massifs, la nuque rouge, avec des loden verdâtres.

Ceux qui faisaient face à Malko n'étaient guère plus rassurants. L'un portait des lunettes aux verres fumés et une petite moustache sur un visage couperosé, l'autre avait une tête de cheval espagnol, on aurait dit le fils naturel de Fernandel, en négatif, avec deux grands yeux tristes.

Krisantem ne perdait pas une miette du spectacle. Imperceptiblement, son doigt s'était rapproché de la détente de la

Remington. Les joueurs n'étaient plus exactement à leurs cartes. Il y eut des craquements de chaises et un ou deux grognements. C'est à qui ferait le geste le plus mesuré. Des gens prudents.

Heureusement, Malko rompit le silence.

— Vous avez des étrangers ? dit-il au patron.

— Ach ! fit le vieil Autrichien. Ces messieurs tiennent une réunion d'anciens combattants... Il baissa la voix. Je crois que ce sont d'anciens policiers, alors, ils sont venus ici pour être tranquilles, *net war* [23]. Très commerçant, il précisa :

— Des messieurs très, très corrects. Et ils boivent beaucoup... Ach ! si on pouvait avoir beaucoup de clients comme ça... !

En tout cas, le type au crâne rasé aurait donné cher pour être ailleurs. Le bout de la Remington s'était encore rapproché. Il devait être en train de calculer en combien de morceaux son crâne allait voler. Les joueurs cherchaient certainement à se payer car ils avaient tous les mains au fond de leur poche.

Le patron avait fini de préparer la commande de Malko. Celui-ci mit le paquet sous son bras gauche, salua aimablement et dit à Krisantem :

— Nous rentrons.

Le Turc, lentement, sortit le dernier. Polis, les quatre joueurs soulevèrent leurs feutres.

Malko prit le volant. Krisantem jeta un coup d'œil de regret au Gasthaus :

— On pouvait en faire de la charpie, murmura-t-il.

— Pas sûr. Ils étaient sept, c'est beaucoup. Ensuite, à quoi bon ? Demain, il y en aurait eu d'autres. Et qu'est-ce qu'on aurait dit à la police autrichienne ? C'est nous qui serions devenus des assassins.

— Qu'est-ce qu'on va faire alors ?

— J'ai une idée. Mais, il faut que nous semions ces types, avant tout. Il expliqua son plan au Turc. Celui-ci hocha la tête, approbateur. Au moment où Malko entra dans le hall, le téléphone sonna.

— Mais ils sont idiots ! s'exclama-t-il. Il décrocha, furieux.

— Allô ! fit une voix de femme avec un léger accent ; Son Altesse le Prince Malko ?

— C'est moi, fit Malko un peu surpris.

— Ne quittez pas, je vais vous passer Son Excellence l'Ambassadeur d'U.R.S.S.

Il y eut quelques craquements, le temps, probablement de brancher quelques magnétophones et Malko entendit une voix joviale et distinguée, parlant un allemand parfait.

— Cher ami. Je crois que nous n'avons jamais eu le plaisir de nous rencontrer. Mais je donne ce soir une petite fête à l'Ambassade et j'aimerais beaucoup que vous soyez des nôtres.

— Quelle bonne surprise ! dit Malko, pince-sans-rire. Je suis très flatté que vous me transmettiez cette invitation vous-même. Excellence...

— Bah ! qu'avons-nous à faire du protocole ! grogna l'Ambassadeur. Je crois que nous avons au moins un goût commun : la bonne vodka. On m'en a justement envoyé quelques bouteilles de vieille Strestaïa. Un vrai régal.

Il oubliait un autre point commun. L'Ambassadeur était un des as du K.G.B. C'était le secret de polichinelle. Les Américains qui truffaient déjà leurs Ambassades de conseillers culturels-bidon n'avaient quand même pas eu encore le culot de mettre des ambassadeurs-bidon. Or, l'Ambassadeur savait que Malko savait et Malko savait également que l'autre savait : ce qui donnait tout son sel à leur conversation.

— Je ne sais si je pourrai passer, dit Malko. J'ai beaucoup à faire en ce moment.

— Je n'en doute pas, dit l'Ambassadeur avec un rire poli. Mais j'aimerais quand même que vous fassiez un effort, pour que nous puissions bavarder ensemble. Vous êtes un homme passionnant, Prince Malko.

Cela ne lui écorchait pas la bouche de donner son titre à Malko. Comme quoi, il y a des accommodements avec le Marxisme. C'était une ouverture on ne peut plus directe. Malko remercia poliment pour l'invitation. Il n'avait pas l'intention d'aller à l'Ambassade. Les Russes étaient capables de le kidnapper purement et simplement. Il ne serait pas le premier à franchir la frontière dans une malle diplomatique. En tout cas, les nouvelles allaient vite. Il y avait quelqu'un chez les Américains qui mangeait au moins à deux râteliers : l'Ambassadeur était remarquablement informé.

Krisantem était entré dans la bibliothèque pendant qu'il téléphonait :

— Tout est prêt, annonça-t-il.

— Parfait.

Malko s'excusa rapidement auprès du Russe, promettant de faire son possible pour passer.

A côté de la Mercedes de location, Krisantem avait sorti la vieille Opel station-wagon qui servait à faire les courses. Dans la Mercedes, il y avait deux valises, une pour chacun, avec l'essentiel pour quelques jours.

Les deux voitures franchirent lentement la grille. Malko jeta un coup d'œil nostalgique dans le rétroviseur. Quand reviendrait-il ? Il roulait en tête.

Lorsqu'il entra dans le village, il aperçut le rideau à carreaux du Gasthaus bouger légèrement. Aussitôt il accéléra. Le paquet de tueurs

qui se rua dehors faillit passer sous les roues de l'Opel. Krisantem leur jeta un mauvais sourire. Il regrettait sincèrement de ne pas avoir de grenades.

La Mercédès filait sur la route verglacée. Le chasse-neige était passé, ne laissant qu'une pellicule de glace. La ligne droite faisait bien six kilomètres. Ils n'étaient pas au bout que trois points noirs apparurent. La chasse commençait.

Malko avait calculé qu'il leur faudrait dix bonnes minutes pour les rejoindre.

Cinq minutes plus tard, la Mercédès était talonnée par une Austin 1100 noire avec une grande antenne de radio : la voiture de Kurt. Mais celui-ci n'était pas à l'intérieur. La voiture avait des pneus à pointes de tungstène qui lui permettaient de rouler aussi vite que sur un sol sec.

Il passa le village de Triesten sans que la situation se modifie. Les deux autres voitures, une Kapitan et une Borgward, avaient rejoint. De nouveau, il y eut une grande ligne droite. C'était le moment. Malko donna deux coups de klaxon. Aucune voiture n'arrivait en face. Il freina et stoppa sur le bas-côté, puis sauta de la voiture, la Remington à la main.

Krisantem avait donné un violent coup de volant, mettant l'Opel en travers de la route. Surpris, le conducteur de l'Austin freina et vint s'arrêter à un mètre de la station-wagon. C'était le type au crâne rasé qui conduisait. Krisantem avait déjà bondi. Sa portière s'ouvrant vers Malko, il était protégé par la carrosserie de l'Opel. Rapidement, il donna un tour de clef à la portière et courut à la Mercédès. Le type aux dents de lapin jaillit de l'Austin. L'explosion de la Remington fit tomber la neige des arbres et l'affreux vola en arrière, comme frappé par un poing invisible. On ne lui dirait plus jamais qu'il avait des vilaines dents. Il n'en avait plus. Encore un, mûr pour la prière des agonisants. Malko tira encore deux fois, dans les pneus de l'Opel qui explosèrent.

Le Turc avait déjà sauté dans la Mercédès. Malko remonta et démarra. Les autres en avaient pour cinq bonnes minutes à pousser la voiture sur ses pneus crevés.

Déjà, dans l'Austin, l'homme en manteau de cuir noir téléphonait. Lui aussi avait une bonne tête. Pourtant il y avait une bonne centaine de personnes qui l'auraient volontiers cloué à une porte comme une chouette si elles l'avaient trouvé.

Ils roulèrent très vite pendant une vingtaine de kilomètres. Il fallait encore une demi-heure à Malko : le temps d'arriver jusqu'à l'aéroport où ils tenteraient de prendre un avion. Il n'avait rien retenu à l'avance au cas où sa ligne aurait été surveillée. Soudain Krisantem sursauta :

— Regardez.

Droit devant eux un hélicoptère survolait la route. Il volait à une cinquantaine de mètres d'altitude dans la même direction. Malko chercha à apercevoir ses marques distinctives. L'hélicoptère vira et il vit la lettre « D » indicative de l'Allemagne. C'était un biplace à turbine, un appareil français.

— Ce sont eux, murmura Malko. Ils avaient pensé à tout.

L'« Apparat Gehlen » ne faisait pas mentir sa réputation d'efficacité. Il appuya sur l'accélérateur. La vitesse était sa seule sauvegarde. L'hélicoptère fit un bond en avant comme s'il s'enfuyait. Mais il s'arrêta à droite sur la route, à très basse altitude. Quand la voiture passa à sa hauteur, Malko vit une lueur rouge-orange. Presque aussitôt, un trou étoilé apparut dans la glace arrière gauche. Krisantem jura et baissa sa glace pour passer le canon de la Remington. Mais l'hélicoptère était déjà loin derrière eux. Les deux hommes se regardèrent.

— Il a un fusil à lunette, remarqua Malko et un silencieux. Il peut nous tirer comme des lapins.

Tendus, ils attendirent la seconde attaque.

Le grondement de l'hélicoptère se rapprocha. Il y eut un « bang » sonore et un trou apparut dans la moquette qui recouvrait l'arbre de transmission, à deux centimètres de la main de Malko. Le même trou dépareillait le velours gris du pavillon. L'hélicoptère les doubla et s'inclina sur la gauche. Malko eut le temps de voir parfaitement un homme assis à côté du pilote, un long fusil sur les genoux. Il avait ôté la porte pour être plus à l'aise et portait un casque blanc, comme un coureur automobile.

Malko le vit parler au pilote. L'hélicoptère avança un peu, descendit et s'immobilisa à quelques mètres du sol, les pales de son rotor faisant bruisser l'air, à cent mètres de la voiture. Krisantem s'exclama :

— Arrêtez !

La Mercédès s'immobilisa en vingt mètres. Déjà le Turc sautait à terre, le lourd fusil à la main. Le pilote de l'hélicoptère donna un coup de gaz et l'appareil remonta venant vers eux. Le canon du fusil pointait par la porte. Pour un tireur de cette classe, la voiture arrêtée était une cible facile.

Krisantem s'allongea sur le dos à même le sol gelé de la route, laissant venir l'hélicoptère à lui.

On sentit l'hésitation du pilote car l'appareil tangua. Mais le tueur dut lui donner l'ordre d'avancer. Il fonça sur la voiture. Krisantem commença à tirer quand il fut à trente mètres. Le bruit de la turbine était si assourdissant que l'on entendit à peine les coups de feu. Les deux premiers se perdirent. Le troisième perça un gros trou

dans le plexiglass du cockpit. La quatrième balle du Turc fit éclater le tableau de bord. Le gros appareil passa au ras de la Mercédès, avançant comme un crabe, tournoya et fila au ras du sol le long d'un champ. Le pilote semblait ne plus en avoir le contrôle. Krisantem se releva et sauta dans la Mercédès. Malko embrayait déjà. L'hélicoptère avait disparu derrière un rideau d'arbres et ne réapparut pas. L'aéroport de Schwechat n'était plus qu'à sept kilomètres.

Quand la Mercédès s'engagea dans la petite route conduisant au terrain, les voitures poursuivantes n'avaient pas reparu. Malko avait conduit comme un fou, sans souci du verglas et de la glace.

— Je vais essayer de partir, dit Malko. Mais il faut prévoir le pire. Voici ce que vous allez faire.

Après avoir écouté ses instructions, Krisantem alla garer la Mercédès dans le parking. Malko pénétra dans le petit hall de l'aérogare et alla droit au comptoir des Austrian Airlines.

— Quel est le prochain départ ? demanda-t-il à une blonde coiffée d'un petit béret coquin.

— Pour où, Monsieur ?

— N'importe où.

Elle dissimula sa surprise sous un sourire commercial et se plongea dans ses horaires.

— Dans une heure dix, annonça-t-elle. Un vol Lufthansa à destination de Cologne et Hambourg. Je vais voir s'il y a encore de la place.

— Parfait, dit Malko.

Elle téléphona à la Lufthansa et reçut une réponse immédiate.

— Touriste ou première ?

— Première, dit Malko.

Autant mourir dans le luxe. Pendant que la fille rédigeait le billet, il surveillait la porte. Chaque seconde qui passait était une seconde gagnée.

Ils apparurent au moment où il allait se diriger vers l'entrée B, sur la droite, réservée aux vols internationaux. D'abord le petit au crâne rasé, l'air triste, puis les deux malabars à la nuque taurine. Enfin celui qui téléphonait. Tous très calmes et paisibles. Leurs yeux balayèrent lentement le hall. Ils virent Malko mais aucun ne broncha. D'un pas tranquille, le petit au crâne rasé alla s'asseoir sur un banc en face de lui son feutre posé sur ses genoux. Les autres disparurent. Ce qui ne rassurait pas Malko. Pourtant il était décidé à partir coûte que coûte. Il avait son billet et sa carte d'embarquement. Le hall était l'endroit le plus sûr. Les autres ne se risqueraient pas à l'approcher ; le sachant armé, et au milieu de la foule ils ne tenteraient rien. C'étaient des gens qui avaient horreur du scandale.

Malko commença à faire les cent pas entre le comptoir Hertz et

la marchande de journaux. Il y avait plusieurs vols en partance et pas mal de voyageurs, surtout des hommes d'affaires. La présence du type au crâne rasé l'inquiétait. Il pouvait très bien avoir un pistolet avec un silencieux et abattre Malko au moment où ce dernier passerait devant lui. En tirant à travers son chapeau, par exemple. Et Malko pouvait difficilement passer la douane pistolet au poing. Les Autrichiens sont bons vivants, mais quand même... Il attendit le dernier appel de son vol, accoudé au comptoir Panam. Le type n'avait pas bougé. Il ne regardait même pas dans sa direction. Malko s'avança tranquillement vers un policier en uniforme qui réglait la circulation des taxis. Un bonhomme rondouillard sanglé dans un imperméable blanc, en vynil.

— *Bitte Schön*, dit-il. J'ai remarqué quelque chose de bizarre. Vous voyez l'homme là-bas, assis sur un banc ? Il a un gros pistolet. Je me demande si ce n'est pas un jaloux qui attend sa femme, ou quelque chose comme ça...

L'autre le regarda, incrédule.

— Vous croyez ? Ça doit être une blague. Malko prit son ton le plus autoritaire.

— Ecoutez, si vous croyez que je plaisante, je vais signaler le fait au commissariat de l'aéroport. Je dirai également que ça vous a laissé froid...

— Faut pas dire ça, fit le flic. Mais vous comprenez, c'est gênant. Il ne fait rien de mal, ce type-là.

— Vous préférez attendre qu'il tue quelqu'un, alors !

Avec un soupir, le policier se décida. D'une main tâtonnante, il défit le rabattant de son étui à pistolet, puis se dirigea d'un pas lourd vers le tueur.

Malko observa la scène de loin. Le policier avait posé une question et l'autre ne répondait pas. Soudain le policier souleva le chapeau et fit un bond en arrière : il y avait un énorme pistolet terminé par une protubérance en forme de boîte de conserve sous le chapeau. Sa grosse main empoigna son parabellum de service et il hurla :

— Ne bougez pas.

De l'autre main, il faisait signe aux employés de la douane d'aller chercher du secours.

Mais le petit homme leva un regard doux sur l'arme qui le menaçait et ne fit pas mine de résister. Heureusement pour le flic, le parabellum étant toujours au cran de sûreté.

Deux autres policiers accoururent. Le premier enleva délicatement le gros pistolet des genoux du type, et le fit lever. C'est le moment que Malko choisit pour passer. Son regard croisa celui du tueur. Il n'y vit ni haine ni colère, seulement un reproche condescendant, comme un professeur agrégé à un mauvais élève

auteur d'une mauvaise blague. Malko franchit la douane et la police pour se retrouver en salle de départ, au premier étage. Déjà les passagers du vol étaient groupés devant, la porte.

Un employé des Austrian Airlines appela :

— Les personnes munies d'une carte d'embarquement rouge, s'il vous plaît.

Quatre personnes, dont Malko s'avancèrent. L'appareil était un Boeing 727. Malko donna sa carte et l'hôtesse lui fit signe d'attendre de l'autre côté de la porte, les autres passagers de première. Puis elle prit la tête du petit groupe. L'avion était à une centaine de mètres et il n'y avait pas de bus. Malko leva la tête vers la terrasse du restaurant. Il y avait tout juste quelques familles, mais aucune trace des tueurs de Gehlen.

A gauche, il aperçut la Mercédès, de l'autre côté de la barrière clôturant le terrain ; Krisantem était au volant.

Brusquement, son sixième sens lui dit de ne pas partir. Le petit homme en noir était trop sûr de lui. L'absence des autres était étrange aussi. La vérité lui apparut aveuglante. On n'avait *rien* fait pour l'empêcher de partir. Donc, il ne fallait pas prendre cet avion. Le type au silencieux n'était là que par sécurité.

D'un pas tranquille, il bifurqua à gauche, droit sur la barrière. L'hôtesse ne s'en aperçut qu'en se retournant :

— Monsieur, vous vous trompez. Par ici.

Son ton était très aimable. Malko accéléra. Elle cria. Il se mit à courir et franchit la barrière d'un bond sous l'œil ahuri d'un balayeur. Les autres passagers s'étaient arrêtés, perplexes. On le prenait pour un fou.

Krisantem l'avait vu. Il se pencha pour ouvrir la portière. Malko sauta à l'intérieur de la voiture et le Turc démarra aussitôt.

— Ils sont partis, dit-il à Malko. Les trois voitures. Et la police a emmené le type en noir. Où allons-nous ?

— A Vienne. Ils me croient dans l'avion. Cela me donne une heure de paix au moins. Ils m'attendent certainement à Cologne.

Ils roulèrent sans incident jusqu'à Vienne. Ils rejoignirent le Ring, tournèrent à droite, franchirent le pont Alpern et enfilèrent la populaire Praterstrasse. Krisantem ouvrait de grands yeux ; il n'était jamais venu dans ce coin de Vienne. Malko guida le Turc jusqu'à Henmarkt, rue assez sordide qui prenait dans Praterstrasse, surtout fréquentée par les putains à 100 schillings et les employés de bureau en goguette. De temps en temps une comtesse venait s'y encanailler avec un étudiant trop pauvre pour l'emmener au Bristol ou à l'Impérial. Le joyau de cette zone était le « Goldener Spinner » hôtel de passe extrêmement fréquenté. A condition de ne pas rester plus d'une nuit, l'employé du desk ne posait aucune question.

Malko dépassa l'hôtel et arrêta la voiture beaucoup plus loin. Derrière les carreaux colorés d'un gasthaus, une poignée d'ivrognes regarda avec envie la belle voiture. Heureusement les trous de balles ne se voyaient pas trop. Par-dessus les maisons, on apercevait la grande roue du Prater, le parc d'attractions de Vienne, fermé en cette saison. On entendait le grondement de la circulation intense sur le pont Kaiser-Friedrich.

Malko et Krisantem remontèrent Henmarkt, sans que personne ne prête attention à eux. Soudain une silhouette se détacha d'une porte cochère : une fille, frileusement enroulée dans un imperméable blanc sale, les yeux charbonneux, avec une grosse tresse blonde. Elle pouvait avoir dix-sept ou dix-huit ans. Elle cligna de l'œil à Malko et murmura :

— *'gen, lieber ?*

Il s'arrêta devant la fille qui le dévisageait effrontément. Elle renchérit :

— Tu m'offres un schnaps ? Il fait froid.

— Pourquoi n'irions-nous pas au Goldener Spinner ? dit Malko. La fille eut un rire canaille :

— Pas pour boire un schnaps, alors, mon gros.

— D'accord, fit Malko.

Elle se pendit à son bras et remarqua Krisantem, un peu en retrait.

— Ton copain, il vient aussi ? interrogea-t-elle le plus naturellement du monde.

— Oui.

— Alors, ça sera 300 schillings. Un prix de gros, quoi.

Le Turc sursauta. Il connaissait le goût de Malko pour les femmes, mais quand même...

Malko lui dit rapidement en turc :

— Quand on va dans un hôtel comme ça, il vaut mieux ne pas y entrer seul... N'oubliez pas que nous sommes recherchés par des gens dangereux et bien informés.

Le hall du Goldener Spinner était sinistre. De vieilles affiches de voyage couvraient les plaques de peinture arrachées. A la réception, un type chafouin, avec d'énormes lunettes aux verres épais et un col douteux jeta un regard méfiant au trio. La fille souriait aux anges et Krisantem baissa les yeux. Malko posa un billet de 500 schillings sur le comptoir.

— Je voudrais une chambre. Il ajouta 100 schillings.

— Et une bouteille de vodka.

Les billets disparurent, avalés par un aspirateur gluant. Le type attrapa une clef sous son comptoir et réussit quelque chose qui ressemblait à un sourire. A ce prix-là, on aurait pu monter avec une

douzaine de petites filles.

— Le 7, au premier.

Puis il se replongea dans la lecture du *Kronenzeilung*[\[24\]](#) section courses.

La fille avait pris la clef et montrait le chemin. En entrant dans la chambre, Malko recula devant l'odeur : un mélange de sueur gelée, de crasse et de *brockenwurst*[\[25\]](#). Il n'y avait pas de salle de bains, mais un lavabo avec deux serviettes douteuses. Le plafond était si bas qu'on pouvait à peine se tenir debout. En sifflotant, la fille ôta son imperméable, dévoilant une robe de lainage vert. En un clin d'œil, elle la fit glisser et apparut en slip et soutien-gorge qui avaient été blancs. Après un passage dans une machine à laver, elle aurait été presque appétissante.

On frappa à la porte. C'était le type de la réception portant un plateau d'aluminium cabossé avec une bouteille et trois verres. La bouteille n'avait pas d'étiquette. Malko l'ouvrit et la flaira. Cela pouvait évidemment passer pour de la vodka. Le type devait la fabriquer dans sa baignoire.

Dès que l'employé fut sorti, la fille sauta sur la bouteille.

— Je peux en prendre ?

Malko lui fit signe que « oui ». Elle l'ouvrit et but une large rasade au goulot, puis elle alla s'étendre sur le lit, s'enveloppant dans le couvre-pieds sale.

Malko et Krisantem se partagèrent les fauteuils marron défoncés. Il y eut un long silence, puis... un bruit de sanglots monta du lit.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Malko.

— J'ai le cafard, renifla la fille. A cause de mon fiancé. C'était plutôt inattendu.

— Il vous a quittée ? Elle ricana, tristement.

— Ça oui. Il est mort. Samedi soir, on était en virée. Il a dérapé sur la glace avec sa moto, et il s'est payé un arbre avec sa tête. C'est moche, il y avait de la cervelle partout. Du truc gris et rouge. Quand j'y pense, je suis drôlement triste. Il a pas eu le temps de dire « ouf ». Elle s'essuya les yeux.

— Bon. Tout ça, vous n'en avez rien à foutre. On commence. Vous voulez tous les deux ensemble ou l'un après l'autre ?

— Nous avons tout le temps, dit Malko. Je vous donnerai 500 schillings si vous restez toute la soirée avec nous.

Elle ouvrit de grands yeux.

— Qu'est-ce qu'il va falloir que je fasse comme cochonneries !

Malko sourit, malgré lui.

— Non. Rien du tout.

— Vous allez pas me filer une trempe, avant ?

— Mais non, reposez-vous pour l'instant.

Il ôta sa veste et s'étendit sur le lit, près d'elle. Aussitôt elle allongea la main pour le caresser. Il l'écarta doucement.

— Attendez, je réfléchis. Elle pouffa.

— Dis donc, t'es un drôle de vicieux, toi.

Krisantem, de son fauteuil, suivait la scène avec réprobation. Malko ferma les yeux. Dès que la nuit serait tombée il tâcherait de trouver une meilleure cachette. Il avait besoin de quatre ou cinq jours. A ses yeux, la seule personne capable de l'aider était Alfi ; à une condition : que ça lui rapporte assez.

Epuisé, il s'assoupit. A côté de lui, la fille somnolait aussi. Il se réveilla vers neuf heures. Krisantem n'avait pas bougé de son fauteuil. La fille ronflait, couchée sur le côté. Il faisait un froid de canard dans la chambre. Malko s'étira et se leva doucement :

— Elko, allez chercher des saucisses. On sortira vers minuit.

Le Turc mit son manteau et sortit. Il revint une demi-heure plus tard, avec des saucisses, des petits pains et l'édition du soir du *Kurier*. Sans rien dire, Krisantem étala le journal sur la table bancale et montra la manchette à Malko. En énormes caractères, elle barrait toute la page :

« UN AVION DE LA LUFTHANSA EXPLOSE EN VOL ». Avec un curieux picotement au creux des mains, il lut l'article. Le vol 649 de la Lufthansa, Vienne-Cologne, s'était désintégré au sud de Francfort. On ignorait encore les causes de l'accident. Des automobilistes sur l'autobahn avaient vu une boule de feu tomber du ciel et s'écraser dans la forêt. La tour de contrôle de Francfort n'avait reçu aucun message indiquant que l'appareil soit en difficulté. Les 68 passagers et les cinq membres de l'équipage étaient morts. On se perdait en conjectures sur la cause de l'accident.

Malko posa le journal sur ses genoux. Il revoyait les yeux du petit homme en manteau de cuir, à la fois ironiques et désabusés. Lui savait que l'avion allait tomber. La mort de Malko avait décidément beaucoup d'importance. Ce genre d'accident ne servait que pour les chefs d'Etat, d'habitude.

Il eut la nausée en pensant aux 73 personnes qui venaient de mourir, à cause de lui. Par erreur.

La poignée de main d'Alfi avait été un tout petit peu moins chaleureuse que d'habitude. Malko n'avait pas réussi à accrocher son regard. Le patron du Playboy semblait mal à l'aise. Les nouvelles allaient vite. Il n'y avait presque plus personne dans la boîte. Toni, le barman, somnolait dans un coin de son bar. Un instant, Malko fut envahi d'une immense lassitude. Cela aurait été bon de passer la nuit à boire avec Alfi, sans souci, à passer en revue les *wiener medl*, les jolies filles de connaissance. Au lieu de cela, il n'était même pas sûr qu'Alfi ne soit pas en train de téléphoner à ceux qui le traquaient. La C.I.A. avait beaucoup d'argent. Il n'y avait plus un endroit sûr à Vienne.

— Je me sauve, dit-il légèrement à Alfi. A bientôt.

Il avait brusquement renoncé à demander asile au patron du Playboy. Alfi était trop sensible à l'attrait des schillings. Et son attitude n'était pas faite pour mettre Malko en confiance. Celui-ci repartait, quand une voix haut perchée fit derrière lui :

— Malko ! *Wie geht's ?*

La Gräfin Thala von Wisberg quittait la piste de danse. Malko admira son port altier, ses épaules et ses bras magnifiques découverts par une robe toute simple de Balenciaga. Sans le réseau de rides infinitésimales autour de ses yeux, on lui aurait donné vingt ans. Les étudiants qui cédaient à ses charmes avaient bien des excuses. Malko s'inclina :

— *Kuss die Hand, Gräfin.*

Elle abandonna sa main une demi-seconde de trop.

— Ne soyez pas si cérémonieux. Je m'appelle Thala. Offrez-moi une coupe de Champagne, j'ai soif.

Pour lui, il commanda son éternelle vodka. Alfi en profita pour s'esquiver. Krisantem, en bas dans la voiture, devait s'impatienter. Il écoutait le badinage de Thala von Wisberg. C'était une femme intelligente et pleine de charme, douée d'une volonté de fer. Il avait l'impression que leur conversation n'était pas purement l'effet du hasard. Elle tira de sa pochette noire un petit fouet à Champagne en or et remua sa coupe. Ses yeux souriaient en regardant Malko.

— Dansons, dit-elle.

C'était plus un ordre qu'autre chose.

Elle dansait très droite, le visage impénétrable, la main légèrement posée sur l'épaule de son cavalier, mais les hanches étroitement appliquées contre lui. Malko se souvint qu'elle avait la

réputation de ne jamais porter de dessous.

Ils n'échangèrent pas un mot et la danse finie revinrent au bar.

— C'est sinistre ici, dit Thala. Partons, je vous offre un verre chez moi.

Ils se retrouvèrent sur le pas de la porte. Elle s'était frileusement enroulée dans un superbe manteau de panthère des Somalies. Son regard plein d'assurance croisa les yeux dorés de Malko et un sourire indéfinissable retroussa les coins de sa bouche.

— Vous avez une voiture ? demanda-t-elle.

Malko hésita. Krisantem était à vingt mètres, dans la Mercédès. Mais il voulait savoir où voulait en venir Thala von Wisberg.

— Non, mentit-il.

— Tenez. Conduisez.

Elle lui tendit un trousseau de clefs. Sa voiture était en face du Playboy, une grosse Rover rouge sombre.

Le portier se précipita pour leur ouvrir la portière. Cassé en deux, il reçut le billet de 20 schillings de Malko.

De la Mercédès, Krisantem suivait la scène avec une grande réprobation. Par moments, son patron était bien léger. Thala alluma une cigarette et croisa les jambes. Elle portait des bas gris fumée.

— Mettez vite le chauffage, dit-elle. On gèle ce soir. Il paraît que la route de Kithsbühl est coupée.

Elle frissonna sous sa panthère. Malko démarra avec un coup d'œil dans le rétroviseur. Krisantem suivait. Malko savait que Thala von Wisberg habitait dans le XIV^e district, près du château de Schönbrunn, hors de la ville.

Il conduisit sans mot dire. Soudain Thala rompit le silence :

— Vous êtes un homme passionnant, Malko. Il y a quelque chose en vous qui m'intrigue. Une force, un mystère. Vous êtes tellement plus intéressant que tous ces jeunes gens qui se croient romantiques parce qu'ils vous parlent d'amour avant de vous le faire.

Elle était renversée en arrière sur la banquette, les yeux mi-clos, et son visage avait perdu cet air sophistiqué qui intimidait tant ses jeunes amants. Elle semblait jeune et affamée. Malko était un peu surpris. Il la connaissait de longue date et leur intimité n'avait jamais dépassé le stade du baise-main. Pourquoi ce soir, brusquement ?

La Rover montait lentement Schlosstrasse déserte. Derrière, les lanternes de la Mercédès suivaient à vingt mètres. Dans la poche droite de son pardessus, Malko avait son pistolet extra-plat prêt à tirer. Mais l'intérieur de la voiture formait un petit univers clos et chaud, où il se sentait invulnérable.

— Je suis ravi de vous plaire, Thala, dit-il. Vous êtes une des plus jolies femmes de Vienne.

La Gräfin poussa une exclamation étouffée.

— Là, tournez à droite dans la petite route.

Malko obéit. C'était un des innombrables chemins étroits qui serpentaient le long des collines de Breitensee. Soudain, les phares éclairèrent une barrière et un écriteau : *Sackstrasse* [26]. Il freina brusquement et stoppa.

— Vous vous êtes trompée.

— Non.

Avant de pouvoir répondre, il reçut le choc de la bouche de Thala. Elle l'embrassa avec violence tandis que sa main coupait le contact. Sans qu'il s'en rende compte, elle avait glissé hors de son manteau. A travers le tissu léger de sa robe, il sentait les pointes durcies de ses seins. Elle avait repoussé l'accoudoir central et s'appuyait de tout son corps contre lui.

Maintenant, elle lui murmurait des mots étouffés à l'oreille tandis que ses mains fiévreuses parcouraient son corps. Malko avait presque l'impression d'être attaqué par quelqu'un de plus fort que lui, d'être violé. En même temps les mots que prononçait Thala étaient empreints de la soumission la plus absolue. Le contraste entre son accent aristocratique et les expressions crues qu'elle employait fit oublier à Malko tous ses problèmes. Il la saisit aux hanches.

La voix de la jeune femme était de plus en plus rauque. Son parfum se mêlait à celui du cuir de la voiture. Leur étreinte avait l'air d'une lutte dans le petit univers limité par le changement de vitesse, les sièges de cuir et le tableau de bord aux manettes menaçantes. Des mains douces se crispaient pour griffer. Il y eut un bruit de tissu déchiré. Thala gémit, son élégante robe noire arrachée jusqu'à mi-cuisse. Puis elle se laissa aller contre Malko, comme une poupée désarticulée. Il la reposa doucement dans le coin de la banquette. Il avait mal à la lèvre qu'elle avait mordue et pensait à Krisantem, voyeur involontaire. Quelle drôle d'aventure.

Thala tourna son visage vers lui. Elle avait les yeux brillants et se pencha à travers la largeur de la banquette. Elle lui prit la main et la porta à ses lèvres. Elle lui embrassa la paume, puis brusquement la mordit si fort qu'il sursauta.

— Pardon, murmura-t-elle. Je suis si excitée. C'est extraordinaire de faire l'amour comme ça dans une voiture. On se sent un peu en danger. Si on nous surprenait...

Malko, le corps endolori et la chemise trempée de sueur réprima un sourire. Ce n'était ni une contravention, ni un scandale que risquait l'élégante Gräfin. Heureusement que Krisantem veillait sur leurs amours.

— Mais pourquoi ce soir ? demanda-t-il.

Elle hésita bien quinze secondes, puis dit, à voix basse :

— Alfi m'a dit que vous étiez un homme... dangereux, que

vous... vous étiez en danger maintenant. Ça m'a fait quelque chose. J'avais envie de... d'inhabituel...

— Je vois, fit Malko.

Il était partagé entre l'envie de la gifler ou de lui refaire l'amour, là tout de suite. Elle était encore offerte, sa robe remontée si haut qu'on voyait la peau au-dessus de ses bas. Elle regardait Malko de ses grands yeux marron, presque humblement.

— C'est vrai ce que m'a dit Alfi ? répéta-t-elle à voix basse.

— Oui, fit Malko brutalement. En ce moment je suis en danger de mort. Et vous aussi, par la même occasion.

A travers la banquette, elle posa vivement sa main sur le bras de Malko :

— Je veux vous aider. Venez chez moi. Vous serez en sécurité.

Sa voix était redevenue aristocratique. Malko sourit presque tendrement. C'était le meilleur côté de la Gräfin, la solidarité de classe. Même si Malko n'avait pas été son bref amant, elle l'aurait recueilli.

— Je veux bien pour ce soir, dit-il. Plus longtemps ce serait dangereux, pour vous. Je vous jure, en tout cas, que je n'ai rien fait de déshonorant.

— Pourquoi ne prévenez-vous pas la police ? Il haussa les épaules.

— Il s'agit d'un autre monde que vous ne soupçonnez même pas. Ne m'en demandez pas plus. Cela vous mettrait en danger vous aussi. Mais il y a un petit problème...

Il lui expliqua l'existence de Krisantem. Elle sursauta et tenta de percer l'obscurité. Mais la Mercédès était invisible.

— J'aurai une chambre pour lui aussi, dit-elle.

Malko fit faire demi-tour à la Rover. La Mercédès surgit du néant et se retrouva derrière. Krisantem était de plus en plus perplexe. Cinq minutes plus tard, le petit convoi arrivait chez la Gräfin. Ils traversèrent un grand parc et stoppèrent devant une bâtisse sombre. Thala von Wisberg se dirigea d'un pas ferme vers le perron et ouvrit la porte. Malko l'avait rejointe. Elle lui chuchota :

— Je suis obligée de vous donner une chambre, à vous aussi. A cause des enfants et des domestiques.

Malko comprenait parfaitement. Il alla à la Mercedes et expliqua à Krisantem les développements de la situation.

— Vous êtes sûr que ce n'est pas un piège ? fit le Turc.

Il n'avait pas tellement confiance dans les femmes, le Turc. Samson et Dalila, ça c'est passé dans le bassin méditerranéen.

— Non, répliqua Malko fermement. J'ai une absolue confiance en Thala.

C'était exact. Mais il avait beaucoup moins confiance en Alfi. Il

faudrait décamper le lendemain.

Le hall était éclairé. Une petite vieille aux yeux clignotants de chouette se tenait près de la Gräfin. Celle-ci dit à l'intention de Malko :

— Maria ne peut pas se coucher tant que je ne suis pas rentrée. Il y a bien cinquante ans qu'elle est dans la famille, *net war*, Maria ? La vieille grogna. Elle tournait autour de la robe décousue de Thala et jetait à Malko des coups d'œil réprobateurs. Elle dit, en dialecte viennois :

— La Gräfin va dans de drôles d'endroits. Elle devrait penser à son rang.

Sur ces paroles vengeresses, elle disparut en clopinant dans les profondeurs de la maison, résolument réprobatrice. Peut-être devinait-elle la vérité. Elle connaissait si bien sa maîtresse. Thala conduisit Malko à sa chambre. Elle l'embrassa légèrement sur les lèvres, très mondaine.

— *Gute Nacht, lieber. Und Grüss Gott.* Le petit déjeuner est à huit heures, à cause des enfants. Je prends soin de ton ami.

Elle s'éloigna dans le couloir rouge, ondulant sur la pointe de ses hauts talons. Avant de disparaître, elle se retourna pour sourire à Malko. Une parfaite maîtresse de maison.

L'intermède de la voiture l'avait fatigué. Il se déshabilla et prit une douche, après avoir caché son pistolet sous son matelas et vérifié la fermeture de la porte et de la fenêtre. On ne sait jamais. Puis il s'endormit, moulu et presque détendu.

*

**

Krisantem n'arrivait pas à ne pas avoir l'air inquiet. Les deux filles de Thala le regardaient du coin de l'œil, tout en buvant leur café. Leur mère était déjà légèrement maquillée et moulée dans une robe de chambre en brocart vieil or. Malko jeta un regard de reproche à la barbe de Krisantem : il avait l'air de ce qu'il était en réalité : un bandit de grands chemins d'Anatolie.

Mais les meilleures choses ont une fin. La dernière miette de bretzel avalée, Malko prit congé de son hôtesse. Elle accompagna les deux hommes sur le perron. Il avait encore neigé pendant la nuit et la Mercédès était couverte d'une couche blanche. Krisantem mit le moteur en marche. Thala posa la main sur le bras de Malko.

— Si vous avez besoin de moi...

C'était une clause de style, mais ça fait toujours plaisir. Les yeux jaunes de Malko pétillèrent et il s'inclina sur la main encore grasse de crème :

— *Küss die Hand, Gräfin.* Je vous remercie infiniment de votre hospitalité.

La Mercédès fit crisser la neige. Après avoir roulé quelques minutes sur les petites routes verglacées de la colline, Malko s'arrêta au coin de Lainzerstrasse, la grande avenue qui descendait vers le Ring. Déjà, des tramways passaient en brinquebalant, bourrés de banlieusards. Qu'on était loin des trams joyeux de San Francisco ! Ceux-là n'étaient que des véhicules fonctionnels, imprégnés de sueur et de bière. Derrière leurs vitres sales on ne voyait que des visages fermés et las. Où était la Vienne joyeuse d'Offenbach ? Malko eut un bref coup de cafard. C'était son pays et pourtant il aurait voulu être à des milliers de kilomètres de là et surtout ne pas avoir de tueurs à ses trousses. Pouvoir réfléchir sans se dire qu'on va recevoir une balle dans la tête, tirée par un type qui vous considère juste comme un lapin. Krisantem interrompit ses sombres pensées.

— J'ai une idée, annonça-t-il.

— Sur quoi ?

Krisantem prit l'air à la fois embarrassé et angélique.

— Je connais un endroit où personne ne vous cherchera.

— Où ?

Le Turc semblait de plus en plus embarrassé.

— Vous avez entendu parler des derviches ? Malko tombait des nues.

— Oui, vaguement, c'est une secte religieuse musulmane. Et alors ? Krisantem sourit modestement :

— Je suis un derviche.

Malko le regarda comme s'il lui avait annoncé qu'il se transformait en femme.

— Vous !

Krisantem leva la main.

— Oh ! mais ce n'est pas du tout ce que vous imaginez ! Nous sommes très pacifiques, pas comme les derviches hurleurs. Bien que le gouvernement d'Ataturk ait fait fermer nos Téké, nos temples, une fois par an, nous avons le droit de nous réunir en Turquie.

— Mais enfin, fit Malko un peu agacé, vous ne vivez pas dans un temple.

Krisantem sourit, de plus en plus modeste.

— Mais qu'est-ce que je ferais, moi, dans ce... téké. Je ne suis ni musulman ni derviche.

— Oh ! ils ne sont pas sectaires ! fit Krisantem bonhomme ; d'abord moi, je suis derviche ; ensuite, ils ont besoin d'argent pour entretenir leur temple. Si vous les aidez un peu... Personne ne viendra vous chercher là. L'entrée est interdite aux étrangers durant la cérémonie. D'ailleurs les derviches hurleurs qui sont assez

impressionnants... Malko le coupa :

— Qu'est-ce que je vais faire moi ? Hurler ou tourner ?

— Rien du tout, fit Krisantem, apaisant. Il y a des petites cellules pour les novices. Personne ne vous demandera rien.

— Et vous ? Vous allez vraiment tourner en psalmodiant ? Krisantem baissa les yeux.

— Oui. On est derviche de père en fils. Mon père l'était. J'ai été initié à vingt ans. Depuis, je suis régulièrement les séances. Vous verrez, c'est très joli, très poétique...

Après tout pourquoi pas ? Les guerres de religion ont tué assez de monde.

— Où se trouve ce temple ? demanda Malko.

— Dans le deuxième district, pas loin du Danube.

Il n'y a pas besoin de vivre dans un temple pour être derviche. Depuis que l'ordre est interdit par la loi en Turquie, nous nous contentons de réunions annuelles pour les prières et les initiations. Le reste du temps, nous vivons normalement.

— Qu'est-ce que cela vient faire ici ? Nous sommes à Vienne, pas en Turquie.

— Justement, à Vienne, il y a un téké. Or, nous sommes dans la seconde semaine de décembre. Pendant dix jours nous... Je veux dire la congrégation va se réunir dans le téké.

— Ecoute, ce n'est pas le moment de plaisanter, dit Malko sèchement. Nous sommes en Autriche pas au pays des Mille et Une Nuits.

— Je ne plaisante pas, dit Krisantem. Je vous ai dit que le gouvernement turc avait interdit les derviches. Aussi, ils se sont réfugiés dans différents pays. Au Maroc, en Perse et en Autriche. Pendant la guerre, ils ont été pourchassés par les nazis mais maintenant, la communauté s'est reformée.

— Enfin, vous n'allez pas me dire qu'il y a un temple de derviches à Vienne ?

— Si, bien sûr, le temple est fermé au public et habité seulement par deux prêtres derviches qui l'entretiennent toute l'année. L'immeuble se trouve dans le Judengasse, près du quai Birgitta.

— Bon. Allez voir avec la voiture. J'ai une idée. Je vais aller visiter le château de Schönbrunn. Ça prendra deux heures et personne ne viendra m'y chercher.

— Je serai là dans deux heures au plus tard, fit Krisantem.

Le Turc prit le volant. Deux minutes après, il déposait Malko sur l'esplanade de Schönbrunn. Décidément Krisantem réservait bien des surprises. Tueur à gages consciencieux, il s'était révélé excellent majordome. Et maintenant, il était grand-prêtre derviche...

Malko se mêla à la foule clairsemée des touristes, paya les 5

schillings et entra. Au point où il en était, il était ouvert à toutes les suggestions.

*

**

Lorsque la Mercédès reparut, Malko faisait le pied de grue depuis dix bonnes minutes.

— C'est arrangé, annonça Krisantem. Il faudra seulement que vous fassiez un don de 10.000 schillings à la communauté. Quand vous partirez, ajouta-t-il vivement.

On ne discute pas avec les gens qui vous sauvent la vie. Brusquement, Malko reprit espoir. Avec un peu de temps et de sécurité, il trouverait une solution à cette situation sans issue. Même s'il devait téléphoner au Président des U.S.A., lui-même.

— Laissons la Mercédès au parking des touristes, proposa Malko. Personne ne la remarquera. Prenons un taxi.

Ils prirent chacun leur valise dans le coffre. A regret, Krisantem abandonna la Remington dans le coffre.

— Elko, vous me sauvez la vie, remarqua Malko.

— Vous me l'avez sauvée à Istanbul, dit simplement Krisantem. Dans le taxi, Malko voulut en savoir plus sur les fameux derviches.

— Ce sont des hommes très sages, dit gravement Krisantem. La secte a été fondée en 1247 par un Turc, Mevlana. Quand il mourut, même les chrétiens et les juifs vinrent à son enterrement. Son mausolée existe toujours en Anatolie, à Konia qui est devenu une ville sainte.

— Le dervichisme, c'est une école de pensée et de poésie, en même temps qu'une religion...

Cela faisait un drôle d'effet à Malko d'entendre parler ainsi Krisantem, tueur à gages. A qui se fier !

Ils arrivaient dans le centre de Vienne ; le taxi prit le Schottenring et ralentit.

— Il vaudrait mieux aller à pied maintenant, dit le Turc. Malko arrêta le taxi et paya. Ils descendirent avec leurs bagages.

Ils se trouvaient en bordure du premier district, le coin le plus sale et le plus vieux de Vienne. On y trouvait encore des maisons vieilles de trois siècles qui avaient échappé aux bombardements. Les deux hommes s'engagèrent sur le quai Franz-Josef. Ils enfonçaient jusqu'aux chevilles dans une épaisse couche de neige. Elle était là jusqu'au printemps. Comme chaque année les services de la voirie étaient totalement débordés.

Le froid était si vif que Malko fut pris d'une quinte de toux. Une humidité glaciale montait du Danube à demi gelé. Comme cela arrive

parfois à l'Est, la température était descendue d'une dizaine de degrés en quelques heures. D'une glissade, Krisantem manqua s'écraser contre la vitrine sale d'un Weinstube[27]. Au moins, à l'intérieur, il devait faire chaud. Le trottoir était si verglacé qu'il fallait se tenir au mur pour avancer.

A droite, entre deux vieilles maisons, s'amorçait un petit escalier aux marches archi-usées. Ils le montèrent en marchant comme sur des œufs.

— Voilà Judengasse, dit Krisantem, nous sommes tout près.

En dépit du froid, la rue étroite et interdite aux voitures était encombrée d'éventaires volants. C'était le marché aux puces de Vienne, tenu par tous les vieux juifs, rescapés des persécutions. Emmittouflés dans d'in vraisemblables pelisses, pas rasés, l'œil glauque derrière leurs lunettes, ils dévisageaient les deux hommes, trop bien habillés pour le quartier, avec curiosité.

Les maisons ressemblaient à un décor de dessin animé. On s'attendait à ce qu'elles s'écroulent à chaque instant tellement leurs vieilles pierres étaient disjointes. Malko et Krisantem butaient sur les pavés inégaux comme ceux d'une antique voie romaine. Ils passèrent devant une petite synagogue un peu en retrait. Juste à côté il y avait une fille en manteau de lapin, avec de hautes bottes en caoutchouc noir. Quand Malko passa près d'elle, elle leva de grands yeux noirs et murmura sans conviction, avec l'accent grasseyant de Vienne :

— *Lieber... es macht ein hundert Schillings...*[28]

Son regard suppliant disait que pour le quart, elle aurait suivi n'importe qui. Rien que pour ne plus avoir froid aux pieds. Malko tâta au fond de sa poche un billet. Presque sans s'arrêter, il le lui glissa au passage dans la main. Avec un sourire aussi chaleureux qu'il le put. Ebahie, elle garda le billet au bout des doigts plusieurs secondes. Malko ne s'était pas retourné.

— C'est là, annonça Krisantem.

Il s'engouffra sous un porche bas et noir. La maison avait eu quatre étages mais elle s'était tassée et il n'en restait plus que trois, de guingois.

Malko écarquilla les yeux pour s'habituer à l'obscurité. Un courant d'air glacé soufflait on ne sait d'où. Krisantem avait frappé à une petite porte en bois et attendait. Une voix se fit entendre de l'autre côté du battant et il y eut un échange rapide en turc, trop rapide pour que Malko saisisse.

La porte s'entrouvrit. Krisantem le fit passer devant. Il trébucha sur deux marches glissantes et se trouva nez à nez avec une apparition d'un autre âge : un filiforme et squelettique barbu vêtu d'une espèce de robe grège descendant jusqu'aux pieds et coiffé d'un chapeau conique. Sans un mot, l'inconnu s'inclina et fit signe aux deux hommes

de le suivre. A gauche et à droite, il y avait un couloir éclairé par des ampoules nues. Le barbu prit celui de gauche. Ils tournèrent une fois à droite, puis encore une fois après une dizaine de mètres et leur guide s'arrêta devant une porte basse en bois, et l'ouvrit. C'était une cellule de trois mètres sur quatre avec un lit, une chaise et une table. Une sorte de vitrail d'un mètre de haut était la seule ouverture. Malko s'en approcha : elle donnait sur une sorte de patio intérieur, désert, entouré de colonnes, au sol de bois. Une verrière transparente donnait une clarté diffuse assez triste.

— C'est là que je vais habiter ? demanda Malko un peu inquiet.

— J'ai la chambre voisine de la vôtre, fit Krisantem rassurant. Ici, personne ne viendra vous chercher.

Incroyable de penser qu'on se trouvait en plein Vienne ! On se serait cru au fond de la Turquie vers le XIII^e siècle. Sur la table, il y avait un grand bol rempli d'une crème blanche avec une pile de galettes.

— Du yaourt, et de la galette de seigle, expliqua Krisantem. Nous devons nous contenter de la nourriture traditionnelle.

Le barbu attendait, silencieux, les mains cachées dans ses grandes manches. Malko lui fit un grand sourire et s'inclina. Le Turc répondit par une légère inclinaison de tête, et disparut dans un froissement de lin.

— Celui-là, qui est-ce ? demanda Malko.

— Le gardien du téké ; il habite ici toute l'année, maintient le contact avec les frères derviches éparés en Europe, envoie les convocations, gère les fonds de la petite communauté. Aux plus pauvres, il paiera le billet de train pour qu'ils puissent venir prier.

— Quand commencent les cérémonies ?

— C'est déjà commencé. Ils méditent. Les danses ont lieu plus tard. C'est le dernier stade du rapprochement avec Dieu.

— Ah !

Krisantem était imperturbablement sérieux. Malko se demanda s'il priait avec son lacet dans la poche... La juxtaposition des deux univers où il évoluait avait quelque chose de dément. La C.I.A. et les derviches, l'avion explosé et cette cellule monacale. Par instants, il avait envie de se pincer.

Il s'assit sur le lit et retira sa veste. Ce répit inespéré allait peut-être lui sauver la vie. Son plan était simple : en quelques heures de concentration, il allait reconstituer le rapport Kennedy grâce à sa fantastique mémoire. Ensuite, il entrerait en contact avec Foster Hillman, le numéro un de la C.I.A., le chef du groupe 54/12, l'homme qui était aussi puissant que le Président. Son seul espoir était qu'il ne raisonnerait pas comme ses subordonnés. Lui était un politique, pas un tueur. Ce serait un poker mortel. Si Hillman n'entrait pas dans le jeu,

rien ne pourrait plus sauver Malko.

Le pistolet armé sous le matelas, il commença à écrire. Une ampoule nue l'éclairait. Tout de la cellule du condamné à mort. La vie a de ces ironies. Il eut une pensée pour Alexandra, mais l'écarta pour mieux se concentrer. Les pages défilaient dans sa tête comme s'il les avait connues toute sa vie. Il est vrai qu'il était capable de se souvenir vingt ans après d'un visage entrevu une minute. Au fur et à mesure qu'il écrivait, une angoisse sourde l'envahissait : la vie de l'homme en possession de ces secrets était sans prix : pour l'Ouest comme pour l'Est.

Malko écrivit jusqu'à en avoir mal aux yeux. La verrière s'était complètement assombrie. Affamé, il croqua un paquet de galettes trempées dans le yaourt. C'était proprement infect. Au moment où il se remettait au travail, un froissement soyeux lui fit lever la tête : en longue file indienne, une vingtaine de personnages semblables à celui qui leur avait ouvert entraient dans le patio. Ils s'assirent en un cercle parfait, les mains sur les genoux et commencèrent à prier à voix basse. Malko voyait leurs lèvres bouger mais n'entendait pas les paroles. En tout cas, ils étaient bien paisibles. Dehors, dans Vienne, à des millions d'années-lumière, les tueurs de Gehlen, sous la houlette du séillant Kurt, devaient passer au peigne fin toutes les cachettes possibles avec un souci du détail germanique. Herr Gehlen basait sa loyale collaboration avec la C.I.A. sur une absence totale d'échec. Il avait beaucoup à se faire pardonner.

Un hurlement satanique ébranla les vieilles pierres humides de la cellule de Malko. Réveillé en sursaut, il saisit son pistolet à tâtons et le braqua sur la porte. Elle était close. Un second cri tout aussi inhumain que le premier le précipita vers l'ouverture en forme de vitrail donnant sur le patio. Cela venait de là. Enfilant son pantalon il colla son visage au quadrillage de fer forgé. Alors il recula d'horreur.

Un visage de cauchemar se balançait à un mètre de lui. Les yeux blancs complètement révoltés, une bave rose coulant de la bouche dans la barbe, et, au milieu du front : le clou.

Enorme, long et rouillé, planté entre les deux yeux, il évoquait un dessin surréaliste. Pas une goutte de sang. Malko se demanda s'il n'était pas le jouet d'une hallucination. Mais l'homme était bien réel. Vêtu d'une robe noire, il oscillait lentement d'avant en arrière, les mains cachées dans les larges manches de son vêtement de lin. Sa tête dodelinait, comme celle d'un somnambule. Derrière lui, Malko aperçut un groupe de musiciens impassibles, accroupis sur une natte. Ils soufflaient dans des instruments bizarres d'où sortaient des sons aigres et séraphiques. Accroupi, un autre attendait devant deux petits tambourins.

Brusquement, il le frappa, presque sur un rythme de jazz. Le danseur poussa une fois encore le hurlement sauvage qui avait réveillé Malko. Sa main droite jaillit de sa robe, armée d'un petit maillet en bois doré. De toutes ses forces, il frappa le clou !

Malko ressentit dans tous les os, le choc de l'acier s'enfonçant dans les os du crâne. La pointe avait disparu d'un demi-centimètre de plus. Le danseur s'immobilisa, tétanisé. Ses yeux roulèrent plus vite, puis il reprit son lent balancement, bercé par la musique discordante.

— Bon Dieu ! il va se tuer ! dit Malko tout haut. La silhouette en perpétuel balancement le fascinait comme un cobra.

Et ce clou ! On avait envie de grincer des dents, de l'arracher. C'était inhumain.

— N'ayez pas peur, fit une voix derrière lui. Krisantem était entré silencieusement. Il était, lui aussi, vêtu d'une longue robe jusqu'aux chevilles.

— Elko, vous n'allez pas... Krisantem secoua la tête, très digne...

— Non. Lui, c'est un derviche-hurleur. Ils sont très rares maintenant. Nous ne sommes pas tout à fait d'accord avec eux sur certains points de doctrine, mais c'est un très saint homme.

— Il va se tuer !

Le Turc secoua la tête.

— Non. Il est en état de transe. Il ne craint rien. Quelquefois, il se frotte la peau avec des charbons ardents qui ne laissent même pas de marques[29].

— Il doit pouvoir se rendre imperméable aux balles, aussi.

— Je pense, dit Krisantem. C'est un très saint homme.

— On devrait lui demander la recette.

— Il ne pourrait pas la donner. C'est une maîtrise de l'âme avant tout. Il n'a pas peur de la mort...

Malko sursauta. Un nouveau coup de maillet venait d'enfoncer le clou un peu plus. Le hurlement lui donnait la chair de poule.

— Mais ce clou, demanda-t-il, quelle longueur a-t-il ?

— Huit centimètres.

— Et il s'enfonce ça dans le crâne, sans en mourir, ou devenir idiot ?

— Oui.

Krisantem semblait trouver cela tout naturel. Malko avait jeté son pistolet sur le lit et ne quittait plus l'homme des yeux. Maintenant, il dansait une sorte de ballet autour d'une ligne imaginaire. On ne voyait presque plus le clou.

Le danseur se mit à pousser une plainte continue en tournant lentement sur lui-même. Peu à peu ses bras s'élevaient vers le ciel. Il rouvrit les yeux. Ils étaient extatiques et exprimaient une joie ineffable ! Il se détendit d'un bloc, parut toucher la verrière et tomba en arrière comme une masse, ne bougeant plus. La musique s'arrêta.

— Il est mort, souffla Malko.

— Non. Il va se réveiller dans quelques heures. Il est seulement en crise mystique.

Quatre autres derviches apparurent. Ils soulevèrent le corps avec précaution et l'emportèrent, marchant de front. La tête pendait comme celle d'un cadavre. Les musiciens posèrent leurs instruments.

Malko s'ébroua. Il était en train de perdre le sens des réalités et du temps.

— Je vais vous quitter pour un moment, dit Krisantem. Nous avons une cérémonie maintenant. Je dois danser.

Il s'inclina respectueusement et sortit, suivi par le regard rêveur de Malko.

Cela faisait cinq jours qu'il était là. Cent vingt-cinq heures de tension. Depuis trois jours déjà, il avait terminé sa reconstitution. Rigoureusement uniforme à l'original, il en était sûr. Un document accablant. Après l'avoir lu, on comprenait pourquoi et comment était mort John Kennedy. Et surtout qui avait voulu cette mort. Si un jour quelqu'un montait à la tribune de l'O.N.U. avec cela sous le bras, une

bonne douzaine de personnes se suicideraient avant qu'il ait soufflé dans le micro. Il était un peu grisé en pensant que peut-être le monde ne connaîtrait jamais ce secret. A moins que beaucoup plus tard, dans un autre siècle, on l'apprenne dans les manuels d'histoire. Et ceux-là même qui haïssaient les coupables le faisaient traquer. Parce que toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire.

Il avait fait tout ce qui était humainement possible pour sauver sa vie.

Il avait expédié le document et une lettre à Foster Hillman, à son domicile personnel. Personne d'autre que lui ne l'ouvrirait. Malko assurait Hillman de sa loyauté, lui résumant l'histoire qu'il devait forcément connaître. Mais il lui disait aussi qu'il n'avait pas envie de mourir. Et qu'à défaut d'une révision de son sort, lui, Malko se verrait obligé de porter à la connaissance du monde le dossier K. Après, cela ferait beaucoup de monde à tuer.

Evidemment une copie n'avait pas la valeur de l'original avec les signatures. Mais les noms et les précisions existaient encore. Malko avait calculé que Foster Hillman ne prendrait pas le risque. Qu'il rappellerait les tueurs. Il y avait toujours le risque *qu'après*, il soit tenté de revenir sur sa parole. C'était la partie la plus délicate du pari : Hillman était un protestant intègre et droit. Il ne se renierait pas.

Evidemment s'il décidait de ne pas tenir compte du chantage de Malko, l'escalade était terminée.

Malko avait décidé de laisser s'écouler un laps de temps suffisant pour être sûr qu'il ait reçu la lettre et d'aller ensuite directement à l'Ambassade afin d'entrer en contact par l'intermédiaire du télétype codé.

William Coby ne prendrait pas la responsabilité de s'y opposer. C'était quitte ou double.

Quelle affreuse impression d'être traqué par ceux dont il était l'allié depuis si longtemps.

Pour effacer l'abominable vision du derviche-hurleur, il se versa un peu de vodka. Stylé, Krisantem en avait mis une bouteille dans sa valise. Malko grillait d'agir. L'inaction lui pesait de plus en plus. Les musiciens qui n'avaient pas bougé reprirent leurs instruments : la musique aigrette recommença. Il jeta un coup d'œil sur le patio. Il y avait trois joueurs de flûte, debout deux joueurs de tambourin et une sorte de violoniste, plus un récitant.

Les derviches entrèrent, à la queue leu leu. Krisantem était le quatrième. Malko en compta huit. Tous étaient vêtus de la longue robe de lin grège et coiffés d'une sorte de fez conique, entouré à la base d'une garniture de tissu. Ils avançaient les bras croisés et les yeux baissés, pieds nus. Ils prirent place à droite du patio. Malko remarqua alors que de grosses chevilles de bois sortaient du sol près de chaque

derviche. C'était bien organisé.

Chacun d'eux avança le pied gauche et inséra la cheville entre ses orteils. Puis, très lentement, ils commencèrent à tourner, dans le sens inverse des aiguilles d'une montre. En même temps une mélopée très lente domina la musique : les derviches chantaient presque sans desserrer les lèvres.

Malko ne perdait pas Krisantem des yeux. Rien ne le distinguait des autres. Lui aussi avait fixé son pied nu à la cheville de bois et tournait. Brusquement, la musique et le chant s'arrêtèrent ensemble. On n'entendit plus que le froissement soyeux des robes et le frottement des pieds nus sur le bois poli. Les derviches tournaient de plus en plus vite.

Prenant appui sur leur pied fixe, ils se poussaient comme s'ils étaient sur une invisible trottinette. On aurait dit des automates montés sur un pivot.

La musique recommença.

Ils tournaient de plus en plus vite. Une rotation qui devenait vertigineuse. Malko regarda sa montre et sursauta : la cérémonie durait déjà depuis une demi-heure !

Maintenant, la moitié des derviches avaient un bras levé vers le ciel et l'autre vers le sol. Krisantem avait expliqué à Malko la signification de ce geste : c'était la communion entre le spirituel symbolisé par le ciel et le matériel symbolisé par le bruissement soyeux des robes, la musique étrange, ces grands oiseaux blancs, et le silence abyssal des épais murs de pierre, tout cela était fantasmagorique. Malko avait l'impression que tout allait disparaître d'un coup de baguette magique...

Ce fut presque cela.

Un bruit inattendu couvrit brusquement le son feutré des flûtes. Malko dut se forcer pour identifier un martèlement de hauts talons féminins.

Presque aussitôt, une femme apparut juste en face de lui, par la porte d'où était venu l'orchestre. Malko la reconnut instantanément : c'était la prostituée à qui il avait donné l'argent. Elle avait toujours son manteau pelé mais avait troqué ses bottes de caoutchouc pour des escarpins.

Ses grands yeux noirs s'écarquillèrent de surprise devant le spectacle des derviches. Affolée, elle regarda autour d'elle. Puis poussa un cri aigu :

— *Achtung !...*

Elle n'eut pas le temps de terminer sa phrase. Il y eut trois explosions assourdies couvertes par le bruit de l'orchestre, et la fille fut projetée en avant comme par une main invisible.

Son corps s'affala près de l'orchestre et son sac s'ouvrit. Elle eut

deux soubresauts et mourut.

Malko avait déjà son pistolet à la main. Trois hommes apparurent, par la porte où s'était précipitée la fille et s'arrêtèrent, visiblement stupéfiés du spectacle. Il ne les connaissait pas. L'un avait le type mongol accentué, les deux autres des têtes rondes et rougeaudes de tueurs aux abattoirs. Tous trois avaient des pistolets à la main. Si la fille n'avait pas donné l'alerte, ils auraient eu tout le temps de contourner le patio et de surprendre Malko par derrière. Il ne saurait jamais comment elle était parvenue à entrer avant eux. Ainsi, ils l'avaient retrouvé. Et Foster Hillman n'avait pas tenu compte de sa lettre. Malko, pris d'une rage froide, leva son pistolet. Mais les musiciens et les derviches étaient entre lui et les tueurs... Ceux-ci se regardaient, indécis. Les derviches ne s'étaient pas arrêtés de tourner. Soudain, une explosion fit trembler le patio. Un des inconnus porta la main à sa poitrine et s'effondra en arrière. Les deux autres brandirent leurs automatiques munis de longs silencieux. Aucun des deux n'avait vu d'où était parti le coup de feu. Il y eut une seconde pendant laquelle il ne se passa rien. Krisantem continuait à tourner comme les autres, mais maintenant sa main droite serrait son vieil Astra tirant ses balles enduites d'ail... Derviche, mais consciencieux...

Malko le vit sortir rapidement l'arme de sa manche et tirer, sans cesser de tourner. Cette fois, la balle rata son but. Les deux tueurs survivants échangèrent quelques mots rapides puis levèrent en même temps leurs armes et commencèrent à tirer dans le tas. On aurait dit un crépitement de bouchons de Champagne. Trois derviches tombèrent, de larges taches de sang s'élargissant sur leurs robes.

Cette fois, ce fut la panique. Les pauvres derviches partirent dans toutes les directions. Les musiciens avaient posé leurs instruments et regardaient les tueurs, ébahis. Krisantem s'était jeté à terre. La ligne de mire de Malko était dégagée. Il tira et un petit trou bien net apparut au milieu du front du Mongol. Sans un mot, il plongea en avant, lâchant son pistolet sur le joueur de tambourin qui poussa un cri perçant.

Le troisième tueur visa un des derviches soigneusement, comme au stand. Cette fois, c'est la pétoire de Krisantem qui cracha dans un bruit épouvantable. Le type se plia en deux et sa balle ricocha sur le dallage. Malko et Krisantem tirèrent en même temps et leurs deux projectiles firent tressauter le corps au moment où il tombait. Sa main crispée pressa encore sa détente deux fois dans le sursaut de l'agonie. Son chapeau roula par terre et il ne bougea plus. Krisantem se releva d'un bond. En un clin d'œil il se débarrassa de sa robe et passa à ses pieds des sandales à lanières. Malko faisait déjà le tour, par le couloir. Ils se rejoignirent devant les sept cadavres. Krisantem glissait un autre chargeur dans son Astra. Son visage était sombre. Il lui jeta :

— Ils ont tué trois frères.

Malko pensa au proverbe d'Istanbul : « Si le Turc crie, que Dieu vous garde, non seulement le chien, mais le lion tressaillent ».

— Il doit y en avoir d'autres, dit-il à Krisantem.

Le Turc inclina la tête sans répondre. Malko en tête ils sortirent du téké par le couloir sombre. La porte d'entrée était ouverte. Ils clignèrent des yeux, éblouis par la neige ruisselante de soleil qui recouvrait la rue et les toits. Pas assez cependant pour ne pas repérer un homme debout au coin de la Synagogue, l'éternel feutre vert enfoncé bien droit et le loden étroitement boutonné. Il sursauta en voyant Krisantem et Malko hésiter une seconde, et partit en courant. Le Turc doubla Malko. L'homme avançait difficilement, gêné par le verglas. Il bouscula un éventaire de vieux surplus américains qui se répandirent par terre. Les sandales de corde de Krisantem glissaient beaucoup moins. Il rejoignit l'homme au moment où ce dernier s'engageait dans un petit escalier conduisant aux quais du Danube. Cela ne fit aucun bruit. De loin, on aurait dit deux vieux amis tombant dans les bras l'un de l'autre. Mais quand Malko arriva à leur hauteur, le tueur agonisait, le lacet déjà profondément enfoncé dans les chairs. Il se griffait la gorge mécaniquement pour tenter d'arracher le lacet. Il eut encore quelques sursauts, se détendit d'un coup et devint tout mou dans les bras de Krisantem. Le Turc le laissa glisser paisiblement sur un gros tas de neige durcie. Son visage n'avait pas changé d'expression.

— Descendons, je me demande où il allait, fit Malko.

Laissant le cadavre ils s'engagèrent sur les marches gelées. A cinquante mètres, le Danube gris et sale charriait des glaçons de plus en plus gros.

Une grosse Buick aux vitres couvertes de givre était garée juste au pied des marches. Un panache de fumée s'échappait du tuyau d'échappement. Devant, il y avait l'Austin 1100 noire de Kurt von Hasel, avec la grande antenne du téléphone. Un instant, Malko aperçut le profil de l'Autrichien puis la voiture démarra aussitôt. Pas très courageux, Kurt.

Krisantem s'approcha et tira brusquement sur la poignée de la portière avant gauche de la Buick.

Malko avait rarement vu une expression de stupéfaction plus totale sur un visage humain. Si on peut appeler ça un visage. Le type avait un bec de lièvre découvrant des dents jaunes et un haut de crâne en pain de sucre presque totalement chauve. Il n'eut pas le temps de mettre la main sur le gros pistolet posé sur ses genoux. La pétoire de Krisantem tonna et un gros trou rouge apparut dans le cou de l'homme, juste au-dessus du col de la chemise. Il s'affaissa sur le volant avec un gargouillis sinistre. Son compagnon assis à côté de lui

ouvrit sa portière et fila comme un éclair. Malko tira, de la hanche.

L'homme boula comme un lapin. Le tram 26 qui arrivait de Friedenbrock n'eut pas le temps de freiner. La tête du blessé fut broyée comme une noix par les roues d'acier. Affolé, le wattman tourna frénétiquement son frein à main et hurla d'horreur, persuadé que l'homme avait voulu se suicider.

Personne n'avait remarqué les coups de feu, ni le mort dans la voiture arrêtée. Malko et Krisantem partirent à pied en grelottant. Surtout le Turc, sans manteau et avec ses sandales de corde. Mais il valait mieux ne pas retourner chez les derviches. La police ne tarderait pas à y arriver. Tout se savait dans ce quartier. Quelqu'un avait dû les voir entrer et l'information était venue aux oreilles de Kurt von Hasel. Beau travail, pensa Malko, amer. Dès qu'ils furent dans le Shottenting, il héla un taxi.

— Schwartzberg Platz. Krisantem le regarda avec surprise.

— C'est l'Ambassade soviétique ?

— Mon cher Elko, dit tristement Malko, je crois que c'est la fin du voyage pour moi. Je ne me fais pas beaucoup d'illusions : les Russes me liquideront quand ils auront tiré de moi tout ce qui les intéresse. Et de toute façon, je n'ai pas la moindre envie de goûter au paradis socialiste... Mais je ne veux pas mourir sans avoir rendu coup pour coup.

— Les types de tout à l'heure ne nous embêteront plus, objecta le Turc.

— Ceux-là non. Mais il y en aura d'autres. La C.I.A., est riche. J'en sais quelque chose. Ils me traqueront partout à travers le monde et finiront par me retrouver. Souvenez-vous de Trotsky. Les Russes ont mis dix ans pour le faire assassiner au Mexique. On arrive toujours à tuer quelqu'un quand on en a le temps et les moyens. Le taxi longeait l'Opéra et l'Hôtel Bristol. Malko regarda avec mélancolie les énormes façades noires et laides, mais si prodigieusement chargées de souvenirs. Il se rappelait Vienne en 1945 quand la ville n'était plus qu'un monceau de ruines et la Kärntnerstrasse une enfilade de vitrines de bois. Maintenant, tout ruisselait de néon, l'Opéra était rouvert et la ville avait retrouvé son *Wiener Schmah*, son charme. Mais lui, Malko, allait mourir.

— Je comprends maintenant, dit-il, pourquoi David Wise tenait tant à me charger de cette mission. Il était décidé à liquider tous ceux au courant de l'affaire. Avec moi, ils se sentiront moins coupables, je ne suis pas vraiment Américain.

Krisantem qui frottait l'un contre l'autre ses pieds gelés, secoua la tête :

— Mais cela fait des années que vous leur rendez des services inestimables. Ils ne peuvent pas vous soupçonner de vouloir les trahir.

— C'est plus compliqué que ça. Le vol de ce dossier ultra-secret n'aurait jamais dû exister. Il faut donc revenir à la situation initiale et pour cela supprimer tous ceux qui pourraient un jour témoigner que tout cela est vrai. Je suis de trop.

Le taxi s'arrêta au coin de la place Schwartzenberg à l'ombre de la haute flèche de la cathédrale Saint-Pierre. Comme toutes les autres ambassades, celle d'U.R.S.S., était installée dans un vieux palais viennois aux immenses fenêtres à croisillons de pierre. La porte était close et un drapeau rouge pendait, immobile dans l'air glacé. Malko paya et descendit. Juste à côté d'une cabine téléphonique. Krisantem, suivit, bleu de froid.

— Qu'allez-vous faire ? demanda-t-il.

— Expliquer à Monsieur David Wise qu'il a fait la plus belle gaffe de sa carrière, dont les conséquences vont faire du bruit.

Le Turc était tout désorienté.

— Et moi ?

— Le cercle est bouclé. Je vous ai recueilli à Istanbul en catastrophe, je vous quitte en catastrophe. Disparaissez totalement. Retournez en Turquie. Ce sera plus sûr. Ils n'aiment pas vous savoir vivant, mais je ne pense pas qu'ils feront beaucoup d'efforts pour vous retrouver. Enfin, j'espère...

— Je resterai, dit Krisantem sombrement. Il faut que quelqu'un s'occupe du château.

— Oh ! le château... ! Moi disparu, qui en aura cure ?

— Je ne veux pas retourner en Turquie.

Têtu, le Turc contemplait ses pieds qui blêmissaient de froid. Haussant les épaules affectueusement, Malko entra dans la cabine téléphonique.

Malko glissa dans la fente un schilling et composa le numéro de l'Ambassade américaine, savourant d'avance le goût de son amère victoire. Dans quelques minutes il serait définitivement à l'abri de la C.I.A., derrière les hauts murs de l'Ambassade soviétique. On décrocha.

— *American Embassy in Vienna*, fit une voix fraîche.

— Passez-moi William Coby, demanda Malko.

— Je vais voir s'il est là. De la part de qui ?

— Du Prince Malko.

Le ton était sans réplique. Si Coby jouait les hommes invisibles, il lui ferait dire d'où il téléphonait. Ça le remuerait peut-être. Il y eut un certain nombre de grésillements sur la ligne et brusquement la voix de William Coby éclata tout près, chaleureuse :

— Malko ! Où diable étiez-vous passé ? Je vous cherchais partout ! De saisissement, Malko faillit jurer. Il se reprit et parvint à articuler presque calmement :

— Je sais qu'à Yale, on vous a appris à mentir. Vous avez dû décrocher une médaille d'or à l'examen final. Pour me chercher, je sais que vous me cherchez. A la bombe, au fusil, et tout à l'heure au pistolet. Vos moyens baissent.

— Quoi !

La surprise du diplomate semblait sincère mais Malko était ivre de rage.

— Ecoutez, fit-il, je suis dans ce métier depuis au moins aussi longtemps que vous. Je sais que vous êtes parfaitement au courant. Mais moi, je vais vous dire une chose. Dans trois minutes je serai à l'Ambassade d'U.R.S.S. et là, vous aurez beaucoup de mal à venir me chercher, à moins de mobiliser quelques chars. Je n'ai jamais eu aucun penchant pour le suicide mais vous m'y poussez. Je n'ai pas le moindre espoir de sauver ma vie, mais je ne partirai pas tout seul.

J'ai l'impression que la morgue de Washington va être encombrée dans les jours qui viennent...

A l'autre bout du fil, William Coby s'étranglait d'émotion.

— Mais Malko, vous êtes complètement fou, c'est une épouvantable erreur.

— ... de tir.

Le diplomate reprit son souffle. Malko l'imaginait très bien.

— Foster Hillman est arrivé à Vienne hier. Spécialement pour vous rencontrer. Depuis deux jours je téléphone toutes les dix minutes chez vous. Je sais que... qu'il y a eu un regrettable malentendu, mais c'est fini. Absolument fini.

Une bouffée de joie réchauffa Malko, Foster Hillman ! C'était trop beau !

— Passez-le-moi.

— Tout de suite. Il est dans l'appartement de l'Ambassadeur. Nouveau grésillement. Malko s'aperçut qu'en dépit du froid polaire, il transpirait. Mille pensées se heurtaient dans son crâne. Et si le grand patron était venu superviser lui-même l'hallali ? Peu vraisemblable. Hillman ne se penchait pas sur ce genre d'opération vulgaire et subalterne.

— Allô, S.A.S. ?

C'était la voix brutale du chef suprême de l'espionnage américain. Malko l'avait rencontré une fois dans sa vie.

— Oui.

Minute de silence. A la mémoire des errements passés.

— Où êtes-vous ?

Malko se permit de rire sans beaucoup de joie.

— Vous me pardonnerez de ne pas vous le dire. Je ne tiens pas à ce que le quartier soit bombardé par erreur...

La voix se fit encore plus brutale.

— Ne faites pas l'idiot. J'ai reçu votre lettre et ce qui l'accompagnait... C'est pour cela que je suis ici. J'ai donné des ordres pour que l'on cesse toute action contre vous. Et je n'ai pas pour habitude de renier ma parole.

— Alors, dit Malko, on vous a désobéi. Il n'y a pas une heure, j'ai échappé à six tueurs qui ont abattu plusieurs personnes pour m'avoir. Si je suis encore vivant, ce n'est certes pas de leur faute.

— C'est impossible.

— Hélas ! si. Autrement, je ne serais pas prêt à me réfugier à l'Ambassade soviétique, avec toutes les conséquences que cela implique.

Pour la première fois, Foster Hillman perdit son calme.

— Nom de Dieu ! ne faites pas cela ! cria-t-il. Je vous donne ma parole que vous ne risquez plus rien. Vous m'entendez ?

— Oui.

— Venez à l'Ambassade. Je vous y attends.

Malko n'était pas encore complètement rassuré. Et il avait frôlé la mort d'assez près pour avoir ses exigences. Même si Hillman disait vrai :

— Je préférerais un endroit public.

— Si vous voulez.

— Bien. Je vous attendrai à l'Universität Krankenhaus dans le hall du service de radiologie du professeur Karl Fellingner. Dans une demi-heure.

Foster Hillman ne fit aucun commentaire.

— O.K.

Il raccrocha.

Malko garda encore une seconde l'écouteur en main. Sa paume était trempée. Il n'y a pas à dire, on est toujours plus concerné quand il s'agit de sa propre peau. Si le Patron de la C.I.A., avait *vraiment* donné des ordres, les têtes allaient voler.

Il sortit de la cabine. Krisantem avait disparu. Il s'alarmait déjà quand le Turc le héla de la porte d'un Gasthaus, de l'autre côté de la place. Malko le rejoignit. Le Coran avait été vaincu par le froid sibérien. Krisantem était attablé devant un verre de schnaps.

— Il y a du nouveau, annonça Malko. Il résuma sa conversation et conclut :

— Foster Hillman est un homme loyal. Il est intelligent et prudent. Il a dû analyser la situation et décidé qu'il y avait plus d'avantage à me laisser vivant que mort. Ce n'est pas précisément un sentimental. Ils appelèrent un taxi par téléphone et Malko paya le schnaps. Dix minutes plus tard le chauffeur les arrêta en face de la grande entrée de l'hôpital, dans Garnisonstrasse.

Malko et Krisantem franchirent le portail, sous l'œil indifférent

du gardien en blouse blanche. Le service du Professeur Fellingner se trouvait dans un bâtiment au fond à gauche, au premier étage. Les deux hommes montèrent l'énorme escalier peint en vert clair. Malko poussa une porte de verre dépoli portant une pancarte indiquant « *Radio und Isototherapie* ».

Krisantem suivait, pas tellement rassuré. Et ses pieds étaient bleuâtres. S'il sauvait sa peau, il risquait de se retrouver dans une petite voiture de cul-de-jatte.

Il y avait encore un couloir clair qui s'élargissait en salle d'attente où donnaient les différentes salles d'examens. Il y avait déjà une demi-douzaine de malades, hommes et femmes, attendant passivement sur les bancs. Aucune infirmière en vue. Malko s'assit un peu à l'écart et Krisantem prit le banc d'en face. Malko jeta un regard circulaire sur les gens qui l'entouraient. Tous semblaient de vrais malades. D'ailleurs Foster Hillman n'aurait pas eu beaucoup de temps pour organiser une « réception »

Il n'attendit pas longtemps.

Foster Hillman apparut à l'entrée du couloir. Malko le reconnut instantanément. Avec son visage sévère marqué de lourdes poches sous les yeux, il aurait très bien pu être un des patients du Professeur Karl Fellingner.

On ne pouvait pas en dire autant des deux types en imperméable noir qui l'accompagnaient. Bâtis sur le même gabarit de King-Kong, ils étaient de santé, en dépit de leurs cheveux clairsemés. Encadrant le patron de la C.I.A., les mains dans les poches de leur imperméable, leurs yeux sans cesse en mouvement photographiaient tout ce qui bougeait.

Ils restèrent un peu en arrière quand Foster Hillman s'approcha de Malko qui se leva. Ils ne se serrèrent pas la main.

— Alors ? fit le chef de la C.I.A.

— Je devrais être dans cet hôpital depuis plusieurs jours, dit Malko. A la morgue.

L'autre s'assit près de lui et répliqua avec un peu d'agacement.

— Vous n'y êtes pas. David Wise avait raison de donner les ordres qu'il a donnés. Je le couvre entièrement. Je suis cependant heureux que le résultat n'ait pas été atteint. Vous êtes un élément de valeur. Une pièce détachée difficilement remplaçable, quoi... Foster Hillman avait l'étoffe d'un homme d'Etat. Les aphorismes coulaient de sa bouche comme du miel.

Les deux gorilles s'étaient assis à l'écart, juste en face de Krisantem, surveillant discrètement la conversation, la main sur la crosse de l'Astra.

Drôle de consultation.

Foster Hillman sortit un lourd porte-cigarettes en or et le tendit

à Malko.

— Pourquoi n'avez-vous pas voulu venir à l'Ambassade ?

— Parce que vos hommes, ou ceux de Gehlen, ont encore tenté de m'assassiner aujourd'hui.

Il raconta rapidement ce qui s'était passé. L'Américain écoutait, le visage impénétrable. Quand Malko eut terminé, il arracha un sourire à ses lèvres minces :

— Il y a eu une mauvaise interprétation quelque part. Cela ne se reproduira plus.

A cet instant, Malko se souvint de ce qu'on disait à Washington : lorsque Foster Hillman souriait, c'était toujours dangereux. Il avait une question sur le bout des lèvres.

— A qui avez-vous transmis vos ordres ? Foster Hillman secoua sa cendre.

— Je n'ai rien transmis. Je les ai donnés verbalement à David Wise et William Coby. Dès que j'ai pris ma décision. Il y a deux jours.

— Pourquoi êtes-vous venu ?

— Je devais aller de toute façon à Bonn. Le détour n'est pas important. Il eut une imperceptible hésitation.

— Je tenais à ce qu'aucun malentendu ne se produise. Et j'imaginai votre méfiance.

Il plongea ses yeux gris dans ceux de Malko.

— Est-ce que ma parole vous suffit ?

— Oui.

— Bien. Alors oubliez tout cela. Cette histoire n'a jamais existé. Une chose : la copie dont vous m'avez parlé ?

— Elle est dans ma tête.

— Je vois. Allons à l'Ambassade maintenant. J'ai beaucoup à faire. Il se leva et Malko suivit. Appelé d'un signe discret Krisantem se joignit au petit groupe. L'Américain regarda avec surprise ses sandales, mais ne fit aucun commentaire. Malko avait expliqué le rôle du Turc.

Ils quittèrent le service du Professeur Fellingner sans que personne ne se soit aperçu de quoi que ce soit. Ils n'avaient pas vu une seule infirmière.

La voiture de Foster Hillman était garée en face de l'hôpital, dans Garnisonstrasse. C'était une énorme Cadillac noire hérissée d'antennes. Une pour la T.V., une pour la radio, la troisième pour le radiotéléphone. Les glaces bleutées empêchaient de voir l'intérieur. Foster Hillman s'assit à l'arrière entre Malko et un des gorilles. L'autre prit place à l'avant avec le chauffeur et Krisantem. Malko remarqua que le chauffeur disposait de trois rétroviseurs, permettant de surveiller la gauche et la droite. Prudence. Quant aux vitres, elles étaient si épaisses qu'on aurait dit des hublots de cuirassé. La C.I.A.

faisait bien les choses.

Jusqu'à l'Ambassade personne n'ouvrit la bouche. La Cadillac était totalement silencieuse.

Laissant Krisantem avec ses gorilles, Foster Hillman entraîna Malko dans le bureau de William Coby.

Le chef de poste se mit littéralement au garde à vous devant Foster Hillman. Celui-ci déboutonna enfin son manteau gris et apparut dans un costume anthracite que n'aurait pas désapprouvé Malko. Ce dernier tenait à éclaircir un point précis :

— Coby, dit-il, vous avez bien donné l'ordre à Kurt de cesser de me poursuivre avant-hier.

— Certainement.

— Alors, il n'obéit pas aux ordres. Ou il obéit à d'autres. William Coby se décomposait au fur et à mesure que Malko refaisait son récit.

— Il pourra mentir à tout le monde, sauf à moi, conclut celui-ci. Convoquez-le immédiatement.

Il y eut un silence pesant. Puis Foster Hillman dit d'une voix égale :

— Faites ce qu'il vous dit.

Coby se jeta sur le téléphone, heureux de dissiper tout soupçon. Le chef de la C.I.A., fit signe à Malko : il était installé dans le bureau voisin, où un large canapé jaune leur tendait les bras. Malko referma la porte et s'assit près de Foster Hillman. Puisque Kurt avait le téléphone dans son Austin, on le joindrait facilement. A côté de lui, Foster Hillman ressemblait non pas à un super espion, mais à un pasteur anglican. Ce qu'était son père. Il voulut profiter de leur tête-à-tête.

— Que pensez-vous de ce dossier, Monsieur Hillman, demanda-t-il. En votre âme et conscience, pensez-vous qu'il doive demeurer... confidentiel.

Le patron de la C.I.A. tira sur sa cigarette, le visage fermé. Une indéfinissable expression de lassitude vieillissait ses traits.

— Nous nous sommes posé la question, dit-il. Et nous y avons répondu.

Malko voulait sonder l'âme de cet homme tout-puissant. Il ne se contenta pas de cette plate réponse.

— Le 23 novembre 1963, vous avez perdu un grand homme, fit-il. Ses assassins courent encore. Cela ne vous gêne pas ? L'Américain rougit brusquement. C'était tellement inattendu chez ce personnage compassé, professionnellement blindé contre toute émotion que Malko eut presque honte de sa question. Les yeux très loin, Foster Hillman articula nettement :

— Je vous donne ma parole d'honneur que je donnerais n'importe quoi pour que les assassins de John Kennedy soient punis.

Peut-être cela arrivera-t-il un jour. Peut-être aussi serons-nous morts, vous et moi, depuis longtemps. Mais dans la conjoncture actuelle, c'est impossible. Aucun dirigeant responsable ne prendra le risque aux yeux de l'Histoire, d'être celui qui aura porté ce coup à son pays. Moi, pas plus que les autres.

— Je comprends.

Une immense tristesse était tombée entre les deux hommes. Ils ne voulaient pas prononcer certains noms ni certains mots. Mais ils savaient et cela était déjà trop. Foster Hillman rompit le silence pour dire :

— Vous nous avez rendu beaucoup de services, S.A.S. J'espère que vous nous en rendrez d'autres encore. Personne, maintenant, ne discutera plus mes ordres.

Malko n'eut pas le temps de répondre. Un des deux gorilles en imperméable noir ouvrit la porte du couloir.

— Il est là, annonça-t-il.

Foster Hillman se leva lourdement.

— Je vais voir l'Ambassadeur, dit-il. Je vous laisse régler ce problème au mieux. A tout à l'heure.

Il précéda Malko dans le couloir. Les deux gorilles attendaient, appuyés au mur. Le chef de la C.I.A. s'éloigna et ils entrèrent dans la pièce où il venait de bavarder avec Malko. Celui-ci frappa à la porte du bureau de William Coby et entra. Kurt von Hasel était assis de dos et il ne vit pas immédiatement Malko. Mais la pâleur subite de William Coby le fit se retourner. Son expression désinvolte changea à peine. Il détourna imperceptiblement le regard pour ne pas rencontrer les yeux dorés fixés sur lui.

— Quelle bonne surprise ! fit-il. William ne m'avait pas dit que vous étiez dans la maison.

Si William Coby s'était trouvé dans un train, il aurait instantanément tiré la sonnette d'alarme pour sauter le plus loin possible. Son air flegmatique s'était décomposé. Il avait horreur de ces situations chargées de drame.

Malko ne perdit pas de temps.

— Quand avez-vous reçu l'ordre de ne plus m'abattre ? demanda-t-il brutalement à Kurt.

L'Autrichien bougea sur son fauteuil.

— Il y a deux jours, je pense.

— Alors que faisiez-vous avec vos tueurs, ce matin ?

— Mais, vous...

— Je vous ai vu dans votre Austin. A côté de la Buick du Gehlen-Apparat. C'était une coïncidence ?

L'instant qui suivit parut interminable aux trois hommes. Puis Kurt dit lentement :

— Ce n'était pas une coïncidence.

Sa main avait déjà atteint sa hanche quand la porte communiquant avec l'autre pièce s'ouvrit brusquement. Malko ne vit d'abord qu'un coussin jaune. Il avait déjà la main sur la crosse de son pistolet quand deux détonations assourdies secouèrent le bureau. Kurt von Hasel sembla se tasser dans son fauteuil. Un petit Colt 32 nickelé glissa sur la moquette sans bruit et son visage prit une expression de souffrance indicible.

Derrière le coussin jaune qui avait servi de silencieux improvisé, il y avait un des gorilles en imperméable noir. Les deux balles de son 38 avaient touché Kurt au foie. Il s'approcha l'arme levée. Mais l'Autrichien était mourant. Alors, sans mot dire, le gorille repartit comme il était venu, le coussin jaune à la main. William Coby tremblait convulsivement. A Yale, on ne lui avait pas parlé de cet aspect-là de la C.I.A. L'âcre odeur de la cordite lui arracha une toux sèche.

Cette fois, le cadavre dans son beau fauteuil n'était pas un numéro abstrait. Affolé, il jeta un coup d'œil suppliant à Malko comme si ce dernier avait pu le faire disparaître d'un coup de baguette magique.

— Ce serait intéressant de savoir pour qui il travaillait, dit celui-ci.

— Je pense qu'il voulait m'enlever ce matin. Voilà pourquoi ils étaient si nombreux, et pourquoi il a fui en me voyant. Il ne voulait pas me tuer. Vous n'avez plus qu'à trouver un autre agent local... Il eut pitié du désarroi de William Coby.

— Rassurez-vous, dit-il. Il ne se passe pas de mois sans qu'un des hommes du merveilleux Apparat Gehlen ne prenne le chemin de Moscou ou de Pékin. Kurt avait de gros besoins, comme tous les gentlemen qui ont pris l'habitude de bien vivre. Il fallait bien qu'il trouve de l'argent quelque part.

L'entrée de Foster Hillman interrompit cet intéressant monologue. Le patron de la C.I.A. se planta devant le fauteuil et regarda Kurt avec infiniment de pitié. Le gorille avait dû lui raconter l'histoire. Une seconde, Malko sentit que cet homme méprisait profondément le métier qu'il faisait. A son stade, il n'avait pas souvent l'occasion de voir des hommes mourir.

Il tira son porte-cigarettes en or massif et en sortit une Winston, il l'alluma avec un briquet en or également, tira une bouffée, puis se tourna vers Malko et dit pensivement :

— Nous faisons un métier difficile. Voyez-vous, nous ne savons jamais où sont nos vrais amis et nos vrais ennemis.

En mourant, Kurt von Hasel avait légèrement retroussé sa lèvre supérieure, ce qui lui donnait un air moqueur.

Le feu craquait joyeusement dans la cheminée. Avant de s'étendre sur la couverture de fourrure, Malko avait discrètement donné un tour de clef à la porte de la bibliothèque. Une douce chaleur régnait dans la pièce, éclairée seulement par les deux chandeliers que Malko avait apportés de la salle à manger.

Agenouillée devant le feu, Alexandra jouait avec ses cheveux dénoués. Les flammes leur donnaient un flamboiement roux. Impossible de savoir si la lueur qui dansait dans ses yeux venait du reflet de la cheminée ou de ses pensées. Malko lui tendit son verre de vodka.

— A nous.

Elle leva son verre et but d'un trait. Puis elle passa ses bras autour du cou de Malko et frotta légèrement sa poitrine nue contre le tissu léger de sa chemise.

— Je ne devrais pas être ici, murmura-t-elle. Tu es un cochon dégoûtant.

Ce qui était un pléonasme.

— Pourquoi ? demanda Malko en jouant avec la pointe d'un de ses seins.

— Ta putain américaine. Je suis sûre qu'elle est encore là. Si je la trouve, je lui arrache les yeux et toi...

— Elle est morte. Je l'ai tuée. Pour tes beaux yeux.

— Ne dis pas d'imbécillités.

— Veux-tu que je te montre le cadavre ? Il est dans la cabane du jardinier.

Un frisson délicieux parcourut l'épine dorsale d'Alexandra. Une fraction de seconde elle joua à croire que c'était vrai. Puis, elle se serra un peu plus contre Malko.

Celui-ci lui caressait doucement le genou. Pour la première fois depuis qu'il la connaissait, elle ne portait pas de jodpur mais un très joli tailleur de cuir vert avec des bas résille assortis. Pour la première fois aussi, lorsque la main de Malko quitta le genou, Alexandra ne grogna pas. Elle s'allongea sur la couverture, le visage tourné vers le feu, la jupe de cuir ne cachant déjà plus grand-chose de ses longues jambes.

Le carillon de l'entrée sonna trois coups. Malko qui avait un peu froid, se leva tout doucement pour remettre une bûche dans le feu. Son corps nu se découpa sur la lueur rougeoyante des braises. Alexandra s'étira langoureusement et tendit les bras vers Malko. Le tailleur et ce qu'elle portait en dessous était éparpillé dans un rayon

de dix mètres.

Les yeux fermés, elle serra le corps de son amant contre elle et murmura à son oreille :

— *Mein vervogelle Kaiserliche Hoheil*[\[30\]](#).

FIN

[\[1\]](#) Voir S.A.S. à Istanbul.

[\[2\]](#) Centrale d'espionnage russe.

[\[3\]](#) Sorte de rosbif.

[\[4\]](#) Police secrète soviétique, jusqu'en 1952.

[\[5\]](#) Ne déconne pas, mon petit pigeon.

[\[6\]](#) Voir S.A.S. contre C.I.A. (Plon).

[\[7\]](#) Boudin, en dialecte viennois.

[\[8\]](#) Cochon.

[\[9\]](#) Boudin.

[\[10\]](#) Chéri.

[\[11\]](#) Mon trésor.

[\[12\]](#) Comtesse.

[\[13\]](#) Je vous baise la main. Comtesse.

[\[14\]](#) Que Dieu te bénisse.

[\[15\]](#) Jeu de dés japonais.

[\[16\]](#) Police d'Etat.

[\[17\]](#) Belle pépée.

[\[18\]](#) Voir Rendez-vous à San Francisco et S.A.S. à Istanbul.

[\[19\]](#) Grand magasin.

[\[20\]](#) Pute.

[\[21\]](#) Café restaurant.

[\[22\]](#) Dieu vous bénisse. Altesse.

[\[23\]](#) N'est-ce pas. Déformation autrichienne de nicht wahr.

[\[24\]](#) Quotidien populaire viennois.

[\[25\]](#) Saucisses très populaires à Vienne.

[\[26\]](#) Impasse.

[\[27\]](#) Bistrot.

[\[28\]](#) Chéri, c'est cent schillings.

[\[29\]](#) Tout cela est rigoureusement authentique.

[\[30\]](#) Tu b... vraiment comme une Altesse Impériale.